

Marthe Fiel

Ghislaine et sa dot



FR
150

COLLECTION FAMA

94, Rue d'Alesia
PARIS (XIV^e)



LA COLLECTION "FAMA"

BIBLIOTHÈQUE RÉVÉE DE LA FEMME ET DE LA
JEUNE FILLE PAR LE CHOIX DE SES AUTEURS

.....

Chaque Jeudi, un volume nouveau, en vente partout :
1 fr. 50

L'Éloge de la COLLECTION FAMA n'est plus à faire : elle est connue de tous ceux et celles qui aiment à se distraire d'une manière honnête, et ils sont légion. Sa présentation élégante et son format pratique autant que le charme captivant de ses romans expliquent son succès croissant.

PATRON JOURNAL

PARAIT TOUS LES MOIS

Le Numéro : 1 franc

Les numéros de Mars et Septembre : 5 francs

(Ces deux numéros, très importants, donnent toutes les nouveautés de début de saison)

TARIF DES ABONNEMENTS

France et Colonies	Un an : 20 fr.
Étranger (<i>Tarif réduit</i>)	— 28 ,
Étranger (<i>Autres pays</i>)	— 35 ,

PRIMES AUX ABONNÉES

■
Chaque numéro de Patron Journal est remboursé

CONCOURS - PRIMES permanent

24.000 fr. de PRIX par AN

Voir dans PATRON JOURNAL le règlement.

Société d'Éditions, Publications et Industries Annexes
94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e)

C 90820

**GHISLAINE
ET SA DOT**

DU MÊME AUTEUR

COLLECTION « FAMA »

L'Idée de Francine.

L'Institutrice.

Vocation.

L'étonnante aventure de Jeanne Brimo.

Paulin veut se marier.

Mariée quand même.

RENAISSANCE DU LIVRE

Collection d'Ève.

Armelle devant le Vainqueur.

Chez Tallandier.

Le cœur de Flo.

Une Jeunesse farouche. >

MARTHE FIEL

GHISLAINE ET SA DOT

(PRENDS MA PLACE)

ROMAN



SOCIÉTÉ D'ÉDITIONS
PUBLICATIONS ET INDUSTRIES ANNEXES
ANC^o LA MODE NATIONALE
94, rue d'Alésia, 94. — PARIS (XIV^e)

GHISLAINE ET SA DOT

CHAPITRE PREMIER

CHANGEMENT DE ROLE.

Cet automne-là, Cyrille Jouraud ne trouva plus aucun attrait à sa ferme. Les champs dénudés lui parurent mélancoliques, et le ciel lorrain plus froid que de coutume.

Il ne rêvait plus que d'aller à Paris, voir un compagnon de tranchées qui l'invitait depuis six ans. Cette visite, toujours différée, le hantait et il se décida pour l'exécution de ce projet.

Il s'avisait que son ennui provenait de ce dessein toujours reculé. A partir de cette décision, il ne bâilla plus en se traînant d'étable en écurie, ni en écoutant sa femme qui lui parlait des perspectives printanières.

Il écrivit donc, plein de joie, à son ami Bachal :

« Mon vieux, j'arrive... Puisque tu ne veux pas venir ici, je vais à toi... Tu as peut-être raison de me dire que la campagne est pour l'été, et la ville pour l'hiver... Je suis ton conseil... Attends-moi après-demain. »

Cette lettre écrite, Cyrille respira plus allègrement, et ce fut avec un plaisir d'écolier qu'il procéda à la confection de sa mallette.

— Ce bon Bachal, marmottait-il tout en empilant des chaussettes et des mouchoirs dans sa valise, je vais donc le revoir.

Paris n'évoquait rien pour lui. Dans sa vie, il n'avait jamais fait qu'y passer, et il se rappelait, de ces instants fugitifs, un mouvement et un bruit affreux. Mais maintenant qu'il connaissait les sifflements des obus et le tonnerre des canons, le tumulte de Paris ne serait plus rien à côté de ce chaos-là.

Bachal habitait avenue Hoche et Cyrille monologuait :

— Le pauvre vieux, son logement est dans un faubourg... La Mèlie a raison, il n'a pas le sou et n'a pas le moyen de

prendre un appartement dans le centre... Cela me cause une peine de voir ce bon camarade dans la médiocrité... Il avait presque l'air d'un bourgeois, là-bas.

Ce là-bas voulait signifier la guerre...

— Il faudra que je l'aide un peu... C'est un si brave type... il nous a bien régales dans la tranchée. Enfin, je verrai pour le mieux.

Ce fut par un temps brumeux de fin novembre que Cyrille prit le train. Dans son village, il n'y avait pas de gare, aussi une de ses carrioles l'avait-elle amené à l'embarcadère. Il était tout réjoui de partir, se sachant attendu, et ses adieux à sa femme, la Mélie, n'avaient pas comporté grands regrets. Du moment qu'elle ne voulait pas venir chez Bachal qui les avait invités tous deux, c'est que cela ne lui plaisait pas.

Le trajet ne lui parut pas long, bien qu'il eût deux changements de train à effectuer, mais cela lui fut une distraction.

Il pensait à Bachal et il se remémorait ses paroles, ses confidences. Il dut s'avouer que son camarade n'était pas bavard. Il savait pourtant qu'il était dans l'industrie, mais à quel titre, il l'ignorait. Il devait avoir de bons amis, parce que les paquets qu'il recevait étaient aussi nombreux que succulents.

A l'arrivée, Cyrille prit un taxi et se fit conduire avenue Hoche. Il s'arrêta devant le numéro indiqué et resta perplexe devant l'immeuble.

Que signifiait ce bel hôtel? Ne se trompait-il point?

La lettre de Bachal était dans sa poche et il en relut l'adresse donnée. De nouveau il examina l'hôtel dans lequel il hésitait à entrer, puis résolument il se décida en murmurant :

— Je vais toujours essayer.

Il sonna à la porte cochère. Un concierge lui ouvrit.

— M. Eustache Bachal..., c'est bien ici?

— Oui, Monsieur... veuillez sonner là.

Cyrille obéit. Il fut reçu par un valet de chambre qui l'intimida quelque peu. Mais il était brave et il répéta sa question :

— M. Bachal est là?

— Oui, Monsieur.

Le précédant, le domestique l'introduisit dans un petit salon, après qu'il eut traversé une galerie et une salle de réception qui parurent grandioses au fermier.

— Mâtin! pensa-t-il, si ce sont là ses meubles, ce n'est

pas le premier venu, notre Eustache, mais peut-être n'est-il qu'en service...

Dans cette pièce, il admirait les sièges, les objets d'art, les tableaux. Il n'osait pas s'enfoncer dans son fauteuil et commençait par s'y trouver fort mal, quand son ami parut.

— Ce bon Jouraud!

— Ce cher Eustache!

Les deux compagnons se donnèrent une accolade. Toute la poussée des souvenirs afflua à leur cœur et à leur cerveau. Ils restèrent un moment sans parler, puis Cyrille s'écria :

— Cela va comme tu veux?

— A peu près... et toi?

— Oh! moi, cela ne va pas tout seul... Mon village m'agace, mon exploitation m'ennuie... Je suis revenu des biens de la terre...

— Pourtant, il me semble que tu es parmi les privilégiés... Une belle ferme, un cheptel bien portant, une femme travailleuse, du calme dans ton pays... voilà de quoi contenter un homme.

— Ah! mon cher, on voit bien que tu vis loin de tout cela!... Les animaux ne sont pas toujours bien portants, les champs demandent un dur travail et ma femme n'est pas toujours de bonne humeur... Les domestiques de culture sont difficiles à manier... Mais parlons de toi... Que fais-tu dans la vie?

— Je ne suis plus dans les affaires... et je pensais que j'allais être tranquille, mais je suis presque aussi occupé qu'auparavant...

— A quoi faire?

— J'ai des obligations de toutes les sortes, les lettres, la conduite de la maison...

— Allons, ne te frappe pas... Chez qui es-tu ici?

— Hein?

— Je te demande chez qui tu es en service?

— Mais... je suis chez moi...

— Chez toi?

Cyrille ouvrit des yeux démesurés. Alors ces beaux meubles, cet hôtel luxueux, ce domestique hautain, tout appartenait à son camarade de tranchées? Il croyait devenir fou. Il pouvait à peine parler.

Il bégaya enfin :

— Écoute, ne plaisante pas... C'est bien à toi cet immeuble?

— Mais oui...

— Avec tout ce mobilier... ce fauteuil sur lequel j'ose à peine m'asseoir? Il me semble que je m'en once dans un lit de plume... Et ce larbin si chic qui m'a fait un peu peur, c'est ton domestique à toi?

— Mais oui, mon pauvre vieux...

— Et moi qui croyais te trouver dans la misère, courant après le billet de cent sous!... Je te voyais râpé, sordide...

— Qui te l'a fait supposer?

— Mais personne... C'est mon pays qui a soulevé ces idées-là... Un pays morne, sévère, qui me fait tout voir en gris... Et puis, tu ne venais pas, alors, j'ai pensé que tu n'avais pas le moyen de te payer le voyage...

Bachal rit en répondant :

— Je n'ai pas trouvé le temps...

— Le temps!... Avec un domestique et une fille, parce que tu as une fille dans les vingt ans, heureux mortel!... Moi qui voudrais au moins avoir six enfants autour de moi!... Où est-elle, ta fille?

— Tu la verras tout à l'heure... En ce moment, elle est sortie.

— Comment, tu es aussi riche!... répétait Cyrille médusé... Tu en as une chance! Je voudrais être à ta place, et cependant je t'assure que je ne suis pas envieux... Mais en ce moment, je traverse une phase de saturation et je m'ennuie dans ma ferme... Je ne peux plus seulement regarder un lapin...

— Tu resteras un bon moment ici, cela te changera les idées...

— Merci, mon vieux... Tu es un frère!

— Et M^{me} Jouraud n'a pas consenti à t'accompagner?

— Non, parce qu'il faut qu'elle surveille la maison, tu comprends... On prépare le printemps, on trie les grânes, on examine les couveuses, les éleveuses... Ah! quel métier!

— C'est diversifié...

— On n'en sort plus!

Les deux amis fumaient un cigare dans le salon bien chaud. Cyrille prenait un contact résolu avec son fauteuil et s'y carrait avec délices.

A mesure que l'heure s'écoulait et que les souvenirs affluaient, il se dépouillait de la timidité qui l'avait étreint. Si le manque d'usage était son faible, il détenait du bon sens, mais il était un peu lent pour l'appliquer.

Le défilé des souvenirs reprit, et quand il fut de nouveau tombé, les deux hommes revinrent au présent :

— Si tu t'ennuies dans ta ferme au milieu des répétitions monotones de la vie d'agriculteur, j'ai par-dessus la tête de mon existence de rentier mondain avec ses servitudes... Ah! que je voudrais avoir quinze jours de calme plat sans songer à rien!

— Tu t'amuses... Tu te noies dans un verre d'eau, mon pauvre ami! Que peut avoir à faire un rentier? Toucher ses coupons... et pour le reste?

— Tu en parles à ton aise! Il y a les lettres...

Eustache Bachal appuya sur le mot lettres, comme s'il représentait un épouvantail.

— Les lettres... quelles lettres?

— Mais celles auxquelles il faut répondre: les invitations, les demandes, les offres, les pétitions, les requêtes...

— Oh! là! là!... tu t'embarrasses pour peu de chose! Cela ne m'empêcherait pas de dormir...

— Bon... bon... ris... je voudrais t'y voir...

A force de converser, le temps passait. Il allait être 19 heures. Soudain, la porte du salon s'ouvrit et une voix fraîche retentit :

— Bonjour, petit père! Bonjour, Monsieur...

Ghislaine Bachal s'avancait, élégante, souriante, toute grâce et affabilité. Ses grands yeux, ses cheveux blonds, sa peau nacrée, ses gestes vifs, confondirent d'admiration « lou laborou » lorrain.

Était-ce parce qu'il était accoutumé aux visages plus hâtés de son vilage et à moins d'aisance dans les gestes, mais cette Parisienne lui apparut comme une fée, un ange...

— C'est monsieur Jouraud, j'en suis sûre...

Elle riait en disant ces paroles, tout en tendant une main franche au camarade de son père.

Elle se disait :

• C'est un brave homme un peu candide, malgré son œil malicieux... Il est simple et sans détours, et papa aura une bonne détente avec lui, durant une quinzaine de jours. »

Cyrille reprenait respiration et voix :

— Je suis bien Cyrille Jouraud pour vous servir... Votre papa m'a invité et je suis venu...

— C'était ce qu'il y avait de mieux à faire, répartit Ghislaine avec enjouement.

— Et toi, qu'as-tu fabriqué cet après-midi, ma petite fille? demanda M. Bachal.

Ghislaine s'assit sur le bras du fauteuil que son père occupait et raconta :

— Avec notre vieille amie, M^{lle} Augusta, je suis allée

d'abord chez nos pauvres... Le fils de Gertrude est satisfait de la place que tu lui as procurée... la famille chante tes louanges... Ensuite j'ai cherché mon amie Fiquette et nous avons assisté à une conférence à la Sorbonne et me voici, après l'avoir accompagnée chez elle et bavardé un peu avec sa mère...

Cyrille écoutait et il pensait : cette petite ne sait pas ce que c'est qu'un poussin ou un veau, voire un simple lapin... Et la Mélie qui prétend que c'est le seul but de la vie... Elle traite même de fainéants tous ceux qui ne s'occupent pas de la terre... Quelle drôle de chose!

— Maintenant, nous allons dîner... Il va être huit heures... dit Bachal.

Cyrille sursauta. Huit heures! et l'hygiène?... Au village, en hiver, on mange la soupe à six heures pour avoir trois heures de veillée avant de se coucher. Comme le temps avait passé vite!

— Je vais te montrer ta chambre, reprit Eustache, bon enfant. Je suppose qu'on y a porté ton bagage... Tu rangeras tes affaires et nous nous mettrons à table...

Cyrille se laissa conduire presque sans voir le bel escalier que garnissait un tapis de haute laine. Il pénétra dans une chambre, sa chambre.

Quel luxe! il n'en pouvait croire ses yeux.

— Jamais je ne pourrai dormir dans ce lit magnifique, sous cette belle soie rouge... Mes doigts vont s'accrocher là dedans... je n'ai pas des mains de demoiselle, moi...

Il riait, heureux. Il fut laissé seul. Ses épaisses chaussettes s'alignèrent dans un tiroir ainsi que ses mouchoirs de gros fil, puis il fit une reconnaissance dans son cabinet de toilette.

— Eh! eh!... j'espère que je me débrouillerai dans tous ces robinets-là... Eau chaude, eau froide... essayons...

Le résultat fut un succès, et le bon Cyrille se lava les mains dans une eau tiède qui lui donna une sensation de bien-être...

— Je le disais à la Mélie, monologuait-il, qu'il y avait des commodités dans la vie... J'avais vu cela à l'hôpital durant la guerre... Mais voilà, quand on a une femme économe, le mot gaspillage est toujours en avant... Il est certain que tout ça doit coûter cher... Cet Eustache ne se prive de rien... Je suis sûr aussi qu'il a une cuisinière... je me souviens qu'il aimait assez la bonne chère...

A ce moment, le valet de pied vint, en s'inclinant, prévenir Cyrille que le dîner était servi.

— Merci, mon garçon, répliqua poliment Cyrille avec le plus de désinvolture qu'il put.

Il suivit le domestique qui l'introduisit dans une pièce après avoir poussé une porte à deux battants. Cyrille passa d'un émerveillement à l'autre.

Dans une salle à manger que le fermier jugea d'une richesse inouïe, une table était élégamment servie.

M. Eustache Bachal et sa fille Ghislaine attendaient, debout, leur hôte.

Cyrille se pressa en trébuchant un peu, ébloui par l'éclat du lustre et le scintillement des cristaux et de l'argenterie.

— Es-tu en appétit?... lui demanda Bachal.

— Ma foi, je n'en sais plus rien. Je suis un solide mangeur, habituellement, mais tout ce que je vois m'éberlue... Je te croyais pauvre, je venais pour t'aider, je voulais t'offrir une petite place dans ma ferme et je te trouve dans l'opulence...

— Oh! comme vous êtes gentil, monsieur Jouraud!... s'écria Ghislaine.

— Prends ta place ici... Je te remercierai pour tes bonnes intentions quand nous serons assis, dit M. Bachal ému... Ce moment-ci est le meilleur pour moi, parce que j'ai un peu de repos...

— De repos? répéta interrogativement Cyrille.

— Mais oui, je mène une existence de chien... Mon courrier et mes obligations me tuent à petit feu...

— Tu ne connais pas ton bonheur! Ah! si tu étais dans ma ferme... C'est un veau qui est malade, un mouton qui est à moitié mort, un cheval qui boite, un lapin qui crève... Ah! tu es heureux, toi! pas d'animaux, pas de champs, pas de récolte à rentrer avant l'orage, pas de fenaison ratée à cause de la pluie, pas de machines détraquées! Et les journaliers! Ah! mon cher, tu ne sais pas ce que sont les ouvriers agricoles! des tyrans... Il faut leur cuire des repas plantureux et leur donner de l'argent gros comme eux par-dessus le marché!

— Chaque métier a ses soucis...

— Pas le tien, mon bon, pas le tien...

— Je voudrais te voir à ma place... j'ai huit domestiques à conduire...

— Et ce n'est pas peu de chose..., soupira Ghislaine.

— Huit do... domestiques! bégaya Cyrille en ouvrant des yeux grands comme des ronds de serviette.

— Mais oui...

— Et pourquoi faire, tout ce personnel?

— Pour entretenir la maison... C'est vaste, ici, et pour peu que je reçoive quelques personnes, il faut du monde... Et ce n'est pas tout!... J'ai mon diable de château en Touraine, et des chasses... Il faut veiller à tout cela. C'est rempli de meubles de famille... Il faut les astiquer, les nettoyer, les fourbir... J'ai autant de mal que toi avec tes bestiaux...

— Pauvre vieux!... Alors, tu es trop riche... et la Mélie qui s'imaginait que tu traînais la misère!

— Qui est la Mélie? demanda Ghislaine en riant.

— C'est M^{me} Jouraud, expliqua Bachal.

— Comme c'est amusant!...

— C'est la coutume en Lorraine de dire la Mélie, le Joson, le Cyrille, expliqua le fermier... Mais pour en revenir à tes affaires, mon bon Eustache, laisse-moi te féliciter tout de même de ne pas être miséreux... Cependant, tu pourrais supprimer deux ou trois serviteurs si cela te semble lourd...

— Mais non... j'ai suivi le train de mon père... Il y en a toujours eu huit, et comme ma fortune a quadruplé, j'ai conservé les huit de tradition... c'est déjà bien beau que je ne les aie pas doublés...

Malgré la conversation et ses étonnements, Cyrille ne perdait pas un coup de dent.

Les repas de fête, chez lui, étaient fort bons, mais, ici, la chère était succulente.

A la fin de la soirée, Cyrille se sentait comme dans sa maison.

Il était entré dans le luxe de son ami avec une facilité remarquable. Les sièges moelleux et le personnel stylé lui semblaient indispensables.

Il disait tout haut :

— Ah! comme tes valets sont polis, mon Dieu! qu'ils sont polis! quelle différence avec mes charretiers! Si la Mélie voyait tout cela, elle en ferait des réflexions! Mais sois sûr qu'elle trouverait que tu dépenses trop...

— Je n'arrive pas à dépenser mes revenus...

— Moi non plus, d'ailleurs, mais j'ai moins de mérite... Dans mon village, il y a peu d'occasions de gaspiller son argent... Alors, il faut bien le placer...

Quand Cyrille fut rentré dans sa chambre, il resta un bon moment à réfléchir, enfoncé dans un fauteuil. Il lui semblait qu'il rêvait.

Venir avec l'idée de secourir un ami, et le voir écrasé par sa richesse, est une aventure assez rare. Selon sa coutume, il monologuait :

— Ce Bachal, tout de même! Il est plein de modestie. Qui nous eût dit, dans les tranchées, que c'était un soldat avec huit domestiques qui l'attendaient dans sa belle demeure! Il recevait des paquets, c'est vrai, mais il nous disait que c'était des marraines... Je suis convaincu aujourd'hui que ses larbins n'étaient occupés qu'à lui en envoyer... Il faisait faire ces paquets pour nous, le brave type... La Mélie sera joliment surprise quand elle saura cela. Et M^{lle} Ghislaine, c'est un bijou... Ses robes sont peut-être un peu courtes, mais, à Paris, le froid est moins vif que dans mon pays et on n'a pas besoin de se couvrir autant... Ses bras sont nus aussi et son cou... Je ne vois pas du tout la Mélie dans cette belle robe verte à volants... Comme Paris forme une femme!... Ah! j'ai eu une fameuse surprise... Il faudra que j'écrive à la Mélie demain...

Cyrille dormit comme une marmotte, et quand il s'éveilla le lendemain, dans son beau lit et ses riches couvertures, il eut d'abord un mouvement d'effarement. Il eut vite repris ses esprits et se dit :

— Je suis chez mon riche ami Bachal... Voyons comment cela va se passer pour le premier déjeuner. J'é vais sauter à bas de mon lit et je sonnerai... Je sonnerai mon valet!

Cyrille sonna, et le vieux Modeste parut. Il s'inclina devant l'invité de son maître et attendit.

Le fermier voulut avoir l'air désinvolte :

— Eh bien, Modeste, cela va ce matin?

— Monsieur est trop bon... je vais bien...

— C'est parfait... On déjeune?

— C'est comme Monsieur voudra...

— Quel est le menu? J'ai l'habitude d'une bonne soupe, avec un peu de viande froide par-dessus... Vous avez bien quelques restes?

— Autant que Monsieur en désirera...

— Alors, c'est entendu... vous me servirez cela dans la salle à manger... Tout en me restaurant, je causerai avec mon ami Bachal...

— C'est que Monsieur est dans son bureau et n'en sortira guère avant midi...

— Ah! très bien...

— Je conseillerai donc à Monsieur, si Monsieur veut bien me le permettre, de déjeuner dans sa chambre... La salle à manger n'est pas terminée et il y a un peu de remue-ménage en bas...

— Quoi! il est huit heures et le ménage n'est pas fait?

— Non, Monsieur... Le personnel ne descend qu'à huit heures, parce qu'il se couche à minuit...

— A minuit! qu'est-ce que vous fabriquez dans votre cuisine?

— On range, Monsieur... Nous sommes huit à l'office, et avec la vaisselle de la table des maîtres, il y a beaucoup à faire...

— C'est vrai...

— On a juste le repos nécessaire...

Le vieux Modeste s'en alla et Cyrille se dit :

— C'est une usine... et cet Eustache qui est dans son bureau jusqu'à midi!... Que peut-il écrire?... A sa place, il me semble que je saurais mieux me débrouiller.

Pendant sa toilette, les pensées du fermier prirent un autre cours. Il s'émerveilla devant les commodités de l'installation. Il se familiarisa avec le modernisme des appareils et il réussit parfaitement à faire jouer tous les robinets sans accident.

Modeste revint avec un plateau des mieux garnis, et des mieux présentés :

— Ehl là, ce n'était pas la peine de m'apporter tant d'histoires!... Un bol de soupe et un morceau de viande sur une soucoupe, et c'était tout...

Le serviteur n'eut pas l'air d'entendre ce discours qui anéantissait la présentation soignée du déjeuner. Il eut une attitude digne qui sembla un reproche à Cyrille. Il comprit sa faute et essaya de pallier sa bétise :

— C'est un plateau élégant, pour une belle dame, mon cher Modeste... Vous savez que je suis un fermier, et chez moi on n'a pas le temps de penser au chic... Quand la moisson est sur le sol, ou que la machine à battre attend, on va au plus pressé...

— Je sais! répondit Modeste, j'ai un cousin dans l'agriculture... Ah! le beau métier...

— Peu! ce n'est pas une sinécure... c'est rude... et les animaux vous tiennent...

— Monsieur dit vrai... On ne peut s'oublier à dormir une heure de plus... Tout ce monde-là braille pour avoir sa nourriture... Mais les hommes n'agissent-ils pas de même?

— Vous comprenez les choses, Modeste...

Le domestique se retira et Cyrille dégusta son petit repas...

Il trouva tout excellent. Mais, quand il eut terminé, il bâilla, se demandant ce qu'il allait devenir. Ce n'était pas

amusant de bâiller dans une chambre, aussi jolie fût-elle. Il voulait prendre de l'exercice.

Il sortit et flâna le long de l'avenue des Champs-Élysées... Vers 11 heure et demie, il rentra, et, sur les indications de Joseph, il pénétra dans le bureau de Bachal.

— Pschiiiiiii, siffla-t-il en entrant, tu as un bien beau coin pour écrire tes lettres ! Et tu en as des livres !... Tu es tout lu ?

— Et toi, as-tu bien dormi ? Le bruit de Paris ne t'a pas réveillé ?

— Tu veux rire !... Si tu entendais les coups de sabot des chevaux, le beuglement des vaches et le bêlement des moutons, ce serait bien autre chose ! J'ai dormi comme un bien heureux... Je n'ai même pas été gêné par la richesse de ma chambre...

— Peuh ! elle est bien simple...

— Parce que tu te meus dans ce confort depuis toujours, mais pour moi, c'est de la splendeur... Alors, tu as été si occupé ce matin, m'a dit Modeste ?

— Eh ! oui, c'est la corvée de tous les jours... Les papiers, les lettres...

— Laisse-moi rire...

— Ris, vieux camarade, ris... Mais si tu étais à ma place, cela t'amuserait moins...

— Et si tu étais à la miennel

— Oh ! je ne m'y vois pas du tout, c'est certain...

— Je ne croyais pas qu'un rentier dans ton genre se plaindrait autant de la vie...

— Je ne me plains pas de la vie, je suis seulement excédé par les corvées qui s'y rattachent... Si je pouvais flâner tranquillement par les rues sans avoir une lettre à écrire, et habiter un bon hôtel où je ne reçoive pas de correspondance, ce serait parfait...

— Tu me fais pitié... Si je pouvais t'aider...

— Je te passerais les corvées, c'est entendu... Tiens, rien que les prétendants à la main de Ghislaine, c'est une besogne formidable...

— Quoi... quoi ?

— Il n'y a pas de quoi... c'est ainsi,

— Ta fille n'a qu'à choisir celui qui lui platt...

— Tu en parles à ton aise !... Les demandes me parviennent, je les sou mets à ma fille... Je prends des renseignements pour savoir si cela peut aller...

— Que d'histoires pour se marier !

— Mais oui, c'est un travail, parce qu'il faut évincer

les coureurs de dot, les paresseux, les sales caractères, les prodigues, les joueurs, tous ceux en un mot qui convoitent l'argent et non le cœur de la fiancée...

— Veux-tu mon avis? déclara sentencieusement Cyrille.

— Oui, donne-le...

— Eh! bien, tu te noies dans une cuvette. A ta place, je prendrais les choses plus allègrement...

— Tu crois qu'on peut rester allègre avec un monceau d'obligations de toutes sortes sur la tête?... Veux-tu essayer?

— Essayer quoi?

— D'être l'ami Bachal pendant quinze jours seulement?...

Je te passe ma plume, tu t'assiéras dans ce fauteuil, tu répondras à mon courrier... tu agiras comme tu l'entendras... Je disparaîs, je te laisse le champ libre, tu es un honnête homme, tu n'es pas bête... Prends ma place, Cyrille...

— Tu plaisantes, Eustache!

— Jamais... Je suis trop content... Demain, tu me remplaceras... Quelle chance! je vais respirer... Je ferai une cure de repos...

— Tu es en plein dans la facétie!

— Non, non... mon idée me plaît... Rends-moi ce service, mon vieux... Ah! tu crois que c'est facile!... tu verras... tu verras... La maison sera à toi demain... Moi, je file... Modeste te donnera les renseignements que tu voudras... Il connaît tous les rouages intérieurs et extérieurs... Peut-être Ghislaine restera-t-elle avec toi... Elle est libre de s'arranger comme cela lui agréera.

C'est ainsi que Cyrille Jouraud se vit dans le rôle d'Eustache Bachal.

CHAPITRE II

A L'ÉCOLE DE MODESTE.

Cyrille était assez éberlué par l'aventure qui lui arrivait. Le soir, dans sa chambre, il songeait, non sans une certaine appréhension, à ce qu'il serait le lendemain.

Peu à peu, cependant, une joie s'infiltrait en lui, où de l'orgueil était. Il saurait montrer à Eustache qu'il savait se débrouiller. A la guerre, on reconnaissait entre camarades ses qualités d'organisateur. Il avait reçu des

compliments dans la tranchée pour l'arrangement du campement.

Ici, ce serait beaucoup moins difficile, il en était sûr. Cependant, malgré cette assurance, le sommeil ne venait pas. Sa tranquillité s'en allait et avec elle un peu du plaisir qu'il avait d'être là.

Mais aussi, quelle idée de se moquer d'Eustache, de lui faire croire qu'il saurait mieux s'arranger que lui! Maintenant, Cyrille jugeait de son honneur de ne pas reculer. Puis son ami paraissait si content qu'il ne voulait pas lui infliger la peine d'un refus.

A force de creuser ces idées, de les retourner, le malheureux et l'heureux Cyrille tout à la fois finit par s'endormir, mais d'un sommeil assez troublé.

Il se réveilla plusieurs fois avec la conscience d'être devenu un M. Bachal multimillionnaire. Il distribuait des billets de banque à la douzaine et luttait contre les voleurs.

Le matin le trouva plus calme. Il fut même assez satisfait de la nouvelle aurore qui se levait pour lui, et il se demandait comment Bachal allait lui passer le « service ».

Il sonna. Modeste entra, l'air solennel.

Il dit tout de suite :

— Le déjeuner de Monsieur est préparé dans le bureau où est déposé le courrier... Peut-être que Monsieur voudra procéder comme Monsieur?... Déjeuner en lisant les lettres que je décachetterai au fur et à mesure à Monsieur, afin que ses doigts ne soient pas souillés par les microbes...

Cyrille regarda Modeste :

— Nous parlerons des microbes plus tard... Je vois que vous êtes au courant de notre arrangement.

— Je sais que Monsieur remplacera Monsieur, qui a besoin de se reposer...

— Très bien... Et que fait mon ami, ce matin?... Il dort encore, sans doute, maintenant qu'il est libéré de ses corvées

— Monsieur est parti...

— Parti... où est-il?

— Monsieur n'a pas laissé d'adresse...

— Hein? alors, si j'ai besoin de lui demander avis sur un sujet?

— Monsieur a dit que Monsieur s'arrangerait pour le mieux... Monsieur a grande confiance en Monsieur.

Cyrille resta silencieux. Bien que l'orgueil lui montât légèrement au cerveau, il trouvait le procédé d'Eustache un peu radical.

Il pensa :

« Je suis donc tout à fait le maître, et si j'ai des décisions à prendre, je serai libre... La Mèlie même ne sera pas là pour dire son mot !... C'est extraordinaire ! Ce bon Eustache !... quel brave homme et pas fier... »

Le fermier se hâta de terminer sa toilette, il avait hâte d'entrer dans son rôle.

Ce fut la tête haute qu'il pénétra dans le bureau de Bachal et qu'il s'installa dans son fauteuil.

Modeste se tenait debout près du plateau où fumait un potage appétissant, accompagné d'une tranche de veau.

— J'ai faim...

Sans jeter un coup d'œil à la correspondance, Cyrille attaqua sa soupe. Puis il entama le veau :

— Dois-je ouvrir les lettres de Monsieur ?

— Non, merci, mon bon Modeste... J'aurai tout le temps, dans un instant... Je n'aime pas faire deux choses à la fois... Je suis rentier, j'aurai des loisirs.

— C'est comme Monsieur voudra...

Modeste se retira. Seul, Cyrille monologua :

— Ce cher Eustache aurait pu me dire au revoir, mais il a craint que je ne lui rende son sceptre... Ah ! nous allons dépouiller cette correspondance...

Cyrille jeta un regard sur le bureau. Un amas de journaux, de papiers et de lettres frappa ses yeux.

Y apportant une attention moins distraite, il vit aisément que c'était le courrier du jour, et non des papiers oubliés.

— Mazette !... il y en a gros... Moi qui ne reçois que trois lettres par mois...

Il se hâta de finir son déjeuner, pris soudain par la curiosité.

Il se renversa dans le fauteuil du maître :

— Ah ! on est bien... Ce matin d'Eustache...

Il tapota les deux accoudoirs, se rapprocha du bureau et commença de lire.

— Journaux, papiers d'affaires, lettres... Bon, je vais lire les lettres à cinquante centimes d'abord... Voyons... il y en a dix-neuf... oh ! oh !... tiens, voici un brave type qui demande mille francs... Sa mère est malade... Je les lui en verrai, puisque Bachal est riche et qu'il m'a passé le droit de donner... Encore un qui voudrait bien cinq cents francs parce que sa femme va avoir un bébé... Donnons cinq cents francs... Un autre qui supplie pour deux cents !... sous prétexte que son frère va être opéré... Eh ! ce n'est pas de la faute de Bachal, ni de la mienne...

Mais, soyons bon et fermons les yeux; deux cents francs ne nous appauvriront pas... On dirait que Bachal est leur caissier... Voyons ceci... hum ! hum !... Celui-ci veut cent mille francs tout de suite pour commencer un commerce... toutes les garanties de réussite... C'est un inventeur... Évidemment, cela demande de la réflexion... Les bénéfices seront magnifiques... Moi, je serais Bachal, j'essayerais... mais je ne suis pas Bachal... Au fait, si, je suis Bachal... Enfin, je réfléchirai... A la suivante, tiens... tiens... une demande en mariage, non pour M^{lle} Ghislaine, mais pour Eustache... Ah ! la bonne histoire ! Il faudra que je voie cela... Ce serait très amusant de dire à cet ami : « Je t'ai trouvé une femme millionnaire, avec un beau château... Elle le dit, du moins, la dame... » Ce Bachal, tout de même !... toutes les chances !...

Cyrille prit un temps pour allumer une cigarette. Il rêva un moment, en envoyant des spirales de fumée au plafond, puis il sonna Modeste :

— Monsieur désire ?

— Voici... Cette conversation restera entre nous, n'est-ce pas, Modeste ? Je vous parle comme à un frère... Vous connaissez Monsieur ?

— Depuis toujours, Monsieur...

— Très bien... Vous savez donc quel est son caractère et les moindres replis de sa conscience... Savez-vous s'il a envie de se remarier ?

Modeste retint un mouvement, mais, en domestique bien stylé, il le refréna tout de suite.

Il répondit :

— On ne peut sonder le cœur des hommes, mais je doute que le cœur de Monsieur soit à prendre. Il a gardé un grand souvenir de la défunte Madame, et Mademoiselle ne verrait pas avec plaisir une remplaçante à sa mère.

— Bien... alors, vous êtes convaincu que Monsieur ne referait pas un foyer ?

— On ne peut répondre de rien... Comme je le disais à Monsieur, on ne peut connaître le fond des consciences...

— Vous avez raison, Modeste... Mais où avez-vous appris à parler?... Il me semble entendre un maître...

— Je lis beaucoup, Monsieur... Puis, à force d'entendre la conversation de tant de beau monde, on retient...

— Savez-vous que vous n'êtes pas bête ?

— Monsieur est bien bon... répondit Modeste avec un sourire fin... Je crois en effet un peu m'y connaître.

Le vieux serviteur se retira et Cyrille reprit le dépouillement de sa correspondance.

La première lettre qu'il toucha de nouveau émanait du régisseur du château de M. Bachal. Un pan de mur du parc venait de s'écrouler, et c'étaient des réparations d'une urgence absolue.

— Ça, c'est ennuyeux, murmura Cyrille... Je sais ce que c'est... C'est au moins aussi contrariant qu'une vache malade... Cela coûte cher, mais si on ne répare pas, tout casse... Je vais dire, naturellement, qu'on remédie au mal...

Après avoir lu quelques demandes de fonds plus ou moins intéressantes, Cyrille arracha la bande des journaux et des prospectus.

Il lut les nouvelles, regarda les fluctuations de la Bourse, puis, se sentant un léger creux, il jeta machinalement un coup d'œil sur la pendule.

— Onze heures et demi!... Quoi, tout ce temps passé à dépouiller un courrier! Et moi qui me moquais d'Eustache!... Jamais je n'aurais cru que les quarts d'heure glisseraient si vite!

Il jeta au panier tout ce qui était négligeable et garda par devers lui la lettre de la châtelaine millionnaire et celle de l'inventeur.

— J'irai m'occuper en personne de ces deux questions... Aux autres, je répondrai par lettre... mais il faudra que je prenne sur mon après-midi... eh! eh! ce n'est pas amusant... Au lieu de me promener, il va falloir que je m'applique à des pages d'écriture, comme un écolier... La vie de rentier réserve des surprises... Mais, du moment que j'ai voulu voir ce que c'était, il faut que j'en supporte les effets... J'ai là encore quatre invitations à des concerts, trois pour des thés, et quelques réunions de Comités... Puis, ici, une offre de piano d'occasion... Je ne veux pas le piano, je n'irai pas aux thés... Quant aux concerts, non, je ne suis pas musicien...

Il en était là de son discours, quand Modeste, ganté de blanc, vint le prévenir que le déjeuner était servi.

— Quelle bonne nouvelle, mon ami!

Cyrille se leva avec empressement, puis examinant le domestique, il le questionna :

— Je voudrais vous demander quelque chose...

— J'écoute, Monsieur...

— Pourquoi avez-vous des gants, Modeste?

Le serviteur cacha un sourire et répondit :

— Monsieur se moque sans doute de moi ?

— Pas du tout, mon ami... Expliquez-moi un peu pourquoi ces gants blancs... Si c'est pour moi, ce n'est pas la peine, je ne suis pas un homme à façons...

— C'est l'habitude ici, Monsieur... Pour servir à table et toucher les plats et les assiettes, Monsieur exige des gants blancs... Ma grosse main ne serait pas appétissante sur le bord d'une assiette...

— Ah ! c'est pour cela !... je comprends... murmura Cyrille un peu abasourdi par cet excès de raffinement.

Il se dirigea vers la salle à manger, où il eut l'heureuse surprise de trouver Ghislaine, qui l'accueillit gaiement :

— Alors cher Monsieur, vous voici maître de maison... C'est gentil de remplacer papa...

— Vous n'avez donc pas voulu l'accompagner ?

— Mais non... puisqu'il fait une cure de repos... et puis, il fallait bien quelqu'un pour veiller aux détails de l'intérieur... Vous avez en mains les rênes du gouvernement, c'est entendu, mais il y a des questions qui ne vous sont peut-être pas familières... Enfin, je pense que nous nous entendrons bien...

— Je n'en doute pas !

— Avez-vous eu des nouvelles intéressantes au courrier ?

— Peu ! beaucoup de demandes d'argent.

— Je n'en suis pas étonnée... On connaît la générosité de papa...

Cyrille crut devoir taire la teneur des deux lettres qui l'intriguaient :

Ghislaine insista :

— Vous n'avez pas eu de demandes en mariage pour moi, ce matin ?

— Non, Mademoiselle...

— C'est surprenant !... s'écria la jeune fille en riant... Nous en sommes bombardés, et cela m'amuse beaucoup...

Elle émit encore deux ou trois observations sur ce sujet et entama une autre conversation. Le déjeuner se passa le mieux du monde.

Cyrille savoura la joie d'être bien servi. Il eut un retour vers la Mélie et pensa :

— Si elle voyait ces gants blancs qui papillonnent autour de cette table et ces cristaux et cette argenterie qui brillent, comme elle crierait au gaspillage... Une femme économe est un trésor, mais comme c'est ennuyeux quelquefois !...

Après avoir savouré un café exquis, un cigare des plus fins, le bon Cyrille retourna dans son bureau pour répondre aux lettres les plus urgentes. Il avait beaucoup mangé et sa digestion était un peu lourde.

— Si je laissais ces papiers pour demain ?

Mais Modeste entra au même moment pour lui demander s'il fallait recevoir le fils du régisseur qui passait par Paris :

— Dois-je dire que Monsieur est sorti ?

— Pourquoi... puisque je suis là ?

— C'est une façon polie de renvoyer les personnes qu'on n'a pas le temps de recevoir...

— Faites-le entrer, ce petit soldat... Cela me rappellera mes jeunes années...

— C'est comme Monsieur voudra...

Modeste alla quérir le petit soldat, qui fut tout surpris de se trouver en face d'une personne qu'il ne connaissait pas.

— Cela ne fait rien, lui dit rondement Cyrille, nous allons parler de votre service, puis je vous donnerai un billet de cinquante francs, et vous partirez aussi content que si vous aviez vu Bachal...

Le jeune homme parut enchanté, en effet, de la demi-heure de conversation qu'il eut avec le fermier, et, quand il partit, Cyrille lui serra la main en lui répétant :

— Quand vous aurez besoin d'un billet, ne vous gênez pas...

Comme Modeste venait enlever le plateau sur lequel était la liqueur que Cyrille avait offerte au jeune soldat, le nouveau maître lui dit :

— Modeste, j'ai bien envie de me promener et de remettre ces lettres à demain...

— Monsieur n'y pense pas !... Il y en aura le double demain ! Monsieur s'en débarrasse le jour même, sans quoi il y en aurait vite une montagne...

Cyrille, rappelé à ses devoirs, s'exécuta.

Sa bonne face s'était un peu assombrie. Une moue d'enfant boudeur le transformait.

Mais, à mesure que les réponses s'alignaient, l'humeur sereine reparaisait. Il savourait à l'avance l'idée d'aller trouver l'inventeur et de traiter une affaire avec lui. Puis, le lendemain, il s'occuperait de cette châtelaine.

Comme c'était drôle de brasser ainsi les affaires de cœur et les inventions de génie !

CHAPITRE III

LA CORDE AU COU.

Il était cinq heures du soir, quand Cyrille se disposa à sortir. Il était congestionné, un peu furieux, et traitait assez mal, en son for intérieur, ce « brigand d'Eustache » qui l'avait pris au mot pour lui infliger une telle corvée.

Enfin, son honneur était engagé.

Cyrille s'orienta pour se rendre chez l'inventeur qui habitait boulevard Suchet. Le fermier ne connaissait pas les distances, et comme il ne voulait rien demander, même à Modeste, il s'embarqua dans un tramway qui le débarqua un peu loin de l'adresse indiquée. Il n'était pas très crâne en se voyant dans cet endroit désert, mais il était habitué au calme des champs ainsi qu'à leur solitude, et il se dit que ceserait bien surprenant qu'un danger le menaçât.

L'inventeur avait bien offert de se rendre à domicile, mais comme Cyrille tenait à traiter cette affaire en secret, il préférait voir seul l'homme génial, dans son foyer de labeur.

A force d'errer et de demander son chemin, près de personnes qui se garaient de cet homme qui avait une allure indécise, il finit par trouver l'antre de celui qu'il cherchait. L'inventeur habitait une sorte de pavillon délabré, au fond d'un jardin dénudé par l'automne.

Cyrille frissonna quelque peu dans cette humidité déprimante, et sa générosité s'accrut en pensée, en face de ce méconnu qui pouvait gagner des millions et qui végétait, faute de cent mille francs, dans une mesure presque sordide.

Il sonna. Un personnage en houppelande déchirée vint lui ouvrir.

— Que me voulez-vous ?

— Je viens de la part de M. Bachal... Je suis son secrétaire... Vous lui avez écrit pour une demande de fonds...

— Ah ! entrez donc... dit la voix radoucie.

Cyrille pénétra dans une pièce où, sur une table, les objets les plus hétéroclites se mêlaient. Reliefs de repas, bouteille à moitié pleine, boîte, vêtements... Sur un coin, un papier à dessin, une équerre, un lavis, de l'encre de Chine.

— Attendez, Monsieur. je vais vous faire une place...

Une chaise boiteuse fut promptement débarrassée.

— Je ne m'attendais pas à ce que M. Bachal fit un accueil si prompt à ma requête... Vous le voyez, je travaille...

Cyrille n'avait pu proférer encore que : « Bonjour, Monsieur, » tellement il était ahuri par l'imprévu de cet intérieur. Se pouvait-il qu'un être humain se plût à un tel désordre!... Le bon Cyrille, accoutumé à la propreté rigoureuse de sa ferme et déjà gâté par le luxe de l'hôtel Bachal, était plutôt mal à l'aise dans ce taudis. Cependant il chassa cette impression pour être tout à l'inventeur.

— Alors... vous travaillez... dit-il pour entamer la conversation.

— Oui, Monsieur, et sans arrêt... Vous le voyez, je néglige un peu le reste...

Son regard circulaire eut l'air de désigner le chaos qui l'entourait. Cyrille crut devoir répondre :

— La science est exigeante... elle demande toutes les forces de l'homme...

L'inventeur pensa :

« Ça, c'est un bon type qui va me donner cent mille francs... Je regrette de n'en avoir pas sollicité deux cent mille... »

Il répondit :

— Vous jugez bien, Monsieur... La science vous prend moelle et muscles... Voici vingt ans que je travaille sur un problème que les hommes ont déclaré insoluble... et je l'ai résolu...

L'inventeur ouvrait des yeux qui fulguraient. Ses gestes s'élargissaient à mesure qu'il détaillait ses projets. Pour le moment, son dessein était de donner aux avions une stabilité parfaite, afin que les remous aériens n'eussent plus aucun effet sur leur marche. Il donnait de l'équilibre aux ailes à l'aide de poids roulants...

Ses explications devenaient si confuses et si incohérentes que le bon sens torrain de Cyrille lui souffla :

« C'est un fou... et je vais m'en aller... ce ne sera pas cette fois-ci que je pourrai augmenter le capital de l'ami Bachal... Il n'y a rien à faire avec cet hurluberlu dont le cerveau a trop fumé... c'est un homme fini... Il y a peut-être quelque chose de bon dans ses plans, mais je suis sûr que rien n'est au point... »

Cyrille essaya de calmer l'inventeur :

— Monsieur, je ne connais pas le mécanisme des avions... Je sais ce que c'est qu'une bonne charrue, mais un aéroplane a une foule de secrets pour moi... Je crois ce que

vous me dites, mais sans le comprendre... Il faudra que j'amène un expert avec moi pour estimer la technique de votre invention...

On ne pouvait être ni plus conciliant ni plus doux en apparence. Cependant Cyrille formait le noir projet d'abandonner l'inventeur à ses rêves et de l'en avertir par une lettre aimable.

En soi, il se disait :

— Le pauvre garçon aurait mieux fait de cultiver un champ de pommes de terre... Il aurait de quoi manger et il serait au bon air...

Mais l'inventeur, qui avait espéré un succès pécuniaire immédiat, ne se contenta nullement de l'échappatoire que lui fournissait son visiteur.

Il répliqua :

— Je n'ai nul besoin d'expert... Je peux vous initier mieux que personne au projet qui révolutionnera le monde de l'aviation... On avancera droit dans le ciel, sans souci des tourbillons, des orages et des courants contraires... La stabilité sera parfaite et je vais vous l'expliquer de nouveau...

Mais ces explications, qui devaient être lumineuses, devinrent bientôt aussi confuses que véhémentes. La voix s'enflait et les yeux s'exorbitaient. Le rouge de la fièvre empourprait les pommettes du faux savant. Cyrille commençait par se demander comment il sortirait de cette tanière où il se sentait aux prises avec un être qui pouvait devenir féroce.

Involontairement, il jeta un regard vers la porte. L'inventeur surprit ce mouvement, et, en un éclair, il donna un tour de clé.

En voyant cela, Cyrille se dit : « Je suis pris... c'est un fou... Ah ! la Mélie, je ne te reverrai plus !... Je me plaindrais du calme de mon village et mes beaux champs ne m'intéressaient plus... Le bon Dieu me punit... Il m'avait donné et Mélie et mes biens, et j'étais mécontent... Ce soir, je vais périr sous le poignard d'un insensé... Mais que la volonté de Dieu soit faite. »

L'inventeur s'avança, menaçant, près de Cyrille :

— Tu veux t'en aller, coquin, mais tu ne partiras pas sans laisser ici l'argent dont j'ai besoin... Ce serait trop facile de venir voler le secret d'un savant pour en tirer profit à ton avantage, et ce serait grâce à moi que tu gagnerais des millions et des millions !... Allons, ton argent !

— Mais je n'ai pas d'argent... riposta Cyrille.

— Fais-moi un papier...

— Tu plaisantes, mon garçon, repartit le fermier qui reprenait du sang-froid... Je n'ai pas le pouvoir de te signer un papier...

— Alors, que viens-tu chercher ici, voleur ?

L'inventeur s'était emparé d'une chaise et la brandissait au-dessus de la tête de son visiteur.

Cyrille eut la présence d'esprit de s'écrier :

— Oh ! là... si vous me tuez, comment voulez-vous que je vous signe un papier...

Cette logique calma subitement l'énergumène. Il reprit plus froidement :

— Votre raisonnement est juste, mais vous ne sortirez pas d'ici sans avoir obtempéré à ma demande...

— Vous pensez bien que M. Bachal ne peut donner son argent à qui en veut !... Il serait dans la misère au bout de huit jours... Vous ne pouvez vous imaginer la kyrielle de quémandeurs qui s'acharnent sur son portefeuille... Vous n'êtes pas le seul, sachez-le, Monsieur, à inventer ! Vous êtes des centaines, et M. Bachal ne commande que ce qui lui semble sérieux...

Ce beau discours n'obtint pas le calme que Cyrille escomptait. Il exaspéra l'homme qui l'écoutait. Les yeux roulèrent dans leurs orbites, le nez frémit comme les naseaux d'un taureau qui veut se jeter sur le toréador, la bouche se tordit et le fermier pensa : « Cela se gâte... »

Il brandit sa canne avec un air qu'il essaya de rendre terrible. Il se rappela qu'il était fort et que l'être chétif qu'il avait devant lui serait vite réduit par ses mains puissantes, habituées à dompter chevaux et bœufs.

Mais l'inventeur devint tout à coup doux et suppliant :

— Mon cher Monsieur, ayez pitié de moi et de mon travail... Tant d'années se sont passées dans l'étude et la misère... Pensez à mon labeur... Tenez, vous allez en être témoin...

— Je vous crois sur parole, s'écria Cyrille... Ce n'est pas la peine de me montrer quoi que ce soit. Je ne puis m'attarder... Il se fait tard... Ouvrez cette porte...

— Non, attendez encore quelques minutes... Je tiens absolument à vous soumettre deux ou trois plans...

Cyrille dut s'exécuter. Il ne pouvait faire moins pour ce malheureux. Il se rassit, résigné, tandis que l'autre, tirant des cartons de dessous un meuble, en sortait des dessins.

— Vous voyez, commença-t-il par expliquer, ceci est

un nouvel abat-vent... C'est toujours pour l'aviation... Quand une tempête commence, le vent, attiré par cette hélice, s'engouffre dans cet entonnoir et se trouve neutralisé. C'était facile à concevoir, mais encore fallait-il le trouver... cela se fixera à l'arrière de l'avion, quand j'aurai lutté avec le poids de l'appareil... Mais, d'après mes calculs, j'augure que la solution est proche.

Cyrille écoutait, navré. C'était pour ces folies qu'il s'était rendu dans ce quartier désert où il risquait sa vie... Ah! on ne l'y reprendrait plus à être généreux!... Il comprenait maintenant la méfiance des gens riches et leur prudence vis-à-vis des solliciteurs.

Il se contenta de donner une approbation polie à son interlocuteur, s'ingéniant à ne pas le contrarier. Celui-ci parlait d'abondance, semblant tout à fait calmé.

Cyrille était penché sur les plans, sans les voir, son esprit étant occupé à chercher un moyen pour sortir de cette impasse, quand soudain il entendit un sifflement et son cou se trouva entouré d'une corde.

— Ah! ah! ricana l'inventeur, en esquissant un saut, te voilà pris... Si tu ne me signes pas un papier, je serre le nœud...

Cyrille blêmit. Sa dernière heure était venue. Il sentait qu'au moindre de ses gestes l'homme tirerait sur la corde pour l'étrangler. Sa face diabolique en faisait foi.

Cyrille tenta, cependant, de se tirer de ce mauvais pas en disant :

— Allons... sois raisonnable, mon vieux... Je te signerai ce que tu voudras, mais tu vas m'enlever cette ficelle et ouvrir la porte... Tu vois, j'ai confiance en toi... Je ne fais pas un geste, et je suis fort, tu sais!... Je pourrais te faire mal, si je voulais...

— Tu veux m'attendrir, monstre!... Tiens!

D'un coup sec, l'homme serra le nœud. Une sensation horrible étreignit le fermier. De ses mains, il tenta de desserrer le lien qui entraînait dans sa peau. Mais, attentif, le vilain bonhomme, d'une secousse brusque, marqua un progrès dans l'étranglement. Cyrille laissa retomber ses mains. Sa pensée, ennemie de la lutte, lui dictait de temporiser, de faire ce que voulait l'homme et de lui arracher ensuite son papier... Il ne tenait pas à laisser l'argent de Bachal à un semblable fou. Ce serait abuser de la confiance de son ami. Il murmurait donc :

— Je signerai...mais laissez-moi respirer...

De nouveau ses mains se portèrent à son cou, mais

dérrière lui, par petits coups, son bourreau accentuait le supplice.

Le cerveau de l'inventeur se partageait la tâche d'être à moitié fou, à demi malfaiteur et à demi savant. Il se figura que sa victime était domptée et il atténua sa manière forte.

D vant Cyrille, il posa plume et encrier. Le fermier réfléchit. Il chercha une formule qui serait équivoque, afin de pouvoir sortir sans dommage de cette situation. Il répugnait à signer du nom de Bachal cette affaire d'argent, quoiqu'il eût tous pouvoirs, et il ne voulait pas signer de son propre nom de crainte d'être obligé de payer de ses deniers. Un faux ne convenait nullement à sa nature honnête. Il restait donc perplexe devant son papier

— il me semble que vous réfléchissez beaucoup, Monsieur... Vous savez qu'on ne peut me tromper... Je me connais fort bien en matière de banque...

Cyrille baissa la tête. Ce serait plus dur qu'il ne supposait. Il fallait user de ruse ou de force. Par surprise, il pouvait se saisir de cet homme, le renverser, le ficeler, mais qu'advierait-il? La police s'en mêlerait et ce seraient des complications absurdes, avec les moqueries de Bachal et les récriminations de la Mélie.

Il commença par écrire.

L'homme lisait par-dessus son épaule.

Il était stipulé qu'une somme de cent mille francs serait mise à la disposition de l'inventeur. Puis Cyrille signa de son nom pour Bachal. Son bourreau eut un éclat de joie. Il regardait ce papier que le fermier tenait fermement.

Une sorte de fièvre s'empara de lui. Il devenait volubile, échafaudant plan sur plan.

Cyrille laissa cette exubérance se calmer, puis il dit :

— Je vais copier textuellement ce papier. J'ai de l'ordre, et j'aime posséder en double ce que j'écris... De votre côté, vous allez me libeller un reçu...

— Un reçu, et pourquoi?

— C'est ma manière... je veux un reçu pour ce papier que je vous donne...

— Cela m'est égal... Je vais vous satisfaire...

Pendant que l'homme écrivait, Cyrille se hâta de confectionner le soi-disant double où l'on ne pouvait lire que ces mots : Tentative de chantage et d'assassinat par l'inventeur Yxé sur la personne de M. Cyrille Jouraud.

Ce papier, il le plia, et, tenant les deux dans sa main, il dit :

— Maintenant, dès que vous aurez ouvert la porte, vous prendrez un de ces papiers comme votre bien personnel, et vous le garderez soigneusement.

Le pauvre fou crut la partie gagnée. Il ne se méfiait plus. La mobilité qui le caractérisait, le choc de la joie, l'empêchaient de coordonner ses idées. Il ouvrit la porte. Cyrille s'avança à ses côtés, toujours tenu par la corde que l'autre continuait à serrer dans sa main crispée.

Alors, le fermier tendit un des papiers. L'inventeur le prit et lâcha sa victime.

Cyrille sortit vivement sans adieu, et courut, la corde au cou...

Il entendit derrière lui une imprécation terrible; mais il était déjà hors de portée. Il continua sa course sur le boulevard. Des pas martelèrent le sol à sa suite. Il accéléra son allure.

Par une chance inespérée, un taxi vide passait. Cyrille le prit. Quand il fut assis sur les coussins, il poussa un soupir de soulagement, et détachant la corde, il murmura :

— Cyrille, mon ami, c'est pire qu'à la guerre!... Tu viens de jouer ta vie, tout simplement, et sans gloire...

CHAPITRE IV

AFFAIRES DÉLICATES.

Cyrille, en descendant de son taxi devant l'hôtel Bachal, regarda bien autour de lui pour savoir s'il était guetté. Rien de suspect ne lui apparut.

Il gagna sa chambre, et il n'y était pas plutôt entré que Modeste vint prendre ses ordres.

— Ah! Modeste, quelle aventure!

— Monsieur paraît troublé... Il n'est rien arrivé de grave à monsieur?

— Oui et non...

Tout d'une haleine, Cyrille raconta l'épisode de sa course. Modeste l'écoutait dodelinant de la tête avec un air un peu narquois que le fermier ne remarqua point.

— Me voyez-vous étranglé!... Qu'aurait dit la Mélie?

— Je ne connais pas cette personne et ne puis savoir ce qu'elle aurait pensé de la mort de Monsieur...

— La Mélie, c'est ma femme, une brave et digne femme, et elle m'aurait pleuré comme c'était son devoir, après

m'avoir honoré d'un enterrement de riche... En Lorraine, nous sommes glorieux, elle aurait peut-être un peu triché sur la chandelle, mais M. le curé aurait eu quelque chose pour ses pauvres...

Modeste était bien dressé et il se retint pour ne pas rire ! Il dit seulement :

— Monsieur a risqué gros. Si j'ose me permettre de donner un conseil à Monsieur, c'est de ne plus aller seul chez un inconnu...

— Soyez sûr que c'est une bonne expérience...

— Monsieur sait que le dîner est servi?... Je venais avertir Monsieur...

— Je vous suis, Modeste...

Le serviteur s'inclina et sortit.

Cyrille, tout en se savonnant les mains, murmura :

— Je ne sais pas comment je ferai dorénavant pour me passer d'un larbin pareil dans ma ferme... L'éducation est une belle chose... Je me demande où ces domestiques apprennent les belles manières...

L'agriculteur se rendit dans la salle à manger, où il retrouva Ghislaine qui le questionna sur ces occupations.

Cyrille expliqua que la correspondance l'avait retenu au logis et qu'ensuite il était sorti, mais il ne révéla pas le but de sa course.

Ghislaine raconta sa journée, puis elle invita gracieusement son hôte à la conduire au cinéma.

Cyrille fut heureux de cette diversion, et il en oublia sa mésaventure et le courrier du soir, qu'il se promit de ne décacheter que le lendemain.

Il se coucha vers minuit en pensant à sa mission prochaine... Cette fois, il allait voir une dame et il savait que sa vie ne serait pas en danger. Il fallait tout de même qu'il se rendit compte quelle pouvait être cette dame si riche, qui se hasardait à cette démarche non déguisée.

La nuit de Cyrille fut un peu agitée par ces questions, mais le réveil le trouva très dispos, tout à fait combatif pour les intérêts de son ami.

Modeste vint avec le même cérémonial lui apporter son déjeuner, avec le paquet de correspondances, moins épais que la veille.

Quelques invitations assez pressantes à des thés, des soirées, en plus de quelques solliciteurs.

Bachal, pour les invitations, lui avait dit :

— Mon vieux, tu pourras aller me représenter si cela te chante, mais rien ne vaut une bonne pipe au coin de son feu.

Cyrille ne pensait pas tout à fait de même. La bonne pipe, il l'avait dans sa ferme, mais aller à une vraie soirée avec musique, en compagnie de dames élégantes, couvertes de diamants, eût été pour lui un spectacle rare, en même temps qu'une occasion unique de voir le grand monde.

Il y a des parents, venus de leur village, qui peuvent espérer que leurs fils deviendra un homme célèbre et qu'ils seront aux honneurs, mais le cas de Cyrille n'était pas celui-là... Pas d'enfant, pas d'espoir...

Cependant, il crut bon de consulter Modeste pour une soirée où il était spécifié qu'elle serait dans une intimité restreinte.

— Dites-moi, Modeste, qu'est-ce qu'une intimité restreinte?... Tenez... lisez...

— Je vois ce que ce sera, Monsieur... Il n'y aura pas plus de quatre-vingts personnes.

— Hein?... alors, quand ce n'est pas restreint?

— Oh! nous arriverons facilement à trois cents...

— Et il faut donner du champagne à tout le monde?

— Autant que possible, oui, Monsieur...

— Mais avec le prix de ce champagne-là, on achèterait un veau!

— Je crois bien... mais à Paris, les veaux ne s'apprivoisent pas... Ils feraient beaucoup de dégâts dans un appartement, outre que leur chant n'est pas agréable...

— Vous parlez d'or, Modeste... Mais là, tout en confiance, croyez-vous que je puisse me risquer dans cette réunion?

— Chez le comte de Gloriot?... Mon Dieu, si Monsieur veut m'en croire, ce sera bien inutile. Il faudra d'abord que Monsieur ait un smoking dernier cri, et des perles à son plastron de chemise... Je sais que M. Eustache pourrait emprêter à Monsieur, mais il y a les souliers vernis, les gants beurre frais, la pelisse...

— Je vous arrête là, Modeste... Mon gros pardessus est bien, et comme on n'entre pas dans un salon avec la pelisse, je juge inutile un de ces luxueux ajustements...

— Monsieur me pardonnera... La pelisse est pour le vestiaire, donc elle sera vue par la domesticité... Or, être bien vêtu aux yeux du personnel est d'une importance capitale... Je n'oublie pas que Monsieur est l'ami de Monsieur et qu'il lui a sauvé la vie... Je sais aussi que Monsieur a beaucoup de biens et qu'il peut s'acheter toutes les pelisses fourrées qu'il voudra, et c'est pour cela qu'il ne faut pas que le valetaille d'aujourd'hui, des blancs-becs qui ne savent plus les manières, clabaudent sur Monsieur...

— Vous êtes un père pour moi, Modeste... Voulez-vous un cigare?

— Avec plaisir, Monsieur... Je le fumerai dimanche, quand j'irai voir mon fils...

— Ah! vous avez un fils!... Je ne l'aurai pas cru... Vous ne m'en aviez pas encore parlé...

— Monsieur sait qu'un bon serviteur doit faire abstraction de tout ce qui lui est personnel... On doit être muet et discret, tout entier au maître que l'on sert...

— C'est merveilleux!... Vous feriez bien de venir instruire mes charretiers et mes valets de ferme...

Modeste eut un rire bas, mais ne dit rien.

— Et votre fils, que fait-il?

— Il montrait quelque goût pour les études, et il est à l'école de Saint-Cyr...

— Ouais!... Vous êtes un as, monsieur Modeste...

— Non, Monsieur, c'est mon fils qui est l'as...

Cyrille écarquilla des yeux formidables. C'est lui qui eût été fier d'avoir un fils saint-cyrien. Il admirait la retenue de Modeste, patricien des gens de service, qui s'était formé au contact de ses maîtres, en avait pris les qualités, au lieu d'en hériter les défauts en les exagérant.

Cyrille pensa :

— Certainement, il aurait plus d'allure que moi dans cette soirée restrictive... Il pourrait au moins parler de son fils, tandis que moi, personne ne comprendrait le mal que j'ai pour mener à bien l'élevage d'un porc.

— Eh bien, Modeste, la conclusion de cet échange de vues, c'est que je ne représenterai pas M. Bachal à cette soirée...

— Monsieur se montre prudent... Je confierai alors à Monsieur que le comte de Gloriol est très hautain, il aime la particule... Alors, la situation de Monsieur aurait été gênante... Ni ambassadeur, ni grand artiste, ni titre de noblesse...

— Dites donc, Modeste, riposta Cyrille d'un ton un peu piqué, je ne sache pas que mon ami Bachal soit beaucoup plus que moi!

— Que Monsieur me pardonne, mais M. Eustache possède un hôtel, un château et une fille très riche à marier... De plus, Monsieur fait partie du meilleur cercle, et la défunte Madame était née...

— Née?... Ma femme aussi est née, et depuis plus de quarante ans...

— Que Monsieur m'excuse... née, dans ce cas, veut

signifier que Madame était de sang bleu... Madame était née de Lacraime...

— Ah! bien... J'ai compris... La Mèlie, elle, est née dans la crème... Son père était fabricant de fromages... Il y a une nuance...

— Une nuance de crème, Monsieur, tout est là... murmura Modeste en s'inclinant.

— Eh bien, Modeste, je vous remercie... Je vais répondre à ces lettres... Si j'ai besoin de vous, je vous appellerai...

— Je suis aux ordres de Monsieur...

Le domestique se retira, et Cyrille se livra à ses réflexions. Il jugeait fort utiles les entretiens qu'il avait avec ce fidèle et si sensé serviteur.

Ce n'était pas lui qui se serait amusé à chercher des inventions. Il menait une vie paisible et il accumulait des économies. Son fils avait le goût du travail élevé... Allons, il se trouvait encore des gens qui savaient se tirer d'affaire sans prendre le mal du siècle.

L'heure que Cyrille avait choisie pour aller voir la châtelaine, qui s'appelait M^{me} Parembère, vint assez vite, malgré l'impatience qui le possédait. Il se demandait devant quel genre de femme il allait se trouver.

Elle habitait boulevard de Courcelles, et Cyrille jugeait que c'était un quartier luxueux.

Il arriva devant l'immeuble qu'il estima fort engageant, et il prit l'ascenseur en compagnie d'autres personnes. Il conservait une méfiance assez sérieuse envers cette commodité et hésitait encore à s'en servir, lorsqu'il était seul.

Il sonna au quatrième étage, et une élégante femme de chambre vint lui ouvrir.

— M^{me} Parembère peut me recevoir?

— Je vais voir si Madame est là... Qui dois-je annoncer?

— Je suis le secrétaire de M. Bachal...

— Bien, Monsieur.

Cyrille entra dans un joli salon qui lui parut aussi charmant que les boîtes à bonbons qu'il voyait aux devantures des confiseries. Ce n'était que roses et nœuds. Si le bon fermier eût connu le style Louis XVI, peut-être eût-il été moins surpris... Des fauteuils, des bergères le sollicitant, il se laissa tomber sur les coussins moelleux.

Il y était depuis cinq minutes, lorsqu'une dame d'âge mûr entra en coup de vent, comme si elle comptait dix-sept printemps. Ses cheveux étaient blonds et courts, ses joues étaient roses, sa robe bleue et elle arrivait aux genoux.

— Madame, articula Cyrille, ému par cette jeunesse imprévue.

Les femmes d'au delà quarante ans, dans son village, ressemblaient toutes à la Mélie. Elles détenaient un chignon grisâtre sur le haut du crâne et des mèches pendaient au long des joues dès qu'elles avaient tourné quelque peu dans leur maison. Leurs jupes allaient à la cheville, et quand elles laissaient voir leurs bas, ceux-ci étaient noirs parce que c'est moins salissant.

Cyrille restait effaré et il crut un moment s'être mépris sur le sens de la lettre de cette dame si jeune et si jolie.

— Monsieur le secrétaire de M. Bachal?... dit-elle interrogative... Il n'est donc pas chez lui que vous avez lu ma lettre?

Le ton était courroucé. Sans doute était-elle assez attrapée de savoir que sa lettre était tombée dans des mains inattendues.

Cyrille devina son embarras et il essaya de pallier ce mauvais effet.

— Madame, je remplace complètement M. Bachal pour le moment... C'est un désir de mon vieil ami... Pour quinze jours, il m'a passé ses plaisirs et ses corvées... Je suis le maître en tout et pour tout, aussi original que cela puisse vous paraître...

La bonne figure de Jouraud plut sans doute à M^{me} Parem-bère, car elle parut convaincue par ses paroles et elle répliqua :

— Monsieur, aussi bizarre que puisse sembler cette substitution, elle est acceptable si l'on songe au manque de repos que doit avoir M. Bachal avec son train de vie et le soin de sa fortune. Qu'un ami veuille bien en accepter les charges durant quelques jours me paraît d'un beau dévouement...

Cyrille trouva son interlocutrice fort intelligente. Une paysanne se serait écriée :

— Il a ben d'la chance c'te paresseux de Cyrille, d'faire le malt' à son saoul...

Cette dame, elle, disait : « les charges, le dévouement... » Le fermier se redressa :

— Croyez, Madame, que je suis heureux de rendre ce petit service à mon vieil ami... Je l'ai trouvé si fatigué que j'en'ai pu m'empêcher de lui proposer ce remplacement...

Cyrille empruntait le ton onctueux et distingué de Modeste. Il se sentait tout à fait dans la note. Cette dignité plut beaucoup à M^{me} Parem-bère. Elle prit instantanément un air mélancolique et murmura :

— Vos paroles me portent à me confier à vous... je dirai même qu'il me sera plus facile de « me raconter » à vous, double de M. Bachal, qu'à lui-même... Au besoin, vous plaidez ma cause avec plus de feu. Monsieur, je suis très malheureuse...

« Ça y est, pensa Cyrille, elle va entamer le récit de ses infortunes exagérées... J'en ai pour longtemps... heureusement que je suis bien calé... »

— Malheureuse? s'écria-t-il tout haut, je ne l'aurais pas soupçonné... Se peut-il que l'on puisse porter du chagrin avec autant de jeunesse! et puis, ce cadre, ces meubles, ont l'air d'exprimer la joie...

M^{me} Parembère fut agréablement flattée par ces paroles qui exprimaient son rêve de femme coquette et futile. Elle répliqua, avec un accent plus désabusé encore :

— Comme vous vous trompez, cher Monsieur, ma vie n'est qu'un calvaire...

« Boum! pensa Cyrille, voilà un mot qui est un peu gros, j'en jurerais... mais attendons la fin. »

— J'ai commis une grosse erreur dans ma vie, poursuivit la veuve, j'ai refusé d'épouser M. Bachal...

— Ah!... Il a voulu vous épouser? murmura Cyrille intéressé.

— Oui, Monsieur... J'avais vingt ans, nous étions des amis d'enfance... il m'aimait, mais je lui ai préféré M. Parembère pour mon malheur... Il était plus riche que M. Bachal, et je croyais alors que la fortune constituait le bonheur...

— Phuuu!... siffla le fermier, il devait en avoir gros!

— Mais, continua M^{me} Parembère, nous avons beaucoup dépensé...

— Il faut de l'économie, ma pauvre dame, la M^{lle} vous l'aurait conseillé.

— Qui est-ce Lam^{lle}?

— C'est ma femme...

— Ah! bon... quel joli prénom, fit, doucereuse, la veuve diplomate; eh bien, M^{me} Lam^{lle} aurait pu s'user la voix sans succès... Mon mari était un prodigue... Il m'emmenait en des voyages fous... Je connais le monde entier... J'ai pratiqué tous les sports et tous les moyens de locomotion...

— Nous nous ressemblons pas... dit paisiblement Cyrille.

M^{me} Parembère lui jeta un regard fulgurant, mais ses lèvres le démentirent immédiatement en arborant le plus beau sourire.

— A ce train, poursuivit-elle, nous nous sommes ruinés... Mon mari a essayé de travailler, et il est mort...

— Oui, répliqua bien tranquillement Cyrille avec sa bonhomie lorraine, cela arrive aux paresseux... Quand ils se mettent au travail, cela leur jode un vilain tour...

M^{me} Parembère riposta sèchement :

— Il a été tué dans un accident d'automobile, alors qu'il courait pour le circuit de France...

— Alors, c'est différent, mais du moment que M. Parembère connaissait tant de pays, il n'avait pas besoin de courir tant pour travailler...

La veuve affecta de ne point entendre :

— Je me suis heurtée à des difficultés sans nombre, la vie n'est pas facile pour une femme seule, surtout quand on est née...

— Ah! vous êtes née... répéta Cyrille qui se félicitait de savoir ce que signifiait ce langage.

— Oui, je suis une de Ruyne, noblesse conquise aux croisades...

— Pestel! fit Cyrille d'un air connaisseur... mais avouez, Madame, que c'est un nom prédestiné. Quand on s'appelle Ruyne, on ne peut pas rester riche...

— Ce jeu de mot est déplorable, Monsieur, et me ferait douter de votre bon goût, si je ne sentais, dans votre accent, une véritable compassion à mon sujet...

Ceci était inventé de toute pièce, car le ton du fermier sonnait légèrement goguenard, mais il n'était pas dans l'intérêt de la dame de manifester quelque susceptibilité.

— Je ne désavoue pas d'avoir écrit à M. Bachal (je n'ose plus dire mon cher Eustache, ce souvenir est si lointain!...) afin de lui dire que j'accepte sa demande en mariage...

— Ouais! s'écria Cyrille, neuf encore dans la diplomatie mondaine...

— Que signifie ce ouais, Monsieur? demanda la dame piquée dans sa fierté... Ma lettre, en termes plus voilés, donnait cet acquiescement au passé...

— Je voulais simplement dire que vous avez pris le temps de la réflexion... Trente ans pour donner une réponse!

— Trente ans, Monsieur!... répéta M^{me} Parembère avec un doux reproche dans les yeux.

— Je parle pour M. Bachal, Madame... Il s'est marié à vingt-cinq ans et il en a cinquante-cinq comme moi... cela fait bien trente ans... Je sais que, pour les dames, les années se réduisent de moitié... J'avancerai donc pour vous

quinze ans de réflexion que nous limiterons à dix parce que vous avez su étonnamment conserver votre jeunesse... Eh bien, dix ans de réflexion, avec un intermède de mariage et des entr'actes de voyage, cela me semble un peu désobligeant pour l'intéressé... Permettez-moi de vous apprendre, Madame, que cela peut même tuer l'amour, tout simplement...

— Vous n'y connaissez rien, Monsieur... Dans la vie, il faut envisager le but... Or, quel était le but de ce pauvre Eustache?... Ma main. Je la lui donne enfin avec un cœur mûri par les épreuves, avec un attachement sincère... Après tant d'années passées dans la souffrance, Monsieur, les heures comptent double...

— Chut! chut! Madame... nous avons convenu qu'elles ne se chiffraient que de moitié...

— Oui, naturellement, physiquement parlant, mais, au moral, mon esprit a cent ans... Je veux rendre heureux ce cher Eustache... Il est veuf et il a une fille charmante... J'aimerais cette petite et je prendrai soin de cet intérieur, où les domestiques doivent gruger leurs maîtres honteusement...

— Pardon, Madame, il y a Modeste...

— Comment! il est toujours là?

— Ah! c'est une perle... Il veille sur chacun de nous avec une sollicitude dont bien des mères pourraient prendre exemple...

— Oui, mais tout cela n'empêche pas que M. Bachal n'a pas de femme et que c'est une peine pour moi de le savoir triste et solitaire...

— Il y a longtemps que vous n'avez revu M. Bachal, Madame?

— Je ne l'ai jamais revu... C'était fort délicat pour moi de rester en relations avec lui, après avoir ajourné ma réponse... Il y a une certaine délicatesse à observer dans ces cas-là... Maintenant, tout est aplani, parce que je n'ai plus en vue que son bonheur...

Le fermier, un peu interloqué, prit un temps pour répondre :

— Mon Dieu, Madame, il est fort délicat pour moi aussi de vous faire comprendre que M. Bachal semble fort heureux... Cependant, je ne puis prendre sur moi de vous opposer un refus catégorique... Je vais lui soumettre cette question dès qu'il sera de retour. Je le crois assez courtois, et pour ne pas différer sa réponse au delà de trente ans...

M^{me} Parembère faillit être désarçonnée par ce coup

droit, mais sa tactique était de tout supporter pour ne pas gêner ses chances. Elle dit suavement :

— Il faut se presser pour être heureux...

— Vous avez raison, Madame... Mais permettez-moi d'attirer votre attention sur des objets plus positifs... Dans votre lettre, il était stipulé que vous possédiez un château...

— Oui, Monsieur, le château de Ruynes...

— Hum!... j'espère que ce nom n'aura nul effet fâcheux...

La dame ne répliqua point, ce qui donna à Cyrille l'avantage de poursuivre :

— Vous vous disiez aussi propriétaire d'un million...

M^{me} Parembère préféra ne pas mentir. Elle murmura d'une voix qui aurait amadoué un tigre, mais non un Lorrain clairvoyant :

— Je suis actionnaire pour un demi-million de houillères qui n'ont pas leur entier rendement, et pour un demi-million de russes...

— Total : zéro... trancha Cyrille. Eh bien, Madame, il vous reste une chance : l'amour... mais vous avez un ennemi... l'amour-propre... Reste à savoir si le premier triomphera du dernier...

— Le souvenir est puissant...

— Oui, mais il est traversé par tant d'intermédiaires!

— Enfin, Monsieur... serez-vous mon allié?

— Je vous en donne ma parole d'honneur, mais pas avant quinze jours...

— Ce sera long! soupira la veuve.

— Comment, long?... et vous avez mis trente ans à vous apercevoir qu'une quinzaine de jours constituaient une éternité?

M^{me} Parembère renferma dans son cœur une réponse insolente, mais elle se promit que le premier ami de Bachal qu'elle mettrait à la porte, ce serait Cyrille Jouraud.

Lui rentra fort amusé de son entrevue avec M^{me} Parembère. Nul doute, cette veuve était dépensière et avait causé la ruine de sa maison. Elle voulait aujourd'hui s'en prendre à la fortune de M. Bachal.

Quand Cyrille fut de nouveau installé dans le beau bureau de son ami, il sonna Modeste.

— Mon bon Modeste, comme j'ai en vous une confiance illimitée, pourriez-vous me renseigner sur un sujet délicat?

— Je suis aux ordres de Monsieur...

— Connaissez-vous une veuve Parembère?

— Née de Ruynes, oui, Monsieur... Une forte jolie jeune fille en ses vingt ans...

— Êtes-vous connaissance de ce que mon ami Eustache en fût épris vers cette époque?

— Je commencerai par féliciter Monsieur sur son langage... Monsieur se forme merveilleusement... Il sait s'asseoir et il sait parler... Mon respect se triple pour Monsieur...

— Merci, mon ami, merci...

— La jeune M^{lle} de Ruynes était amie d'enfance de Monsieur... Je crois me souvenir que Monsieur l'eût volontiers épousée, et il a dû le lui demander après quelque bal, où le champagne, la danse et les fleurs vous jouent de ces mauvais tours... La jeune de Ruynes, dont la mère était de Castou, était fort coquette... Elle conduisait à quatre à ce moment-là...

— Qu'est-ce?

— Cela veut dire simplement qu'elle possédait à son char quatre prétendants, et elle a choisi, comme il est juste pour une coquette, celui qui représentait le plus de fortune : le pauvre M. Parembère... Je dois dire, sans aucune critique de ma part, qu'elle l'a tué...

— Hein?

— Oh! entendons-nous... elle n'a employé aucune arme violente, car elle est bien née, elle l'a traîné simplement de voyage en voyage, de bal en bal, de veille en veille... et le résultat fut que le malheureux Monsieur est mort à la peine, mort comme un pauvre cheval attelé au tombereau de la fête incessante...

— Il a été tué dans un accident d'automobile...

— Il est mort au volant des suites d'une maladie de cœur contractée au service de sa femme...

— Ah! bon... le tout est de savoir ce que les mots signifient...

— Monsieur a raison... Je crois, de plus, que les biens de M. et de M^{me} Parembère doivent être fortement hypothéqués...

— Ah! ah!...

— Monsieur me permettra de lui dire qu'il paraît gai...

— Eh oui, bon Modeste, et voici pourquoi... Cette veuve Parembère...

— Nous disons « M^{me} Parembère »... l'épithète de veuve est réservée pour une raison sociale et pour le commun... J'ai trop de sympathie pour Monsieur pour le laisser dans une erreur qui lui serait nuisible...

— Merci, Modeste... je disais donc que M^{me} Parembère, exhumant le vieil amour de M. Bachal, veut lui donner aujourd'hui une suite favorable. Au bout de trente ans, elle répond oui à cette tendresse et veut accorder sa main à ce prétendant naguère évincé joyeusement...

— Monsieur serait-il devenu Parisien au point de vouloir se moquer de moi?

— Dieu m'en garde!... Je sors de chez la veuve... pardon, de chez M^{me} Parembère, après avoir reçu la lettre que voici... Au bout de sa réflexion trentenaire, elle consent à convoler...

— Je n'ai jamais ouï de chose aussi originale... la veuve Parembère s'oublie... Je dis : veuve, à mon tour, parce que ce procédé la classe au nombre des personnes sans scrupules... dans une catégorie que je n'ai pas l'habitude de fréquenter...

— Nous, mon pauvre Modeste, nous n'avons aucun avis à émettre dans cette occasion... Il faudra que je communique cette affaire à M. Bachal...

— Monsieur prend cette plaisanterie au sérieux?

— Dame!... je suis forcé de m'exécuter... Je ne suis pas dans le cœur de Bachal... Il y dort peut-être un vieux souvenir heureux de ressusciter...

— Que le bon Dieu nous en préserve! Ce serait la ruine de Monsieur et sa mort, si M^{me} Parembère se mettait au gouvernail... J'irai allumer un cierge à Notre-Dame des Victoires, afin que ce malheur ne survienne pas à la maison...

— Vous envisagez cette éventualité comme une catastrophe...

— Ce serait la mort, Monsieur, pour tout ce qui existe dans la vie de Monsieur et de Mademoiselle... Monsieur va transmettre cette lettre tout de suite?

— Non, Modeste, dans quinze jours seulement. Quand je remettrai mes pouvoirs au maître de céans...

— C'est autant de répit...

Modeste sortit à pas feutrés, tandis que Cyrille se replongeait dans sa correspondance, voulant y apporter un peu d'ordre avant le dîner.

Il était en train d'écrire quand le serviteur se montra de nouveau, avec un plateau sur lequel était posée une carte.

— Ce Monsieur demande à être reçu...

— Que veut dire cette carte?

— C'est la carte de ce Monsieur...

— Pourquoi me la donne-t-il ?

— Il se présente, et quand Monsieur aura lu son nom, Monsieur verra s'il veut le recevoir...

— Comme c'est amusant!... Voyons... M. Désiré?... connais pas... Faut-il recevoir, Modeste ?

— Monsieur me permet-il de regarder cette carte ?

— Comment donc !

— C'est une carte non gravée et sans indication de profession... Ce n'est ni un homme du monde ni un commerçant... Monsieur devra se méfier...

— Bien ; alors, faites entrer...

M. Jouraud vit surgir devant lui un petit homme au front intelligent et aux yeux expressifs.

— Monsieur Bachal ?

— Non, Monsieur, mais Cyrille Jouraud, son secrétaire...

— Ah ! c'est ennuyeux... J'aurais voulu être reçu par M. Bachal lui-même...

— C'est à un autre lui-même que vous vous adressez... J'ai pleins pouvoirs pour trancher et négocier...

Avec assurance, Cyrille se carrait dans son fauteuil. Sa voix était énergique, ses gestes autoritaires.

— Prenez place... je vous écoute...

M. Désiré parut se décider. Avant de s'asseoir, il déposa son chapeau sur un meuble, et le fermier se dit que, si Modeste était là, il stigmatiserait cette manière de faire.

— Monsieur le secrétaire, ce que j'ai à vous confier est de la plus haute importance... Je ne suis pas un de ces hommes d'affaires véreux, lançant n'importe quoi, afin de solliciter des capitaux... Je suis scrupuleux, je suis loyal, j'ai des valeurs en banque...

— Je vous félicite, Monsieur, interrompit brusquement Cyrille qui aimait rompre les discours depuis qu'il s'était endormi alors qu'il en écoutait un.

M. Désiré s'inclina d'un air modeste et reprit :

— Je connais l'altruisme incomparable de M. Bachal. Il tend la main à tout ce qui est digne d'être secouru, à toute tentative intelligente...

— Au fait, Monsieur, au fait... J'ai encore cent lettres à écrire avant le dîner...

— J'y arrive, Monsieur... J'ai une entreprise de brosses... Vous n'ignorez pas quel rôle joue la brosse dans l'existence... Qu'elle soit pour les habits, les dents ou les parquets, tout le monde use des brosses. Je mets cent mille francs dans l'affaire et je vous en demande cent mille autres et nous doublons notre capital en deux ans... J'ai les débouchés,

mon usine est en voie de construction... ma main-d'œuvre est assurée...

— Pourquoi ne débutez-vous pas avec vos cent mille francs ?

— J'ai l'horreur des débuts mesquins... Pour qu'une entreprise marche, il faut de l'ampleur...

— Cela peut se soutenir... J'irai voir votre usine, mais elle ne doit pas être haute encore, si vous ne disposez que de ce capital relativement petit pour l'époque... A votre place, j'aurais d'abord pris un four de boulangerie... M'est avis que les gens mangent encore plus qu'ils ne se brossent...

— Vous pratiquez l'ironie avec maîtrise !

— Non, Monsieur... je n'ironise pas, je suis sincère et positif... Je suis un agriculteur et j'ai commencé mon métier avec une vache malade... Je l'ai guérie, et j'ai maintenant un troupeau de quarante bêtes... sans compter mes moutons qui dépassent deux cents...

— C'est à mon tour de vous féliciter... Mais moi, je n'ai aucun goût pour la culture, pas davantage pour la boulangerie...

— Oui, vous tenez à broser les gens...

— L'hygiène est le triomphe du siècle, Monsieur... Puis-je compter sur votre concours ?

— Mon secours, vous voulez dire !

— Fi, Monsieur ! que ce mot est malsonnant !

— Excusez-moi... je suis habitué aux réalités... un fermier n'est pas un ambassadeur... J'irai donc voir l'emplacement de votre usine...

— Je vous attends, Monsieur...

CHAPITRE V

UN TOUR EN BANLIEUE.

Cyrille, le lendemain, eut un courrier plus nombreux. A une lettre qu'il ouvrit, il proféra plusieurs fois : « Eh ! eh ! eh !... » A une autre, il fit : « Ah ! ah ! » et à une troisième : « Oh ! oh ! » Le premier eh ! s'adressait à une proposition de mariage pour Ghislaine, le second ah ! à une seconde proposition, et le troisième oh ! à une nouvelle demande de la main de la jeune fille.

Cyrille murmura :

— Te voici père, mon garçon ; décidément, le rôle de

rentier mène à tout... Tu es l'ambassadeur des femmes mûres, le Mécène des inventeurs, le commanditaire des industries, et le marieur des jeunes filles... Je commence à trouver, pas autant que mon ami Bachal cependant, que c'est un métier fertile en corvées... J'espère remplir mon mandat à mon honneur... Je vais laisser là ma correspondance pour quelques minutes afin d'avoir un entretien avec Ghislaine... Cet après-midi, j'irai, comme convenu, au chantier de M. Désiré...

Modeste fut sonné. D'un air important, Cyrille dit :

— Puis-je voir Mademoiselle ? Priez-la donc de venir me parler...

Modeste s'inclina sans un mot et sortit. Ghislaine arriva peu d'instant après.

— Me voici, cher Monsieur Jouraud... Qu'avez-vous à me communiquer ? Quelque demande en mariage, sans doute ?

— Vous l'avez deviné, ma chère enfant, vous avez, ce matin, trois candidats à votre main...

— Ah ! Détaillez, Monsieur Cyrille...

— Le premier est un ingénieur de Centrale... Il n'a pas de situation, mais il vous prendra sans dot si votre papa veut bien lui trouver une bonne sinécure dorée chez quelque industriel de vos amis...

— Oh ! le beau malin !... s'écria Ghislaine en riant... Rayez, Monsieur Cyrille... Que cet ingénieur ingénieux repasse quand il aura trouvé seul de quoi gagner sa vie...

— Mais s'il a un bon petit cœur, et qu'il soit avenant ?

— Son bon petit cœur sera faible, cher Monsieur Jouraud, et je n'ai pas à protéger ce Monsieur qui n'aura pas su se créer une situation avant de penser à son foyer... Me voyez-vous quémendant une situation chez nos amis pour mon mari ?... Non..., je veux être fière de lui...

— Cela me paraît assez logique...

— J'aime à vous l'entendre dire... Quel est le second ?

— C'est un capitaine...

— Je ne tiens pas du tout à la vie de garnison...

— Pourtant, le drapeau, la musique, les revues...

— Je ne suis pas tentée... Celui que j'aimerai sera toujours un bon soldat, je l'espère, si, par hasard, il est obligé de se battre...

— Oui, cela vient tout seul, murmura Cyrille, pensif... On y court sans même s'en douter...

— Vous, Monsieur Cyrille, vous n'avez pas eu besoin d'être capitaine pour sauver papa...

Ghislaine avait les larmes aux yeux en disant ces paroles. Elle serra la main de Cyrille qui fut bien ému. Il pensa *in petto* : jamais une jeune fille de mon village n'aurait exprimé cela de cette façon... Décidément, la timidité est un mal bien nuisible, car il empêche de connaître le cœur des humains...

— Et le troisième, Monsieur Cyrille?

— Celui-là, je le trouve merveilleux...

— Ah! examinons...

— C'est un jeune industriel qui me paraît apprécier sa valeur... Il est à la tête d'une scierie et il veut agrandir son affaire, ce qui est légitime... Il ne cache pas qu'il demandera à sa future un apport équivalent au sien, soit au moins cinq cent mille francs...

— Vous allez me trouver difficile, Monsieur Cyrille, mais celui-là, je le trouve un peu trop pratique. Avant de parler chiffre avec autant de fermeté, il aurait pu savoir si nous pouvions nous convenir... Il traite une affaire...

— Eh bien, Mademoiselle, c'est un point de vue... il préfère avouer ce qu'il désire, avant de s'éprendre de vous...

— Il n'est pas sûr que je lui plaise!

— Cela m'étonnerait...

— Vous êtes bien gentil, Monsieur Jouraud...

La jeune fille resta un moment silencieuse, puis elle déclara d'un ton plus bas :

— J'eusse aimé qu'un jeune homme agréable et qui ne connaît pas ma fortune ait eu l'idée de me trouver bien...

— C'est un rêve irréalisable, chère Ghislaine... Tout le monde sait que vous êtes M^{lle} Bachal, la fille du riche industriel...

— C'est bien gênant...

— Pas du tout... Ce serait bien pire si vous étiez la fille du pauvre Bachal...

— Peut-être...

— Ce M. Henri Laurot me paraît tout à fait susceptible de se créer un avenir digne de vous... Dois-je l'encourager?

— On peut toujours prendre quelques renseignements sur lui... Cela n'engage à rien... Si les détails que vous aurez sont conformes à mes idées, nous penserons à une entrevue...

— C'est parfaitement raisonné...

— Alors, Monsieur Cyrille, je vous laisse à votre correspondance, maintenant que nous nous sommes compris...

— Entendu, ma chère enfant...

Le fermier fut de nouveau seul, en face de son courrier, et il récapitula ses devoirs principaux : la mise en œuvre du mur du château — il attendait une réponse de l'entrepreneur; sa visite chez l'industriel en brosses; écrire au troisième prétendant et refuser les autres.

— Eh! eh! se disait-il, un peu soucieux, le travail vient... Il y a des imprévus... Me voici pris pour toute la journée, parce que je veux aller voir ce brosseur, ce brossier, aussitôt que possible... Son affaire est peut-être bonne. Je n'ai plus qu'à souhaiter que la veuve Parembère attende tranquillement son arrêt...

Alors qu'il commençait sa lettre pour M. Henri Laurot, il crut utile d'appeler Modeste.

Le serviteur se tint devant lui dans une attitude pleine de respect :

— Modeste, j'ai encore besoin de votre expérience...

— Je suis à la disposition de Monsieur...

— Vous n'ignorez pas que M^{lle} Ghislaine se mariera quelque jour et que les prétendants à sa main sont nombreux...

— C'est naturel, dit Modeste en penchant la tête.

— Or, il arrive qu'un jeune homme nous plaît assez : il montre de l'énergie, du savoir-faire... Seulement, comme vous le concevez, il faut prendre des renseignements...

— C'est normal...

— Je ne sais trop comment m'y prendre... Dois-je écrire à son concierge?

— Oh! Monsieur...

L'air indigné de Modeste embarrassa beaucoup le nouvel homme du monde...

— Alors... à qui?... au maire de son quartier, au commissaire?

— Ce sont des moyens peu élégants... Il faudrait que Monsieur s'employât à chercher les relations de ce monsieur afin de leur demander quelles sont ses qualités...

— Votre bon sens est en défaut, Modeste... Si je m'adresse aux amis de ce candidat, ils me diront qu'il est charmant, gentil, doux et intelligent... Or, chacun peut se montrer sous un bon jour, s'il le veut...

— Monsieur est fin...

— Si je me renseigne près de ses ennemis, on exagérera ses défauts... Il faut donc que je m'adresse à des neutres qui ne me parleront que de la ligne droite et non des à-côtés...

— C'est fort bien réfléchi...

— Mais, j'y songe... Je ne suis pas pour les finasseries...

Je vais faire venir ce jeune homme ici, et je lui parlerai en toute loyauté... Je verrai bien quel est son caractère... je m'y connais en hommes...

— Je me permettrai de faire remarquer à Monsieur que l'opinion de ce Monsieur sur soi risque de manquer de neutralité...

— Bah! il chantera ce qu'il voudra, mais je ne serai pas du tout forcé de danser à sa musique...

— Monsieur a peut-être une excellente idée, mais elle me semble hasardeuse...

— Vous ne connaissez pas ce jeune homme, vous?

— Nullement... mais si Monsieur veut me laisser trois jours, je trouverai certainement à me documenter...

— Et comment?

— Je verrai si ce Monsieur est du monde, en consultant le bulletin des gens de service...

— Ah! très bien...

— Si la maison de famille de ce Monsieur a une bonne réputation, c'est que l'on peut se fier au jeune homme...

— Voilà des aperçus auxquels je ne pensais pas!

— On apprend tous les jours, Monsieur...

— Oui, mais, Modeste, il peut y avoir des malentendus... Tout le monde ne possède pas votre discernement, et des jugements erronés... peuvent être dangereux et provoquer des tragédies...

— Nous savons que des exagérations peuvent se glisser dans certains rapports... Mais nous nous rendons compte qu'une personne que l'on voit dans toutes les circonstances de la vie peut ne pas se montrer égale. Il faut faire la part des choses et envisager le caractère général...

— Décidément, vous seriez digne d'être ministre.

— Monsieur m'offense... je suis bonapartiste...

— Vous êtes le dernier, Modeste!... Mais chacun est libre de ses idées...

— L'idée seule est libre, même dans un corps d'esclave, murmura Modeste en s'inclinant...

Il y eut un petit silence que Cyrille rompit en disant :

— Alors... demandez de votre côté quelques renseignements sur M. Henri Laurot... J'agirai à ma façon et nous comparerons nos résultats...

— Monsieur ne peut s'y prendre mieux...

Quand Modeste se fut retiré, le bon Cyrille se renversa dans son fauteuil et se tint un discours :

— Ce serviteur n'a pas son pareil... C'est une énigme ; je me demande si Bachal se doute de sa valeur?... Mais

ne paressons pas... Écrivons... Écrivons... quel métier!... Regretterais-je ma ferme? La Mélie rirait bien si elle le savait!

Il était en train d'écrire, quand Modeste revint pour lui annoncer :

— M. Jules Lejaineur demande s'il peut être reçu.

— Qu'est-ce que ce gêneur-là?

— J'ignore, Monsieur...

— Où est sa carte? Il ne vous a pas remis sa carte?

— Non, Monsieur...

— Comment voulez-vous que nous sachions qui c'est alors?

— Monsieur a raison, mais je puis dire à Monsieur qu'il me fait l'effet d'un brave homme...

— C'est peut-être un candidat au service de valet de chambre?

— Oh! non, Monsieur... il aurait un air plus arrogant et serait mieux vêtu... C'est plutôt l'espèce « petites gens », un ouvrier plombier endimanché...

— De ces braves gens sans cartes.

— Monsieur a saisi... Dois-je faire entrer?

— C'est que je suis bien pressé... mais je ne veux pas refuser la porte à un homme de peu... ; introduisez-le...

Jules Lejaineur entra :

— Faites excuse, Monsieur... J vous dérange, mais je ne serai pas long... Voilà l'affaire... Je suis plongeur dans un restaurant, mais la plongée ne me va plus. La vapeur me cuit... Il me faut la campagne... J'ai un copain qu'est du pays ouisque Monsieur a son châtaiu... Je sais qu'il y manque un garde... Je pourrais peut-être tenir l'emploi...

— Bon, je prends note... Donnez votre adresse, je vous ferai savoir si vous pouvez prendre cette place...

— Bien le merci, M'sieur... Je suis honnête, vous pourrez en croire mon patron...

L'homme se retira à reculons.

Cyrille se replongea dans ses papiers. Vers 11 heures, Modeste vint, à pas feutrés, lui apporter un verre de madère pour réparer ses forces.

— Sapristi! 11 heures sont sonnées!

— Oui, Monsieur...

— C'est incroyable! Ah! le pauvre Bachal! il en a du tintoujn!... Je crois bien que j'ai besoin de me refaire!... Je me sens tout étourdi... Manier la plume avec des réflexions au bout, c'est un travail de labour... Ah! ce vin me remet l'esprit en place...

— Monsieur est pâle...

— Je n'en suis pas surpris... Levé à 7 heures, je pompe ma moelle sur des lettres et des entretiens graves... A propos, c'était bien un brave garçon que ce Jules Lejainneur... Vous aviez deviné : il a du « plon » dans son histoire.

— Je ne comprends pas ce que Monsieur veut dire...

— Vous me surprenez, Modeste...

— Monsieur veut-il insinuer que ce visiteur a reçu du plomb à la chasse?

— Non, Modeste... Cet homme est un plongeur, et vous m'avez dit qu'il devait être plombier... je rends donc justice à votre perspicacité... et c'est pourquoi je vous dis qu'il y avait du *plon* dans son métier.

— C'est un plaisir de causer avec Monsieur... Les gens d'esprit sont rares...

— Merci, Modeste... Dites donc, mon ami, vous préviendrez le chauffeur qu'il se mette à ma disposition cet après-midi... J'ai une course urgente à effectuer...

— Bien, Monsieur... Pour quelle heure ?

— Quatorze heures...

Seul, Cyrille énuméra ses occupations, selon son habitude.

— J'ai donné rendez-vous à Henri Laurot pour demain à 15 heures... J'ai répondu par des refus à une quantité d'invitations... Cet après-midi, je vais aller me rendre compte de la construction de ce brosseur... J'en serai revenu vers 16 heures et j'aurai le loisir de flâner un peu... Quelle vie!... Je n'ai même pas le temps d'écrire à la Mélie... Je ne suis plus surpris maintenant que ce pauvre Bachal n'ait jamais trouvé un jour pour venir me voir... Lui, encore, il faut qu'il paye de sa personne... Il ne peut refuser toutes les soirées... Il a un smoking dernier cri, des perles à son plastron, un hôtel et une fille à marier...

L'après-midi, à 14 heures exactement, Cyrille monta dans la luxueuse limousine de son ami, après avoir indiqué le but de sa course : Livry-Gargan...

Il va sans dire que jamais Cyrille n'était allé de ces côtés. Il fut assez intéressé par la route, mais elle cessa d'être agréable sitôt l'octroi de Paris franchi.

Il ne vit plus que des maisons isolées. La plaine s'étendait assez désolée. Mais le fermier avait l'œil accoutumé aux espaces, et il n'éprouvait nulle sensation d'abandon. Au contraire, ce silence lui plaisait parce que son existence s'était écoulée dans le calme des champs.

On dépassa Livry-Gargan.

Enfin, la voiture s'arrêta. Le chauffeur descendit et désigna un endroit assez éloigné dans le terrain dénudé et dit :

— Ce doit être là-bas.

— Là-bas?... Vous y voyez un début de construction, vous?

— Non, Monsieur... Cependant j'aperçois des terrassiers et deux messieurs qui paraissent discuter...

— Allons voir...

Cyrille et son compagnon s'avancèrent vers l'emplacement et furent bientôt près des individus. Cyrille reconnut celui qui était venu le trouver. Il lui cria :

— Elle est fameuse, votre fabrique!... Vous m'en avez raconté une histoire!

L'autre s'approcha d'un air contrit :

— Pardonnez-moi, Monsieur, implora-t-il, j'ai devancé, en paroles, le projet que je vous disais amorcé... J'ai en vue la construction qui commence, vous en êtes juge...

Deux terrassiers, en effet, traçaient une ligne de démarcation en suivant un cordeau.

— Mais, poursuivit l'industriel, j'ai craint que le coût ne dépassât mes capitaux... Aujourd'hui, fort de votre appui, je sais que je mènerai à bien mon affaire...

— Mon appui... mon appui... grommela Cyrille, je ne sais si je puis vous le garantir!... La situation change d'aspect...

L'homme s'écria, désespéré :

— On se heurte sans cesse à la méfiance!... J'ai des idées merveilleuses et aucune ne prend corps, car les détenteurs de capitaux craignent de s'en dessaisir...

— Dites donc, Monsieur le fabricant de brosses, si je vous demandais à brûle-pourpoint cent mille francs, quand vous les aurez gagnés, vous hésiteriez à me les donner, n'est-il pas vrai?

Le futur industriel resta un moment interloqué par cette apostrophe et il répondit, non sans dignité :

— Ce serait à examiner, Monsieur... Mais nous rêvons en ce moment, et il vaut mieux s'en tenir aux réalités. Si vous le voulez, nous serons mieux dans ce petit établissement proche pour discuter...

Cyrille jeta un regard autour de lui et ne vit qu'une baraque montée avec des murs en boîtes à sardines. Le temps avait posé une sorte d'enduit sur les parois primitivement recouvertes de minium.

Le fermier suivit son compagnon, qui invita le chauffeur à trinquer avec eux.

Cyrille Jouraud était fort à l'aise. Il avait l'habitude de ces discussions les jours de marché. Il ne voyait donc rien d'insolite dans cette manière de procéder.

Quand M. Désiré eut demandé une nouvelle bouteille au tenancier, il entra dans le vif de la question :

— Vous avez été bien aimable de vous déranger et je vous en remercie bien...

— C'était convenu...

— Avez-vous les cent mille francs, mon bon Monsieur ?

— Sur moi ?... répliqua Cyrille en riant.

— Alors, avez-vous de quoi me les procurer ?

— Voyons, Monsieur, parlons sérieusement... Vous m'avez soumis un plan d'association à parts égales pour une affaire en marche... Je ne vois qu'un embryon d'idées. Moi aussi, je puis alléguer que je veux m'installer fabricant de brosses ou autre, pour obtenir des capitaux.

L'industriel baissa le front et soudain il lança :

— M'avanceriez-vous la somme pour quelque entreprise ?

— Moi ?... nullement. Je me suis intéressé à votre broserie par curiosité et générosité, si je trouvais le projet bien étudié... Je constate que rien n'est monté et que vos débouchés sont problématiques, et si je vous demandais où sont les capitaux que vous comptez apporter dans l'association, je suis à peu près certain que vous ne sauriez me dire où ils sont placés...

— Monsieur !... cria l'autre en se levant.

— Allons, du calme...

Cyrille se tourna vers son chauffeur, prêt à l'appeler à la rescousse en cas de besoin. Ce dernier restait silencieusement devant son verre, n'ayant l'air de ne rien voir ni de ne rien entendre.

Le fermier reprit :

— Je comprends parfaitement que vous désiriez faire fortune, mais encore faudrait-il me donner quelque preuve de votre savoir... Nous reparlerons donc de votre ambition un peu plus tard, quand vous saurez ce que vous voulez entreprendre.

L'homme eut un haussement d'épaules. Il ne jouait plus à l'industriel plein d'assurance. Il sifflota un air en vogue, tout en réfléchissant.

Puis, il fit un signe imperceptible au chauffeur. Ce dernier sortit en disant :

— Je vais m'occuper de la voiture.

— Mettez-la en marche, cria Cyrille, je vous suis... nous allons repartir.

Avant de franchir le seuil, il voulut donner un dernier conseil à son compagnon, mais celui-ci le prévint en demandant,

— Alors, vous ne voulez pas m'aider tout de suite ?

— Non, mon ami. Je ne puis disposer d'un capital qu'en faveur d'une entreprise nettement définie. Mon camarade Bachal est généreux, mais il ne veut pas être berné.

— Bien... C'est votre dernier mot ?

A ce moment, le tenancier de la buvette vint parler bas à l'individu qui, se retournant vers Cyrille, lui dit :

— Un des terrassiers a besoin de moi. Je reviens tout de suite pour achever cette conversation... Faites-moi la grâce de m'accorder encore deux minutes.

Il sortit vivement avant que le fermier eût pu esquisser un geste.

Cyrille attendit cinq minutes, et il allait franchir la porte, quand l'aubergiste l'arrêta en s'écriant :

— Payez, s'il vous plaît !

— Quoi?... mais c'est mon compagnon qui doit payer. Il va revenir.

— Revenir?... vous vous moquez de moi. Payez... vous dis-je...

— Je voudrais bien savoir de qui l'on se moque ici?... gronda Cyrille agressif.

Il venait de découvrir subitement qu'il avait eu affaire à un malandrin.

Devant l'aspect menaçant de celui qui se tenait devant lui, il décida de payer. Il avait hâte de sortir de cette mesure, d'autant plus que la nuit arrivait. Il se disait :

— Dans quelques minutes, je serai hors de ce logis qui commence à ne m'inspirer qu'une confiance relative.

Il franchit le seuil, non sans avoir laissé un pourboire qui fut sollicité avec un accent comminatoire.

Dehors, il promena ses regards autour de lui, le champ était désert et le crépuscule tombait. Les fameux terrassiers avaient disparu.

Décontenancé, Cyrille chercha son automobile des yeux. Mais il eut beau fouiller la route où il l'avait laissée, la belle limousine s'était évanouie avec le chauffeur.

Cyrille comprit tout le guet-apens. « L'industriel » en voulait à l'argent de Bachal, et, n'ayant, pu en avoir, il se rattrapait sur l'auto. Le chauffeur complice avait favorisé le vol.

Le malheureux fermier, furieux, voulut rentrer dans la maison. Mais la porte en était close et nul bruit ne se révélait à l'intérieur.

Le pauvre Cyrille se passa la main sur le front, se

demandant s'il n'était pas le jouet d'un rêve ou plutôt d'un affreux cauchemar.

Non, il était bien là, en pleins champs de banlieue. Il lui fallait regagner Paris au plus vite par des moyens encore inconnus.

Il marcha jusqu'à ce qu'il aperçût une ligne de tramway. Au bout de plusieurs minutes de marche, il fut à une station. Avec soulagement il monta dans le premier tramway qui survint. Tout en réfléchissant à son aventure, il arriva non loin de l'Opéra.

Là, hélant un taxi, il fut vite avenue Hoche. Ce fut avec une grande joie qu'il pénétra dans l'hôtel élégant. Il reprit son allure assurée, mais son esprit restait encore sous le coup de la surprise. Ce chauffeur qui paraissait correct... Cette limousine qui valait soixante mille francs!

Qu'allaient dire Eustache et Modeste donc? Ce qu'il avait fait là était d'une imprudence sans nom!

Un Parisien de douze ans ne se serait pas laissé jouer ainsi! C'était bien la peine d'avoir vécu pendant trente ans sous l'égide de la Mélie pour n'avoir pas plus de flair! A quoi donc servait cette méfiance lorraine si réputée?

Le pauvre Cyrille, maintenant à l'abri, se sentait désespéré. Que penserait de lui Bachal? C'était bien la peine de venir de son village pour se faire voler l'auto de son ami! C'est que, tout de même, soixante mille francs, c'était une somme... S'il avait su, il n'aurait pas envoyé deux cent francs par-ci et mille francs par-là... Quel métier que celui d'homme riche!

Et il avait l'aplomb de se moquer de son camarade sous prétexte qu'il ne savait pas s'y prendre! Et lui?

L'agitation de Cyrille croissait. Il ne se reconnaissait plus, lui, si calme en temps ordinaire.

Pour s'apaiser, il sonna Modeste :

— Ah! mon pauvre Modeste, s'écria-t-il dès que le domestique fut entré, il m'arrive une de ces tuiles...

Calme, le serviteur dit :

— Monsieur me paraît, en effet, assez bouleversé...

— Je suis mort de désespoir...

— Non, Monsieur, mais très agité, je le vois, et tant que Monsieur remuera autant, il y a des chances pour qu'il ne soit pas mort...

— Écoutez, Modeste... Nous n'avons plus de chauffeur...

— Comment... Eusèbe a donné congé?

— Oui... il a filé... avec l'automobile...

— Monsieur plaisante?

— Non, Modeste, et vous me voyez complètement abruti par cette histoire effarante...

En quelques mots, Cyrille exposa l'aventure au domestique. Quand il eut terminé, celui-ci prononça :

— Monsieur, évidemment, manque d'habitude... M. Eustache aurait éventé la ruse tout de suite...

— Vous savez, Modeste, répartit Cyrille, piqué, personne n'est plus malin que moi pour découvrir la maladie d'un veau ou d'un mouton... Chacun son métier...

— C'est ce que je me permets de dire à Monsieur... Monsieur a été joué par un bonhomme qui n'était ni un veau ni un mouton... Alors, il est compréhensible que Monsieur ait été surpris...

— Et l'automobile, Modeste ? que va dire mon ami Bachal, quand il apprendra que sa belle limousine court les routes ?

— Le mal est réparable, Monsieur, dit Modeste avec beaucoup de dignité... Je ne sache pas que les fabricants d'autos aient fermé leurs portes... Il sera facile d'en retrouver une... Dans les familles de haut esprit, on ne s'arrête pas à ces détails.

— Hein?... je ne serais pas grondé ?

— Fi ! le vilain mot ! Monsieur n'est plus à l'école...

— Pardon, Modeste, je suis à la vôtre...

— Monsieur est trop bon... répondit Modeste en s'inclinant... Que Monsieur ne pense plus à cette bêtise... Le plus ennuyeux, c'est d'avoir perdu le chauffeur...

— Oh ! ça... ce sera vite réparé !

— Monsieur se trompe... On voit que Monsieur ignore les difficultés de ces remplacements... J'avais cru Eusèbe un parfait honnête homme...

— Et moi donc !

— Je me perds en conjectures sur le coup de folie qui l'a poussé... Il pouvait « se faire » ici une cinquantaine de mille francs par an...

— Cinquante mille francs !... vous ne perdez pas la tête, Modeste ?

— Jusqu'ici, je l'ai eue fort solide, n'en déplaise à Monsieur...

— Il est fou, ce chauffeur, d'avoir abandonné une telle place !

— C'est précisément ce que j'insinuais à Monsieur, mais il se passe maintenant des choses inexplicables.

— A qui le dites-vous ! Heureusement que vous êtes là pour me reconforter...

— Je suis heureux d'être utile à Monsieur...

— Utile!... dites que vous m'êtes indispensable!

— Monsieur m'honore...

— Arrangez donc cette histoire de chauffeur, puisque c'est l'essentiel de l'événement...

— Monsieur s'occupera-t-il de l'auto... ou dois-je m'en occuper?

— Mon Dieu, demain, je serai fort pris : le courrier, le matin, et à quatorze heures et demie j'attends une visite importante. Quelle vie!

— C'est ce que dit M. Eustache... La richesse a ses charges...

— Je commence à les sentir...

— Les enfants de Monsieur évolueront mieux dans la fortune... C'est ce qu'on appelle le progrès.

— Hélas! je n'ai pas d'enfants...

— Ça, c'est fâcheux, parce que les perfectionnements que l'on acquiert ne sont pas transmis...

— Vous parlez comme un livre, Modeste...

— C'est un plaisir pour moi que de causer avec Monsieur...

Quand Modeste se fut incliné, il reprit :

— Alors, c'est entendu, je m'occupe de l'auto?

— Oui, mais tâchez d'en avoir une d'occasion?

— Peuh! nous laisserons les marchandages aux nouveaux riches qui ont conservé l'habitude de tondre les œufs... Dans un certain monde, il faut avoir le geste aussi large que l'esprit, et nous sommes de ce monde-là...

— Bien, Modeste... Prenez donc nos intérêts en considération et ne nous faites pas déchoir!

Modeste se retira.

Cyrille les pouces dans son gilet murmura :

— La Mélie... la Mélie... si tu voyais tout cela, tu frémirais d'horreur... Toi qui te rends malade pour une « pouille qui perd ses pieumes », que dirais-tu si tu savais que Modeste va acheter une automobile bien chère pour happer un joli pourcentage...

CHAPITRE VI

LE JEUNE ARRIVISTE.

Malgré cette secousse, que Cyrille qualifia de terrible, il fit grand honneur au dîner. Ghislaine, toute gracieuse, s'amusait beaucoup des descriptions pittoresques de l'ami de son père. Soit qu'il parlât de Paris, soit qu'il racontât quelque épisode de son pays natal, elle le trouvait plein d'imprévu.

Il lui cacha la perte de l'auto. Il ne tenait nullement à amoindrir son prestige aux yeux de cette jeune Parisienne. Elle possédait une auto particulière, qu'elle conduisait, et ne s'occupait pas de celle de son père.

La nuit de Cyrille fut traversée de quelques réveils subits, mais le visage apaisant de Modeste, vu à travers le brouillard du rêve, venait calmer ses angoisses.

Cyrille se promettait maintenant une circonspection admirable, une prudence merveilleuse, d'autant plus que sa prochaine affaire était la visite du prétendant ; là, il ne faudrait pas s'abuser.

Le courrier du matin lui apporta de nombreuses invitations, quelques sollicitations de fonds et deux lettres plus intéressantes. La première était du tenancier de la buvette de Livry qui s'offrait à lui signaler le lieu où était remise l'auto, contre une somme assez forte.

— Quel maître-chanteur ! s'écria Cyrille dans le silence de son cabinet.

La deuxième lettre provenait de M^{me} Parembère. Elle demandait à Cyrille Jouraud de venir la voir, ayant une communication urgente à lui faire.

— Que peut-elle bien avoir à me dire?... murmura Cyrille ennuyé, je l'avais priée de me laisser un répit de quinze jours... On ne peut être tranquille... Pauvre Bachal !... il est heureux, lui, pour le moment... Il dort comme l'enfant qui vient de naître, il se promène sans soucis... Enfin !... En attendant, liquidons ces invitations... Je n'en accepte aucune, bien entendu. Marquise de Lésée, baronne de Tapire, comtesse de Val... Non, Modeste ne me conseillera pas de me lancer dans ces réunions... Pourtant... pourtant... j'aurais bien voulu me former une opinion sur ce monde... Il faudra que j'aille dans l'une ou dans l'autre de ces mondanités... Tant pis si

Modeste n'est pas content... Il me semble que je ne marque pas si mal... Je vais adroitement demander quelques précisions à ce serviteur modèle.

Pendant qu'il étudiait ce prochain exploit, Cyrille achevait son déjeuner. Il mangeait toujours autant, mais avec moins de plaisir. Il se sentait harrassé moralement. Il en était à son sixième jour de remplacement et songeait, non sans terreur, que dix grands jours encore allaient se passer avec cette charge.

Il sonna Modeste :

— Mon ami, j'ai là une lettre de ce tenancier où a eu lieu ce guet-apens... On me propose de m'indiquer les voleurs de la limousine, à condition que je débourse une somme assez rondelette...

— C'est un chantage bien organisé. Croyez, Monsieur, que vous ne reverrez pas l'auto et que vous serez allégé d'une somme sans aucune compensation... On donnera peut-être à Monsieur un vieux clou qui n'aura plus cours... Notre Roll est déjà vendue, que Monsieur en reste persuadé.

— Oh !

— C'est ainsi.

— Vous me confondez, Modeste...

— Nous ne pouvons prendre cette proposition au sérieux, et le mieux est d'avertir la police... Il n'y a aucune chance de rentrer en possession de la voiture, mais nous serons à l'abri de ces malfaiteurs...

— Savez-vous que je ne suis pas tranquille en pensant que ce chauffeur a été à notre service ?

— Que Monsieur se rassure... L'homme est signalé, et il n'osera plus se risquer dans nos parages..

— Bon... Vous m'enlevez un poids... Moi, vous savez que je vais m'en retourner bientôt à mes champs et je n'y risquerai rien... Mais mon ami et sa fille pourraient pâtir...

— Ah ! si les personnes riches devaient toujours trembler, ce ne serait plus une vie... Mais nous sommes cuirassés, vaccinés, et nous nous mouvons au milieu des dangers.

— Je vous admire... Pour changer de question, M^{me} Fa-rembère désire me voir...

— Oh ! que Monsieur se méfie !... La perte d'un chauffeur et d'une automobile ne me paraît rien à côté de ce qui pourrait découler d'une parole imprudente de Monsieur...

— Vous m'effrayez !... Mais rendez-moi justice,

Modeste, j'ai agi en vrai diplomate auprès de la veuve Parembère...

— Je suis heureux de l'affirmer à Monsieur...

— Comme je ne puis promettre à cette dame de devenir M^{me} Bachal, je ne risque pas grand'chose... Il me semble que l'intéressé seul peut trancher cette question d'amour...

Modeste toussota, puis dit :

— L'essentiel est que Monsieur ne s'éprenne pas de cette dame...

— Moi?... et la Mélie, malheureux!... Ah! bien, j'en verrais de dures! Savez-vous que la Mélie est femme à venir crêper le chignon de la veuve Parembère?

— Oh! Monsieur, quel scandale ce serait!... Il n'y a que dans un monde inférieur que ces choses se passent...

Cyrille Jouraud se mordit la langue et dit *in petto* : « Mon vieux Cyrille, tu n'es pas mûr pour aller dans le salon de la marquise de Lésée... Il faut te tenir un peu mieux... »

Il reprit tout haut :

— Mon cher Modeste, ma femme n'a nulle prétention... elle obéit à ses impulsions...

— Tout est dans cette phrase, Monsieur : ne pas obéir à ses impulsions... C'est pourquoi je médite un livre qui aura une grande importance...

— Quoi!... vous voulez écrire un livre?

— J'en ai l'idée... je dors peu et cela m'amuse de réfléchir...

— Alors... le sujet?

— Je conseillerai aux maîtres qui n'ont pas assez de sang-froid de se placer comme domestiques durant quelque temps... C'est une école supérieure... Si la langue se tempère, les yeux se délient et les oreilles s'exercent... Pour peu que l'on possède un peu de jugement, on peut devenir intelligent, car j'estime, Monsieur, que l'intelligence peut s'acquérir d'une certaine manière...

— Oh! oh!... et comment cela?

— En essayant de ne pas laisser voir qu'on est sot...

— Modeste, vous valez votre pesant d'or...

— Ah! si Monsieur ne m'en offrait que la moitié, je la prendrais...

— Charmant!... Pour en finir au sujet de M^{me} Parembère, j'y retournerai... Elle me convoque pour demain à 5 heures en compagnie d'une tasse de thé... Vous n'avez rien de particulier à formuler à propos de la tasse de thé?

— Non, Monsieur... Je trouve que Monsieur a saisi d'une manière parfaite la science de prendre le thé... la pince à sucre fait partie des doigts de Monsieur, l'auriculaire est levé à souhait, la main forme aile de pigeon sans affectation, d'une façon fort gracieuse... Monsieur conserve sa tasse sans embarras et boit à petit coups avec assez d'élégance...

— Merci... merci, Modeste...

En son for intérieur, Cyrille jubilait en se disant qu'il serait apprécié dans un de ces salons où il mourait d'envie d'aller.

Il reprit avec plus d'assurance :

— Maintenant que nous en avons terminé avec la visite Parembère, occupons-nous de choses plus frivoles... J'ai là des invitations de la marquise de Lésée, de la baronne de Tapire et de la comtesse de Val... Qui sont ces dames ?

— Tout ce qui il y a de mieux...

— Bien nées ?

— Oh ! complètement... Rien à dire... Un moment, on aurait pu penser que M^{me} la baronne de Tapire se serait mal tenue dans le monde, mais cela s'est arrangé... Elle a vite reconnu que ce qui était permis à la maréchale Lefebvre n'avait plus de sel dans un temps où le grand empereur ne rachetait pas tout...

— Oui, je me rappelle, vous êtes bonapartiste...

— Je m'en flatte, Monsieur...

— Alors cette baronne de Tapire avait des tendances vulgaires ?

— Peut-être....

— Et la comtesse de Val ?

— Fort bien... un peu distante cependant, mais énormément de branche... Des relations triées sur le volet...

— Bon... Et la marquise de Lésée ?

— Une femme parfaite, bonne et douce, encore rieuse, et distinguée au possible... Aimable pour tout le monde et ne mesurant pas son sourire aux quartiers de noblesse de ses relations.

— C'est parfait... Mais que voulez-vous dire avec vos quartiers?... Alors, quand on habite un arrondissement plus ou moins huppé, on est plus ou moins taxé ?

— Oh ! Monsieur !... fit Modeste scandalisé, je ne me permettrai pas de rappeler à Monsieur que quartier, dans ce sens, signifie génération... Je sais trop que Monsieur aime plaisanter et qu'il se plaît à me faire parler... Cette confiance m'honore...

Le serviteur s'inclina profondément.

Cyrille, un peu honteux, ne répondit rien, tandis que Modeste se retirait discrètement.

Quand il eut disparu, Cyrille pensa :

« Mon bon Cyrille, tu viens de recevoir encore une leçon, et Modeste s'est montré d'une délicatesse remarquable... Je n'avais jamais approfondi ce que voulait dire quartiers de noblesse, moi!... Je n'ai pas besoin de savoir cela dans ma ferme... Je suis un paysan... »

Pendant quelques minutes, Cyrille se remit à sa besogne, puis il s'arrêta devant l'invitation de la marquise de Lésée. Il pesait le pour et le contre de sa décision :

— Dois-je y aller ou non?... Je ne veux pas consulter Modeste... Il me le déconseillerait, et comme je veux savoir ce qu'est « le monde », c'est ma seule chance... Je vais répondre par un oui... Après tout, je sais boire une tasse de thé, Modeste me l'a certifié... Je ne me doutais même pas que j'y réussissais aussi bien... Je tiens peut-être un succès.»

Alors, Cyrille libella une réponse affirmative au nom de M. Bachal... Cette substitution ne le gênait pas... Là-bas, il dirait que M. Bachal, subitement indisposé, n'avait pu venir et qu'il le remplaçait. Un homme en vaut un autre! conclut le fermier en déposant la plume.

Modeste frappa :

— Mademoiselle fait prévenir monsieur qu'elle ne déjeunera pas avec monsieur...

— Bien...

— Monsieur aura-t-il besoin du chauffeur, cet après-midi?

— Comment!... Vous avez déjà l'automobile et le chauffeur?

— Oh! le chauffeur n'est qu'un intérimaire. Je ne pourrai pas le garder parce qu'il manque de prestance, mais c'est un garçon que je connais...

— Ah! bon... et l'auto?

— Je l'ai dit à Monsieur, rien n'est plus simple que de se procurer une voiture...

— Je ne puis m'empêcher de trouver que vous êtes expéditif... Toutes mes félicitations, Modeste... Je n'aurai pas besoin de voiture aujourd'hui...

— Bien, monsieur...

Quand il fut de nouveau seul, Cyrille pensa :

« Non, pas de voiture... Je ne tiens pas à ce que l'on me conduise dans un lieu désert pour être assassiné... Je

me mêle de tous ces bonshommes du volant... le bon autobus est plus sûr... »

Après un moment de silence, le fermier murmura :

— Je vais déjeuner seul... ce sera d'un ennui mortel... Si seulement je pouvais inviter Modeste ! Il sera là, c'est entendu, mais il n'aime pas parler quand il sert... On dirait un automate... Je ne m'amuserai pas... Enfin, je ne peux pas empêcher cette petite d'aller déjeuner chez une amie... mon rôle ne va pas jusque-là...

Le fermier fut occupé à compulsier un papier pour lequel il lui fallut toute son attention, puis ensuite il se reposa en se parlant :

— A quatorze heures et demie, j'ai le prétendant à recevoir... Demain, je vais chez Parembère, veuve à remarier, et dans six jours, tasse de thé chez la marquise... Elle invite six jours à l'avance pour un thé intime, donc soixante personnes, dirait Modeste... Il faut que j'essaye le smoking d'Eustache... Il m'ira fort bien puisque j'entre dans sa robe de chambre. Quant aux perles, j'en achèterai de fausses et je les donnerai à la Mélie en les faisant monter en boucles d'oreilles... Ou plutôt en broche, parce que sa figure hâlée ressortirait trop entre ces deux pois blancs... Je sais qu'elle aime les broches...

Cyrille fut donc seul à table. Il trouva que le couvert avait bien de l'apparat pour le personnage qu'il était, mais il se garda de formuler cette appréciation.

Il essaya bien d'amorcer une conversation avec Modeste, mais ce dernier ne s'y prêta pas.

Deux heures arrivèrent et Cyrille se tint dans le cabinet de son ami, trouvant plus sérieux de recevoir ce candidat dans un endroit austère.

Il avait prié par lettre le prétendant de ne pas divulguer son nom dans l'antichambre, afin de ne pas éveiller la susceptibilité ou le mécontentement de Modeste. Du moment que ce dernier avait mission de prendre des renseignements, ce n'était pas la peine de lui montrer le candidat.

A l'heure indiquée, le serviteur vint annoncer :

— La personne que Monsieur attend est là...

— Bien, Modeste... Faites entrer...

Cyrille vit paraître devant lui un homme fluet, portant lunettes. Il était d'un blond fade. Une bouche mince qu'une petite moustache ombravait dénotait la sécheresse de cœur. On voyait mal les yeux, mais leur acier avait parfois une lueur dure que Cyrille aperçut au bout d'un moment d'entretien.

Sa première impression fut : « Un être falot qui n'a pas d'allure... Je doute qu'il plaise à Ghislaine... »

— Vous avez été bien aimable de me convoquer, monsieur...

La voix sonnait avec autorité. Elle annonçait un homme sûr de soi.

« Ehl ehl pensa Cyrille, il n'est pas si falot que cela ! c'est un homme énergique... »

— Ma foi, Monsieur, continua-t-il tout haut, j'aime les situations nettes... Un mariage n'est pas un secret, et je trouve qu'il faut traiter cette négociation avec franchise... Je pourrais prendre des renseignements sur votre personne, mais je préfère les tenir de vous... Je vous montre ainsi avec quelle loyauté je vous traite, et vous en userez de même avec moi, je l'espère...

Cyrille se tut, content. Il lui semblait que ce discours débité avec fermeté était un chef-d'œuvre. Il n'a vait pas ànonné, grâce à des répétitions, et il savourait son effet.

M. Henri Laurot le regardait avec respect, du moins il le lui semblait, derrière ses lunettes d'écaille.

— Monsieur, votre franchise me touche grandement, riposta-t-il... Ces sentiments chez un père devraient servir d'exemple...

— Permettez-moi, Monsieur, de vous interrompre, vous commettez une erreur excusable... Je ne suis pas M. Bachal, mais son ami au point de le remplacer en tout et pour tout, durant un certain temps...

Une déception se lut sur le visage du visiteur, mais il se remit rapidement et lança :

— A tout prendre, je préfère cela... J'aurai plus de facilités pour exposer mes buts... Il y a des choses qu'on ne peut exprimer à un père et dont on parle sans peine avec un intermédiaire...

— C'est mon avis, répartit tranquillement Cyrille, mais avant tout, Monsieur, connaissez-vous bien M^{lle} Bachal ?

— Je l'ignore totalement...

Cyrille bondit sur son fauteuil :

— Et vous désirez l'épouser ?

M. Henri Laurot regarda froidement cet honnête homme.

— Mais certainement, Monsieur... Ne trouvez-vous pas plus honorable de traiter auparavant toutes les questions pécuniaires, que de laisser une jeune fille s'éprendre de vous pour briser ensuite ?

— S'éprendre... s'éprendre... marmotta Cyrille qui trouvait l'outrecuidance du candidat un peu forte.

Il répondit cependant d'un ton ferme :

— Assurément, c'est un point de vue... Mais je suis habitué à un autre genre de mariages... Des jeunes gens se sentent attirés l'un vers l'autre, et ils s'épousent...

— Cela peut arriver... Je puis vous affirmer que j'ai entendu parler de M^{lle} Bachal d'une façon fort avantageuse. On m'a vanté sa correction, ce à quoi je tiens énormément... On m'a parlé de sa beauté, qui ne m'est pas indifférente, et de son élégance qui me flatte...

Un sourire narquois se jouait sur les lèvres de Cyrille, mais sa grosse moustache le dissimulait.

M. Henri Laurot poursuivit :

— Il est certaines qualités morales que je désire également : la bonté, la douceur, un certain côté artistique, de l'ordre, de l'économie, de la soumission, du respect pour mes idées...

— C'est tout ?

— A peu près... S'il existe quelques travers qui me seraient antipathiques, il me sera facile d'y remédier, je sais assez bien mater les caractères, une main de fer dans un gant de velours... Maintenant, Monsieur, puisque vous connaissez les grandes lignes de mon idéal, touchons à la question financière... Je dois dire qu'elle consolide la bonne harmonie d'une union... Je vous l'ai annoncé, j'apporte un capital de cinq cent mille francs... Je suppose que M. Bachal aura à cœur de donner le même apport à sa fille... Je sais qu'il est très riche, mais il est des pères qui préfèrent servir une rente en laissant le capital dans une entreprise à eux... Je ne suis pas de ces gendres-là... J'ai besoin d'un million net pour poser les bases d'une affaire... Vous devez le savoir, Monsieur, on ne commence pas sans capitaux... Je puis vous soumettre tous mes travaux et mes calculs... Vous pouvez parler de moi à mon banquier et à mon notaire, qui vous donneront toutes les garanties désirables.

Henri Laurot se redressa. C'est alors que Cyrille découvrit ses yeux, des yeux durs qui semblaient exprimer :

« Personne ne se jouera de moi... je veux devenir très riche et n'ai que faire de sentiment... »

Le fermier frémit malgré son respect pour l'argent. Livrer Ghislaine à un être pareil, c'était peut-être l'asseoir sur un trône d'or, mais c'était surtout laisser son cœur sans tendresse.

Cependant, comme ce jeune homme l'intéressait comme

un problème nouveau, il ne crut pas devoir le décourager encore.

Il le trouvait fat, cynique et plein de vanité.

— Monsieur, dit Cyrille, je ne doute pas de vos qualités... elles me semblent celles d'un lutteur... je crois fermement que votre situation sera hors pair d'ici quelques années... La seule objection que je puisse soulever, c'est qu'il se pourrait que vous ne plaisiez point à M^{lle} Bachal...

— Je doute d'une défaite sous ce rapport, Monsieur.

Cyrille eut un haut-le-corps qu'il ne put maîtriser, et il se dit à part soi :

« Tu n'a pas été domestique, mon garçon, sans quoi tu n'aurais pas laissé voir ta stupéfaction... Certainement tu ne connais pas un genre aussi vaniteux, quoique les paons de ta ferme ne le soient pas mal. »

Henri Laurot poursuivit :

— Il est aisé de se faire aimer d'une jeune fille... quelques flatteries viennent à bout d'un cœur sensible. Je ne veux voir, Monsieur, dans votre phrase qu'un embarras pour m'avouer que M^{lle} Bachal n'a pas l'apport immédiat que je désire... je sais qu'il y a beaucoup de fausses apparences et que, sous des façades luxueuses, il y a du creux...

— Oh ! là... Monsieur !... considérez ce cadre, ces meubles, le personnel...

— Tout cela n'est rien... Une vente réduirait rapidement ces magnificences... Permettez-moi de vous dire, Monsieur, que, dans ce cabinet, il y a juste l'encadrement de ce portrait qui a de la valeur... Le reste, moderne, est confortable, mais sans plus... Je ne connais pas les autres pièces de l'hôtel ; il est possible que des meubles anciens et des tapisseries les garnissent.

Le fermier était suffoqué et ne pouvait placer un mot. Une seule sensation vivait en lui : le désir de jeter ce prétendant à la rue, sans aucune forme protocolaire... Mais Modeste eût été trop scandalisé. Le renom de la maison Bachal serait compromis. Il fallait maîtriser son indignation et paraître souriant et affable.

Il répondit donc avec un sourire forcé :

— Je crois que vous vous méprenez, Monsieur... Il est possible que cette pièce ne récele rien de particulièrement rare, mais je puis vous certifier que M. Bachal a une fortune solide... Quant à sa fille, elle a la sienne également, qui n'est pas à dédaigner, sans compter, plus tard, celle de son père... Pour le moment, il lui sera versé, le jour

de son contrat, la part de sa mère, et elle se chiffre par six millions...

L'assurance de M. Henri Laurot l'abandonna. Il se leva comme s'il était poussé par un ressort, et il s'écria, la voix chevrotante :

— Siiiiix miiiiillions... l'avenir est à moi !... J'épouse M^{lle} Bachal...

— Il se pourrait peut-être que M^{lle} Bachal ne vous épousât pas...

— Qu'est-ce à dire ?... Ses six millions, je les double en dix ans...

— Il se peut aussi que M^{lle} Bachal ne tint pas à l'argent... Les personnes qui ont toujours vécu dans le confort n'en connaissent pas le prix et se figurent que tout est facile... Il est possible que cette jeune fille préfère un peu moins de positivisme et un peu plus de richesse de cœur, attendu que sa fortune est suffisante pour la vie d'un honnête ménage...

— Je sens, Monsieur, que vous devenez mon ennemi... Je ne sais si vous êtes riche ou pauvre, mais je vous donnerai une part de mes bénéfices si vous m'aidez à épouser M^{lle} Bachal.

— Comment !... me proposer cela ?... à moi Cyrille Jouraud ?... Je n'ai pas à peser sur la détermination de la fille de mon ami... Je lui présenterai votre requête, et elle l'estimera selon son caractère...

— Vous la lui transmettez sous un jour défavorable !

— Nullement, je dirai la vérité sèche...

— Je préférerais plaider ma cause, et je sollicite une entrevue.

— Je tenterai de vous la ménager...

— Dans les huit jours ?

— Sans tarder !

— Je puis compter sur votre parole ? Vous avez retenu tous mes avantages ?

— Oui, ainsi que ceux que vous exigez de la jeune fille !

— C'est-à-dire que, si toutes les qualités ne sont pas requises, je passerai sur deux ou trois... il ne faut pas se montrer trop intransigeant...

— Parfait... Et s'il manque quelques millions ?

— Pas de plaisanterie, hein !... Les chiffres sont les chiffres...

— Et vous... vous êtes un fameux arriviste !...

— Je n'ai cure de votre appréciation...

— Au revoir, Monsieur, ne rêvez pas trop !

— Je ne rêve jamais, Monsieur...

Cyrille reconduisit son visiteur, et quand la porte se fut refermée, sa colère éclata. Cette impudence le stupéfiait. Il s'était promis de ne pas parler de cette visite à Modeste, mais il ne put se tenir de l'appeler :

— Monsieur désire ?

— Ah ! ils sont jolis les épouseurs de Paris.

— ?

— Mon pauvre Modeste, j'ai fait venir ici Henri Laurot et lui ai demandé des précisions... C'est un monstre, ce soupirent-là...

— Monsieur est peut-être sévère ?

— Jugez : il veut toutes les qualités chez sa femme, lui, se croit le modèle de toutes les vertus, se trouve beau comme un amour, est convaincu de se faire aimer sur l'heure, et veut beaucoup d'argent... Que dites-vous de cela ?

— Je n'en suis pas surpris...

— C'est toujours ainsi ?

— Pas à ce degré, non... mais je savais que ce Monsieur ne ferait pas notre affaire... J'ai déjà pris des renseignements... J'ai justement une cousine dans la place... Elle ne dit pas grand bien de ce jeune homme qui fait souvent preuve d'un égoïsme révoltant. Il n'est pas sans capacités, mais il est de l'espèce rageuse, et les obstacles le jettent dans des états de colère fort regrettables...

— Nous sommes bien !... il m'a demandé une entrevue avec Mademoiselle...

— Monsieur la lui a promise ?

— Je n'ai pas pu agir autrement... J'étais même fort ennuyé... Il a des yeux effrayants...

— C'est ce que m'a dit ma cousine...

— Il m'assassinerait si je ne lui ménageais pas cet entretien...

— Que Monsieur se rassure...

— J'ai peut-être été imprudent... Je lui ai dit le chiffre de la fortune de Mademoiselle, simplement pour le mater un peu... Il devenait arrogant...

— C'est fâcheux... Dans nos milieux, ces choses s'arrangent entre notaires... Il y a la manière de glisser un chiffre sans le prononcer, qui fait pressentir sans dire... Mais naturellement, il faut des générations de cet exercice-là pour se former... mais que Monsieur soit en paix... nous conviendrons du rendez-vous et je recevrai ce Monsieur...

— Préviendrons-nous Mademoiselle ?

— Ce sera complètement inutile... Je connais trop bien le caractère de Mademoiselle et celui de M. Eustache pour savoir que ce mari n'est pas du tout le numéro voulu...

— Vous me sauvez la vie, Modeste ! J'en étais malade de cette perspective ! C'est un jeune homme terrible que ce prétendant ! Et dire que j'aurais pu avoir un fils semblable... mais j'en serais mort de chagrin...

— Que Monsieur n'y pense plus... Que Monsieur veuille bien écrire tout de suite un pneu pour l'entrevue... Il faut se débarrasser de cette affaire...

— Vous êtes étonnant, Modeste... Je vais la fixer à quand ?

— Demain, si Monsieur le veut...

— Déjà ?

— Plus vite on se libère des tracasseries, plus vite le moral est allégé pour s'adonner à autre chose...

— Bravo, Modeste !

Cyrille libella le mot, priant M. Henri Laurot de venir le lendemain à 15 heures. Il ne parlait pas de Ghislaine, et cette convocation pouvait être interprétée selon ce que l'on désirait.

Le lendemain, la matinée se passa sans faits saillants. Le courrier, quoique nombreux, était insignifiant.

Ghislaine ne déjeunait pas non plus ce jour-là à l'hôtel, et le fermier se sauva plus qu'il ne partit à 14 heures.

Il aurait voulu serrer la main de Modeste afin de le reconforter, mais ce dernier n'eût pas approuvé cette preuve de camaraderie.

Il resta fort correct avec une nuance de hauteur. Il ne fit aucune allusion à la visite de l'après-midi, et Cyrille n'osa pas le questionner, jugeant que le serviteur préparait ses réponses.

Quand, à 15 heures, Henri Laurot arriva, il fut introduit par le valet de pied.

Il resta quelques minutes seul dans le salon, puis Modeste entra. Cyrille n'eût pu reconnaître le domestique. Il ressemblait à un juge. Digne, compassé, l'œil sévère et la bouche dédaigneuse, il laissa tomber de ses lèvres à peine ouvertes :

— Monsieur désire ?

— Je désire voir M^{lle} Bachal...

— Mademoiselle est sortie et n'a pas déjeuné ici...

— C'est curieux... j'ai une convocation pour 15 heures...

— Monsieur est le couturier de Mademoiselle ?

— Moi ?

Les yeux du prétendant fulgurèrent à travers ses verres...

— Je suis un ingénieur...

— Je fais toutes mes excuses à Monsieur... Alors Monsieur vient pour une installation ?

— Pas du tout... je viens... je viens...

Henri Laurot s'arrêta. Il lui répugnait d'avouer ses espoirs matrimoniaux à un domestique.

— Ce que j'en dis à Monsieur, c'est pour prévenir Mademoiselle...

— Pourriez-vous m'introduire près de M. Bachal ?

— Monsieur n'est pas à Paris...

— Et M. Cyrille Jouraud ?

— Il est sorti...

— Mon ami, vous vous moquez de moi, hein ?

— ?

— Enfin, c'est inadmissible que m'ayant donné un rendez-vous, personne ne soit là pour me recevoir ?

— Je reçois Monsieur avec ordre de prévenir Monsieur que tout le monde est sorti...

— Eh bien, moi aussi je sors, et pour ne plus rentrer ! Rageur, blême, Henri Laurot partit. Modeste, courbé en deux dans une attitude de respect, pensait :

— Cette réception est tout ce que tu mérites.

CHAPITRE VII

LES MALICES DU MONDE.

Tout en pensant à la séance où le savoir de Modeste allait s'exercer, Cyrille songeait non sans inquiétude à ce qui l'attendait chez M^{me} Parembère.

Pourquoi cette dame désirait-elle le voir ?

Le pauvre Cyrille se disait maintenant que les rentiers avaient bien du mal, d'une autre façon sans doute qu'un agriculteur, avec ces corvées aussi fréquentes qu'ennuyeuses.

Le fermier était convoqué pour 15 h. 30. Il flâna jusqu'au moment indiqué, puis s'achemina résolument vers le but.

Le courage lui revenait à mesure qu'il en approchait, et quand il sonna, il lui sembla qu'il était prêt à toutes les éventualités.

M^{me} Parembère le reçut avec les marques de la plus franche cordialité. On eût juré qu'elle retrouvait un ami de longue date.

Elle était revêtue d'une robe de dentelle noire, et cette toilette qu'elle avait voulue austère faisait ressortir ses cheveux savamment blondis et son visage plus frais que celui d'une jeune fille.

Ses bas de soie noire ajoutaient à cette correction. Elle paraissait presque une veuve inconsolable. Son air était mélancolique, et quand elle s'assit en face de Cyrille, un soupir sortit de ses lèvres avivées.

Un samovar était installé sur une table non loin d'elle, et le visiteur put examiner à loisir la savante ordonnance de l'argenterie. Il soupesa, en pensée, le lourd sucrier flanqué de sa pince, et il savoura d'avance le succès qu'il aurait en s'en servant.

— Cher Monsieur Jouraud, vous me pardonnerez de vous avoir fait venir... Je vous cause sans doute un dérangement dont vous seriez passé. Mais le bonheur de ce cher Eustache me tient tellement à cœur que j'ai voulu vous parler encore une fois de lui.

Cyrille s'inclina comme le faisait Modeste.

— Ce qui me plairait dans ce mariage, c'est que nous nous connaissons... Ce sera, somme toute, le beau mariage d'inclination où toutes les considérations secondaires sont mises de côté, où seuls compteront le dévouement, l'estime, l'affection et le loyal essai, de part et d'autre, d'un hymen malheureux...

— Pardon... pardon, interrompit Cyrille, je ne crois pas trop m'avancer en vous affirmant qu'Eustache a été fort heureux avec M^{me} Bachal...

— C'est possible et je l'en félicite... Quant à moi, je ne pourrai que lui certifier que mon cœur lui est resté fidèle...

— Mais, Madame, trancha de nouveau le fermier, ne vous abusez-vous pas quelque peu?... Puis... ces choses, vous me les avez dites lorsque je vous vis pour la première fois... Je pensais que vous aviez une communication plus pressante à me faire...

— J'y arrive, Monsieur... mais vous excuserez mon embarras... Je vous parle cependant comme à un ami, mais vous avez tant de tact que vous comprendrez facilement qu'une femme est gênée pour conduire son propre éloge...

— Mais il n'est plus rien à faire!... riposta Cyrille non sans vivacité... Eustache vous connaît...

— C'est vrai... mais j'ai gagné depuis ce temps lointain, et je sens que je suis créée pour le bonheur parfait de ce cher ami...

« Elle exagère vraiment, pensa Cyrille, je voudrais bien que l'on servit le thé... Moi aussi j'ai des qualités... et j'ai hâte de les montrer... »

Comme si M^{me} Parembère lisait dans l'esprit de son visiteur, elle sonna pour qu'on apportât le goûter. Cyrille eut un sourire de satisfaction... On allait s'occuper à quelque chose de sérieux...

Quand la veuve eut versé au fermier une tasse odorante de thé et de rhum dont elle força la dose, elle dit :

— Il faut, de toute nécessité, que vous deveniez mon allié... J'ai besoin de me sentir soutenue par un cœur qui sait ce que vaut une union parfaite... Il faut que je sois secondée par un esprit qui comprend le sens des choses...

Dans sa cervelle où le rhum commençait à bouillonner légèrement, Cyrille pensait un peu trivialement :

— Ma fille, tu veux l'argent de Bachal pour te passer encore tes milles fantaisies... M'est avis que tu ne tiendras ni Bachal ni argent...

Tout en agitant ces choses vilaines, Cyrille arrondissait le petit doigt avec grâce et buvait son thé comme un dilettante. A vrai dire, il ne le supportait qu'à cause du rhum, et il eût préféré un verre de Corton.

Quand toute la personne du fermier accusa un bien-être indéniabie, M^{me} Parembère reprit d'une voix douce :

— Je ne suis pas ingrate... Celui qui m'aiderait serait royalement dédommagé... Aussi, cher bon Monsieur Cyrille, si vous plaidez ma cause et que vous réussissiez, vous auriez pour vous un joli petit capital...

— Quoi... moi... moi... ? bégaya Cyrille.

— Oui... vous... vous... minauda M^{me} Parembère, avec des yeux d'une expression charmante.

— Vous... vous moquez de moi!... cria le fermier hors de lui... Et c'est pour cela que vous m'avez invité! Vous mériteriez que je ne transmette pas votre demande à Bachal!... M'offrir un pot-de-vin!

— Pot-de-vin!... quelle expression!

— Je me moque des expressions, moi!... Je suis un honnête homme, et ce n'est pas pour un capital que je jetterai un ami dans la tempête et la ruine...

Ah! la belle aile de pigeon, l'auriculaire gracieusement levé étaient oubliés!

Cyrille parlait en lançant des yeux furibonds, comme

s'il se commettait avec ses valets. L'altitude de l'homme du monde s'anéantissait pour faire place à une indignation courroucée.

— De l'argent!... à moi! vous ne me connaissez guère... Alors, il aurait fallu que je chante vos louanges et vos grâces à ce pauvre homme et j'aurais touché une commission!... Quel trafic!... C'est honteux, veuve Parembère!... Fil c'est petites gens!... C'est hors de nos milieux, sachez-le, Mademoiselle de Ruynes... Vous êtes née, pourtant!... Que serait-ce si vous ne l'étiez pas!...

M^{me} Parembère, éroulée dans un fauteuil, sanglotait éperdument. Le bruit de ses pleurs rendit son sang-froid à Cyrille. Il dit :

— Calmez-vous, Madame... Je me suis emballé, mais c'est de la faute de ce satané rhum... Vous m'en versiez généreusement et j'ai oublié toute politesse.

— Vous avez peut-être mal compris... tenta M^{me} Parembère qui eût bien voulu rattraper ses paroles.

— Ça non... mais je veux l'écarter de ma pensée... Pardonnez-moi mes mots un peu vifs et je passerai l'éponge sur cette petite tentative de corruption...

Le plus rapidement possible, Cyrille prit congé de M^{me} Parembère. Il continuait d'être scandalisé, mais son indignation était intérieure.

Maintenant, il songeait à l'entrevue qui avait dû avoir lieu entre M. Henri Laurot et Modeste. Il ne pouvait s'empêcher de l'évoquer avec un peu de malice. « Ce bon Modeste a dû être dans ses petits souliers! Quel rôle d'être le point de mire de chacun! Il y a des corvées innombrables que je ne soupçonnais pas... Cette veuve Parembère, quel toupet! ah! elle en a besoin de l'argent de Bachall! Je suis sûr que tous ces créanciers la harcèlent et qu'elle ne les calme qu'en leur faisant entrevoir ce mariage riche!... Quand la Mélie entendra toutes ces histoires, à la veillée, elle passera par toutes les phases de la stupéfaction.

Tout en monologuant de cette manière, Cyrille arriva à destination. Quand il fut de nouveau dans le cabinet de son ami, bien calé dans un bon fauteuil, avec un cigare excellent au doigt, il sonna Modeste.

— Eh bien, Modeste, cet entretien s'est-il bien passé?

— Cela a été sévère, Monsieur... J'ai rencontré de la résistance, mais enfin, ce Monsieur a compris, il s'était monté la tête, et comme sa confiance en soi était exagérée, j'ai dû me montrer ferme avec beaucoup de dignité...

— Il devait être furieux!

— Je ne le cacherai pas à Monsieur...

— Je suis content que cette affaire soit terminée... et je vous remercie, Modeste...

— Il valait mieux une tierce personne... Je me suis abrité derrière une neutralité sans faiblesse, et j'ai feint d'ignorer tout avec un sang-froid absolu...

— Vous avez été admirable...

— Je n'en demande pas tant... Je souhaiterais simplement que ce monsieur oubliât sa déconvenue.

— Il y sera bien forcé... On ne peut marier les gens par force, et comme nous savions que ce ne serait pas l'affaire de M^{lle} Ghislaine...

— Ce monsieur paraît rancunier.

— Eh! il a reçu un choc désagréable... Six millions! pensez donc... Quel ennui voulez-vous qu'il nous crée? Il n'a qu'à chercher une autre femme...

— Monsieur a raison...

— Changeons de sujet, bien que ce soit encore de mariage qu'il s'agisse... Je suis allé chez M^{me} Parembère, savez-vous ce qu'elle voulait?

— Je ne m'en fait aucune idée, Monsieur...

— Eh bien, elle voulait m'acheter!... Elle me promettait un pourcentage audacieux sur les millions de votre maître si je plaçais efficacement la cause de son remariage...

Modeste eut un sourire fin.

— Que dites-vous de cela..., serviteur modèle?

— Je ne suis pas très surpris, Monsieur... Une femme du monde aux abois se livre à des extravagances... L'une signale à des antiquaires les meubles de valeur qu'elle voit chez des amis; une autre marie les fils de ses relations et obtient quelque commission sur la dot... La vie est chère, Monsieur le sait, et pour qui n'a pas un emploi régulier, les jours sont féconds en imprévu...

— Je remarque, Modeste, que vous êtes moins choqué que moi...

— Monsieur ne le serait pas davantage, s'il avait vécu domestique depuis son enfance. Un bon serviteur n'a pas plus d'oreilles qu'un meuble, pas plus d'yeux qu'un objet, et cependant il perçoit tout, et le reste, il le devine...

— Ce reste-là ne doit pas être important, puisque vous percevez tout.

— Il est le plus passionnant, Monsieur, pour un esprit observateur... C'est le noyau du mystère, si je puis dire... Il y a toujours sous les paroles que l'on entend une pensée

qui n'est pas exprimée, et celle-là est le piquant de notre existence...

— Modeste... Modeste... que de psychologie!

— C'est pour expliquer à Monsieur que le cas de M^{me} Parembère ne me surprend pas, bien que je trouve cette dame un peu osée de s'être adressée au caractère de Monsieur... Je félicite Monsieur de ne pas s'être laissé tenter... C'est rare... Il y a de ces Messieurs ruinés qui eussent été ravis de l'aubaine...

— Mais je ne suis pas ruiné...

— Évidemment... et c'est la force de Monsieur...

— Dites donc, Modeste... croyez-vous par hasard que, si je l'eusse été, je me serais laissé tenter?

— Monsieur va s'imaginer des choses!...

— Mais c'est que, sous les paroles, il me semblait distinguer une pensée... heuh! heuh!

— Oh! si Monsieur devient plus fort que moi... riposta Modeste en riant discrètement.

— Vous êtes un brave homme et je m'instruis beaucoup en votre compagnie, dit Cyrille en riant aussi... Pour en finir avec ma conversation avec M^{me} Parembère, je l'ai envoyée promener avec tout le respect possible dans un mouvement d'indignation... Je ne jurerais pas que la dame n'en ait été scandalisée... Cependant, elle ne m'en a pas voulu... Elle comptait tellement sur moi, qu'elle a cru faire feu avec cette dernière cartouche... Quand elle a vu qu'elle ne réussissait pas, elle a sangloté dans un fauteuil...

— Les pleurs sont une arme dangereuse... et je félicite Monsieur d'y avoir résisté...

— Ah! Modeste, je suis Lorrain, bon garçon c'est certain, mais d'écorce dure... Je ne m'attendris qu'à bon escient... Une femme qui pleure quand elle s'est divertie toute sa vie ne m'inspire aucune pitié...

— M. de La Fontaine, quand il a composé sa fable, a peut-être pris pour exemple une fourmi lorraine?

— Tiens! je n'y avais pas encore pensé? Il y a peut-être du vrai dans ce que vous avancez... Une fourmi marseillaise n'aurait pas amassé autant, c'est possible... elle aurait bien un peu dansé avec la cigale...

— D'ailleurs, Monsieur le sait... la cigale est essentiellement provençale...

— Vous êtes terrible, Modeste... Pourquoi ne vous êtes-vous pas placé homme du monde?

— Que Monsieur est subtil... Je vais révéler à Monsieur une chose que lui seul connaîtra... Il y a, à Paris, des

mariages simples, mais auxquels cependant il faut un cortège riche... Or, il existe une agence qui loue des personnes représentant bien... Ce matin, samedi, je suis donc allé au cortège d'une jeune fille que l'on mariait et qui désirait éblouir quelque peu sa belle-famille... C'est un sentiment honorable... J'y représentais un officier de marine, phalange d'une haute distinction... Je donnais le bras à une vieille parente qui aime les honneurs... Je suis rentré pour servir Monsieur...

— Les yeux de Cyrille, la bouche de Cyrille, représentaient, eux, un étonnement illimité, qui se termina dans un éclat de rire homérique.

— Ah! Modeste, s'écria-t-il quand il fut calmé, jamais je n'ai tant ri de ma vie!...

— Je comprends la gaieté de Monsieur, et je suis heureux de l'avoir provoquée... Aussi, serai-je plus hardi pour solliciter de Monsieur la permission de laisser la maison durant deux heures, je dois faire acte de présence au thé dansant de ce mariage...

— Ah! vraiment qu'il me serait agréable de vous voir dans ces fonctions insoupçonnées!

— Je puis certifier à Monsieur que j'y suis moins bien qu'ici... Ma distinction s'y effrite un peu...

— Eh! là, ne discréditez pas la marine! Soyez sérieux, Modeste...

— Que Monsieur me fasse confiance... Seulement, je parle, je ris, je raconte quelques plaisanteries, et ma distinction, faite surtout de réserve et de silence, est de moins bon aloi...

— Je comprends... Et que contez-vous?... Vos voyages?

— Naturellement... je me documente et me contente de la Méditerranée... Nous ne sommes plus au temps des corsaires...

— Et si l'on veut vous rendre visite?

— Je serai au loin et prévientrai de mon départ...

— Et si par hasard l'on vous écrit et que vous ne répondez pas?

— J'aurai péri dans une mer lointaine..., répliqua Modeste avec un visage plein de componction et de gravité.

— Vous êtes étonnant! Allez donc, Monsieur l'officier de marine... Vous touchez combien?

— Cinquante francs...

— C'est pour vos cigares!

— J'ai ceux de Monsieur...

— Modeste!

— Il me les a permis..., rispoça Modeste d'un ton où ressortait son impeccable honnêteté mêlée d'un peu de hauteur.

Cyrille ne put que baisser les yeux devant ce reproche hautain.

Modeste reprit vite son aspect déférent pour dire :

— Je prévjens donc Monsieur que je m'absente pour deux heures... Je serai de retour pour le dîner...

— Bien, Modeste... Je vais achever ma correspondance...

— Il est venu deux lettres portées à la main pour Monsieur...

— Bien, je verrai ce que c'est...

Modeste disparut, et, seul, Cyrille rit encore.

— Quelle bonne histoire ! Je me demande si Bachal se doute de cela... Ces Parisiens ont des idées inénarrables !

Le fermier prit connaissance des lettres arrivées qui n'étaient que des invitations. Il ne fut pas tenté, se disant, qu'il se contenterait d'aller prendre le thé chez la marquise de Lésée.

Alors qu'il écrivait, entassant les réponses, il s'avisa de penser : « Heureusement que je sais mettre l'orthographe !... »

Une heure passa dans cette occupation, qu'il qualifiait de fastidieuse autant qu'inutile.

— Mais cela ne rapporte absolument rien, ces corvées !... On gâche son temps... Pauvre Bachal !... Et je lui disais qu'il ne savait pas s'y prendre !... Et je lui racontais qu'il se noyait dans un verre d'eau ! Le malheureux... il travaille davantage avec son porte-plume que moi avec ma charne... Quel métier !... Enfin !... Sa seule compensation, évidemment, est d'avoir des rentes, mais quel esclavagel !...

Pendant que ces réflexions se déroulaient dans le cerveau de Cyrille, on heurta à sa porte et le valet de pied introduisit un visiteur.

Cyrille le jugea médiocre... Un solliciteur, sans doute...

— Que désirez-vous, Monsieur ?... s'informa-t-il avec amabilité, malgré l'ennui qu'il avait d'être interrompu dans sa correspondance.

— Je voudrais bien voir M. Bachal...

— Il est absent... Je le remplace en tout et pour tout... et vous pouvez me confier ce qui vous amène...

— C'est d'ordre personnel..., répliqua l'intrus en s'enfonçant dans son fauteuil comme s'il voulait y rester longtemps...

« En voilà un fâcheux, pensa Cyrille... Il faut que je me montre un peu désinvolte afin qu'il se rende compte

que sa présence est intempestive... Cet imbécile d'Arthur l'a amené tout de go dans mon bureau sans me consulter... Si je l'avais été, j'aurais dit que je ne recevais pas. »

Il reprit tout haut :

— Monsieur, je regrette ce contretemps qui vous privera du plaisir de converser avec M. Bachal ; en ce moment, il fait une cure de repos...

— Il est donc souffrant ?

— Non... mais il avait besoin de passer la main, je me trouvais là, et comme il a grande confiance en moi, il m'a offert les rênes du gouvernement...

— Très bien... je commence à saisir...

— Vous ne vous imaginez pas le métier d'un homme du monde ! Il pleut des demandes d'argent... le courrier regorge de solliciteurs et de prétendants à la dot de M^{lle} Ghislaine...

— C'est vrai... la petite est en âge de se marier...

— La petite ?... C'est de M^{lle} Bachal que vous parlez ?

— Oui, je vous prie de m'excuser... je la voyais encore enfant...

— Que vouliez-vous à M. Bachal ?

— Des choses... des choses impersonnelles, des...

— Mais encore !... Vous savez que vous pouvez vous en ouvrir à moi... Je vais vous mettre à l'aise... Désirez-vous un emploi ?... de l'argent ?... Vous devez être un ancien officier... Je sais que les officiers en retraite, chargés de famille, n'ont pas la vie facile... Peut-être voudriez-vous que M. Bachal vous aidât à trouver une situation chez un de ses amis ?... Vous voyez, je prends les devants afin de vous débarrasser le chemin... Formulez votre requête...

— Je ne veux rien de tout cela...

— Alors ?

— Alors, je venais simplement pour causer avec M. Bachal...

— Et vous vous figurez que mon ami a du temps à perdre en conversation ?... On voit bien que vous ne savez pas ce que le mot rentier signifie !... Pas une minute à soi, mon ami... Mais, si on voulait seulement répondre aux invitations, on dînerait en ville quatre fois par jour, et on prendrait le thé dix fois pour le moins... Quant aux personnes qui font danser, c'est inconcevable... En France, je croyais que l'on chantait surtout...

— Vous êtes bien amusant...

— Je vous remercie... J'avoue que vous me plaisez aussi... vous ne ressemblez pas aux visiteurs ordinaires...

Vous avez un certain air de dire que vous êtes plus intelligent que les autres... Et la preuve, c'est que vous ne voulez pas me raconter votre histoire, acheva Cyrille avec un bon rire.

— Ce n'est pas par méfiance, croyez-le...

— Que ce soit pour cela ou autre chose, vous gardez l'histoire pour vous...

— Non, c'est simplement parce que je n'ai rien à raconter.

— Allons, l'ami, ne cherchez pas d'excuse, je ne suis pas susceptible... Vous voulez rester un pauvre honteux, c'est votre droit... Je comprends cela, j'en ferais tout autant... Mon ami Bachal reprendra sa place ici dans neuf jours et vous aurez tout loisir pour lui parler...

— Comment avez-vous connu Bachal?

— Bachal?... Monsieur Bachal, vous voulez dire?

Cyrille regardait son interlocuteur d'un œil sévère. Ce monsieur en prenait vraiment trop à son aise. Il affectait un ton familier qui ne pouvait pas être toléré...

— Comment j'ai connu mon ami Bachal?... A la guerre, dans les tranchées... On a été heureux ensemble, et quand il a été évacué à l'hôpital, il me semblait que ma vie était brisée...

— Vous n'avez pas été blessé?

— Jamais... et pourtant je me suis battu... même quand j'ai ramassé Bachal sous les balles, je n'ai eu que mon casque bousculé...

— Mais alors vous lui avez sauvé la vie!

— Il le dit... mais un autre aurait pu aussi bien le cueillir que moi...

— Vous vous montrez aussi modeste que brave...

— Vous n'auriez pas voulu que je laisse mon bon copain sur le carreau... C'est un si brave garçon que ce Bachal... Il me traite comme un frère... Je suis dans ses meubles et prends soin de son fourniment...

— C'est qu'il vous apprécie...

— Mais, malgré l'honneur qu'il me fait, la vie de rentier n'est pas drôle... Je lui préfère mon existence aux champs...

— Vous êtes agriculteur?

— Oui, en grand... mais, ces temps derniers, j'avais envie de voir Bachal...

— Comme moi...

— On peut avoir les mêmes idées...

Il y eut un silence, durant lequel Cyrille, se demanda qui était devant lui.

L'inconnu reprit :

— Je n'ai pas aperçu Modeste...

— Vous connaissez Modeste ?

— Quelque peu !

— C'est un fameux serviteur... Est-il de vos amis ?

— Je crois bien...

— Bon... je commence à être éclairé... Vous voulez peut-être entrer dans la maison?... Je crois que les domestiques s'y plaisent généralement... Du moment que vous êtes un camarade de Modeste, cela prouve en votre faveur, car il ne doit pas prodiguer son amitié... Cet homme est un génie dans son genre... Il est grand comme Victor Hugo...

— Vous possédez des lettres !

— Oui, il y en a plein ce bureau... Mais pour en finir avec Modeste, il me rend des services signalés... Si je ne l'avais pas eu, j'aurais été parfois dans l'embarras pour la conduite des affaires de Bachal...

— Oui, il est très au courant... il l'a élevé, si je puis dire.

— C'est une perle... Alors, si vous êtes dans son genre, vous serez le bienvenu ici, parce que l'autre petit larbin est aussi prétentieux que peu intelligent...

— Il n'y a pas de remède...

— Comme vous le dites, mon ami, il n'y a pas de remède...

Il y eut un nouveau silence que Cyrille rompit en disant :

— Puisque je sais ce qui vous amène, je parlerai de vous à M. Bachal et à Modeste... Écrivez votre nom sur ce papier afin que je m'en souviene... Vous avez une prestance agréable et vous ferez très bien dans l'entrée...

Le visiteur inscrivit son nom, plia le papier et le tendit à Cyrille. Celui-ci le prit négligemment et le posa sur le bureau dans une coupe où se trouvait quelques lettres provenant de solliciteurs semblables.

Puis, affablement, essayant d'être grand seigneur, il congédia le visiteur en disant :

— Alors... à bientôt peut-être... Vous serez parfait en habit. Je vous rendrai réponse aussitôt que possible. Personnellement, vous m'iriez on ne peut mieux, mais chez moi, dans ma ferme, vous auriez trop de chic... Allons, au revoir !

Cyrille se remit à écrire, durant que le visiteur, dûment congédié, se dirigeait vers le seuil.

Peu d'instant après, Modeste se montra. Quand le fermier le vit, son visage s'éclaira :

— Eh bien, Monsieur l'officier de marine, tout s'est-il bien passé?

— On ne peut mieux, Monsieur... J'ai reçu les confidences de la vieille cousine et je lui ai si bien fait l'apologie de la mariée, qu'elle m'a prié de l'accompagner chez un notaire afin de compléter le don qu'elle destinait à la jeune épousée...

— En voilà un succès!

— Les galons éblouissent...

— La famille doit vous porter aux nues!

— Oui... on m'a supplié de donner mon adresse... j'ai objecté que j'allais partir pour les colonies et que je donnerais de mes nouvelles sitôt arrivé... Hélas! le marin aura sa tombe là-bas...

— Mais il nous restera Modeste, heureusement!...

— Pour vous servir, Monsieur...

Il y eut un silence plein d'attendrissement de la part de Cyrille, plein de respect du côté de Modeste.

Puis, ce dernier murmura :

— Monsieur me permet-il une question?

— Deux, si vous voulez... je n'ai rien à vous refuser.

— Monsieur est trop bon... Je voulais dire à Monsieur qu'il a reçu une visite bien intéressante...

— Ah! oui, un de vos camarades, un grand type qui n'est pas mal... Il veut une place de valet de chambre ici... Qu'est-ce que vous en dites? J'ai son nom, là... Cela vous irait-il si je l'engageais?

Cyrille leva les yeux sur le domestique. Pour une fois, le flegme de Modeste était envolé. Sa raideur de haut style l'avait abandonné; ses yeux ressortaient hagards, son front montrait des gouttes de transpiration et ses mains tremblaient.

— Quoil... qu'est-ce qui vous prend? Vous avez un malaise? Cela ne vous réussit pas d'aller parader dans les mariages...

Modeste accumulait les gestes négatifs sans pouvoir parler. Il balbutia enfin d'une voix caverneuse :

— C'était M. le prince de Canhon d'Attak... Un prince authentique...

— Hein? bredouilla Cyrille, livide.

— Monsieur a fait... fait... la ga... gaffe...

— Vous me tuez, Modeste!

— Cela est arrivé à d'autres qu'à Monsieur.

— Si ce prince m'avait seulement révélé son nom!

— Mais, Monsieur, cela se devine, ces choses-là!... prononça Modeste qui se remettait.

Sa voix sonnait sévèrement.

— Que voulez-vous!... je manque de pratique pour reconnaître les grands de la terre! riposta Cyrille qui reprenait de l'énergie.

— Monsieur n'a pas pressenti la race?

— Comment voudriez-vous que moi, paysan, je reconnusse la race d'un homme!... Si c'était un cheval, je ne m'y tromperais pas, mais la race d'un blanc comme vous et moi...

— Oh! non, pas comme Monsieur et moi... M. le prince de Canhon d'Attak descend de Vercingétorix...

— Quoi! Vercingétorix était marié? C'est la première nouvelle... Enfin, j'ai commis une bévue... que le prince me la pardonne...

— Je le souhaite, Monsieur... Il est bon, heureusement... mais si Monsieur avait eu un peu plus l'habitude du monde, il ne se serait pas mépris...

— Évidemment... si j'avais connu l'existence du Canhon d'Attak, je me serais méfié... A la guerre, je ne connaissais que lui...

— Et Monsieur ne l'a pas reconnu?

— Qui?

— Le prince... puisqu'il était à la guerre...

— Je vous parle de notre canon d'attaque et pas du vôtre... Le prince, j'ignore s'il a fait la guerre, il ne me l'a pas dit... et si je le revois, je lui prouverai que je suis un brave... Voilà... J'ai cru qu'il cherchait une place... Je lui ai même raconté qu'il me plaisait et je l'ai appelé « mon ami ».

— Seigneur!... il déteste la familiarité!

— Tant pis!... Je dois convenir qu'il paraissait s'amuser...

— Dieu soit loué! Il a bien pris cette erreur...

— Vous êtes bien bouleversé par mon manque de protocole. Il n'y a pas de quoi!

— M. le prince de Canhon d'Attak a dix millions de revenus et m'honore chaque année d'une étrenne royale...

— Vous m'en direz tant!... Eh bien, vous l'aurez, votre étrenne... ce n'est pas vous qui avez commis la bêtise...

— Non... mais il y a le renom de la maison... Que pensera le prince de l'ami de M. Eustache?

— Il pensera que, sans l'ami de M. Eustache, ce dernier ne serait plus de ce monde... S'il aime son ami, son indulgence s'étendra jusqu'à moi...

— Monsieur a eu la bonté de lui dire qu'il avait sauvé la vie de Monsieur ?

— Oui, j'en ai eu l'occasion...

— L'honneur est sauf ! Monsieur a dû traverser tant de misère en accomplissant cette action d'éclat que M. le prince réfléchira... Il conviendra que le cerveau d'un homme peut manquer de logique par moments....

— Dites donc, Modeste, vous ne me ferez pas passer pour fou, n'est-ce pas ?

— Que Monsieur se tranquillise, mais il sera pardonné à Monsieur pour ce haut fait... Monsieur ira peut-être présenter ses excuses au prince ?

— Eh bien, non... Je me troublerais dans ma phrase, et si ce cancan se mêlait de partir, je ne saurais plus où me fourrer... Je ne suis pas de Paris, et ce Monsieur voudra bien le comprendre... Je l'ai bourré de compliments... Il a pu voir que je n'étais que candeur...

— Monsieur a des arguments irréfutables...

— Je constate que vous êtes complètement remis... Et j'ai faim, mon ami... les émotions sont apéritives...

— Je venais prévenir Monsieur que le dîner sera prêt à 19 heures exactement.

CHAPITRE VIII

BON !... UN DUEL !...

Le lendemain, Cyrille s'éveilla de fort bonne humeur. C'était dimanche. Il savait que le courrier viendrait plus tard et il voulait auparavant entendre la messe. Sa paroisse était Saint-Philippe-du-Rouie. Le sol était sec ; avec un soleil pâle ce serait délicieux de marcher.

Il voyait la vie gaiement. Modeste l'avait réconforté au sujet du prince, il avait crié son indignation à M^{me} Parem-bère, et le prétendant présomptueux était éconduit.

Il en avait parlé la veille avec Ghislaine qui avait beaucoup ri au récit des entretiens qu'avaient eus ses deux défenseurs avec ce candidat. Elle aimait l'indignation de l'ami de son père et elle avait fort approuvé la décision de Modeste recevant avec « neutralité » la visite du prétendant.

Ghislaine était jeune et ne réfléchissait pas au manque de protocole qui avait guidé les deux hommes.

Cyrille racontait la chose drôlement, plein d'entrain devant le succès que suscitait son récit.

— Ah! je vous assure, Ghislaine, que je l'ai cinglé de mon mépris, ce monsieur. Il lui fallait une leçon, et Modeste s'est chargé de la terminer...

Ghislaine, amusée, avait dit :

— C'est inouï d'être d'une impudence pareille... Quelle garantie de bonheur eût été pour moi!...

— Et il ne vous connaissait même pas!

— On n'a pas idée d'avouer une telle énormité...

Cyrille se retenait beaucoup pour ne pas parler de Mme Parembère, mais il trouvait incorrect de révéler à la jeune fille ce qui ne regardait que son père.

Cyrille, ce dimanche matin, arpentait donc gaiement la rue. Il trouvait un air aimable au rayon décoloré qui s'aventurait dans les avenues.

Il entra à l'église Saint-Philippe pour la grand'messe et pensa à la Mélie, qui écoutait elle aussi l'office, mais à des kilomètres de distance. Il revint l'âme toute rassérénée.

Il pénétra dans le bureau de son ami, après que Modeste l'eut aidé à enlever son pardessus.

— Beaucoup de courrier?

— Pas particulièrement, Monsieur.

— On voit que c'est dimanche... Allons-y!...

Cyrille prit une enveloppe, puis une autre, et à la troisième il reconnut l'écriture d'Henri Laurot.

— Que veut-il encore celui-là?

Modeste venait de sortir de la pièce, mais il fut rappelé brusquement par un cri désespéré.

— Modeste

— Monsieur... que se passe-t-il?

Le fermier était blême. Une angoisse altérait son visage et il ne put que balbutier :

— C'est terrible!... Il veut se battre!...

— Qui... Monsieur?

— Le... le... prétendant évincé... le Laurot de malheur...

Le style de Modeste reparut immédiatement. Il s'agissait d'un duel, coutume de grands seigneurs. Il répondit d'un ton onctueux.

— Monsieur va être posé... C'est excellent... le nom de Monsieur sera dans les journaux.

— Vous me la baillez belle!... D'abord, je suis contre le duel... mes principes religieux me l'interdisent. Puis, si je suis tué, cela me servira bien d'être dans les gazettes!...

— Monsieur ne sera pas tué...

— Vous n'en savez rien... Mais quelle idée a ce mafotru? Il se prétend offensé sous prétexte que Mademoiselle ne l'a pas reçu après rendez-vous fixé!... C'est stupide... Il me rend responsable. Les témoins vont venir tout à l'heure... Qu'est-ce que je leur dirai?

— Monsieur n'aura rien à dire... C'est M. Laurot l'offensé... il aura le choix des armes...

— Le choix des armes!... Vous m'y faites penser... je ne connais aucune arme, moi, que la baïonnette...

— Monsieur pourrait aller prendre une leçon...

— En vingt-quatre heures?... vous plaisantez... Écoutez, Modeste, vous devriez arranger cette affaire.

— Monsieur n'est pas le roi Dagobert...

— Que va penser la Mélie?

— Monsieur lui cachera cette circonstance...

— Et si je suis mort... On pourra le lui cacher?

— On ne meurt pas pour un coup d'épée...

— Ah! ce sera l'épée?... Mais si elle m'entre dans l'œil ou le cœur, je serai un homme fauché...

— Mais non, Monsieur exagère... Cela sera une simple piqûre qui rendra Monsieur intéressant... Il recevra des visites...

— Oui, la veuve Parembère! Ah! elle serait ravie d'accourir ici pour évaluer le logis!... Dans quel guépier me suis-je fourré! Et ces hommes qui vont venir à 14 heures! Un dimanche! C'est scandaleux! Demain à 8 heures à Bagatelle... Quel endroit bien nommé pour une tragédie... Je ne trouve pas que ce soit de la bagatelle... Mon pauvre Modeste, j'étais si tranquille au milieu de mes troupeaux, dans mes jardins...

— Que Monsieur ne se désole pas... Monsieur est brave... il a fait la guerre...

— C'est vrai, mais on était tout ensemble... on était stimulé... mais se battre tout seul...

— Il y aura les témoins de Monsieur...

— Mes témoins?... C'est vrai... mais je ne connais personne...

— Si monsieur veut me le permettre, je m'en chargerai pendant qu'il écrit ses lettres...

— Mes lettres!... je les laisse en plant... à quoi bon?

— Je veux parler des lettres personnelles à Monsieur. Quand on se bat, on écrit toujours ses dernières volontés, ses adieux...

— Vous êtes plutôt macabre, Modeste... Vous savez que je ne me battraï pas pour cette bêtise... La religion est formelle...

— Que Monsieur garde les apparences... Peut-être l'affaire s'arrangera-t-elle, mais il faut, pour la réputation de Monsieur, qu'il ait l'air de consentir... Sur le terrain, que Monsieur développe ses raisons... mais l'essentiel est d'aller sur le terrain...

— Vous avez peut-être raison, murmura Cyrille plus calme et soudain plus grave... Je vais me préparer... je vais aller me confesser, j'écrirai mes lettres, je recevrai les témoins de cet incroyant pour qui je n'ai plus que du mépris... J'irai sur le terrain, et là, mon esprit trouvera quelque chose pour que ce meurtre n'ait pas lieu... Dieu me guidera... J'affirmerai mes convictions religieuses en face de tous et personne ne pourra me contredire, car j'ai toujours suivi mes devoirs envers l'Église... Quand j'aurai ainsi parlé, je découvrirai ma poitrine et je dirai : Vous pouvez me tuer, assassin...

— Monsieur évitera de prononcer le terme assassin... cela gênerait tout...

— Vous avez encore raison, Modeste... Il faut que je sois magnanime... Maintenant, laissez-moi... je vais écrire mes dernières volontés, car je ne sais si la colère de mon adversaire me ménagera... Je déjeunerai, quoique ce ne soit peut-être pas utile...

— Il faudra des forces à Monsieur pour se rendre à Bagatelle demain...

— Vous êtes sage... Que le déjeuner soit bon, alors... Songez que ce sera peut-être le dernier, si cet homme rageur tient à me transpercer...

— Je ferai soigner le repas spécialement...

— Merci, Modeste...

Cyrille cependant n'était plus aussi accablé. Aux yeux du monde, il ne pouvait reculer, au moins en apparence. Mais il était décidé à ne pas se battre parce que la religion l'interdisait.

Il ne croyait pas Laurot assez cruel pour s'attaquer à un adversaire qui de se défendrait pas. Cependant, ne voulant rien laisser à l'aventure, il voulait écrire à sa femme et à Bachal.

Il eût bien aimé causer avec ce dernier, mais c'eût été troubler son repos. Ah! comme le fermier se rendait compte de la nécessité de ce repos!

Les événements se succédaient dans cette vie de rentier, beaucoup plus que dans une existence de travailleur.

Il acheva de dépouiller son courrier, qui consistait en une invitation à une vente de charité et à des offres

de billets de théâtre à l'occasion du départ d'un artiste.

Cyrille, en Parisien consommé, mit sous enveloppe des chèques pour chacune des requêtes et entama sa propre correspondance.

Modesté vint le prévenir que le déjeuner était servi, alors qu'il cachetait sa deuxième enveloppe.

— Mon ami, voici mes lettres... En cas de malheur, vous les ferez parvenir à destination...

Cyrille avait pris un accent tragique pour dire ces mots, et Modeste, incliné, les reçut avec le respect voulu. Chacun croyait fermement à une issue négative, mais il fallait tout prévoir.

Au déjeuner, en face de Ghislaine, l'agriculteur fit des frais. Il amusa la jeune fille par ses ripostes, tandis qu'une pensée lancinante le tenaillait.

— C'est pour éviter la catastrophe de toute sa vie que je vais me battre!... songeait-il.

Ghislaine ne se doutait guère des réflexions qui s'agitaient sous le crâne de son vis-à-vis. Elle disait en riant :

— Trouvez-vous toujours que l'existence de papa est une sinécure ?

— Ah ! non... mes illusions sont bien envolées !... c'est affreusement diversifié... Je me débats au milieu de toutes sortes de complications... Au moins, dans ma ferme, je sais à peu près chaque jour ce qui m'attend, mais cette vie de riche Parisien, que de surprises !...

Un regard de Modeste renfonça le gros soupir que Cyrille allait pousser sans souci du décorum ni de l'attitude qu'il s'était imposée.

— Papa est bien heureux pendant ce temps... Il flâne, il dort, il n'ouvre pas un journal, j'en suis sûre... Il fait une cure chez son ami, le Dr Evre, qui possède une propriété ravissante.

— Il a bien de la chance !

— Oh ! pour quinze jours seulement... il reprendra vite son fardeau... Ne l'enviez pas...

Pour le moment, Cyrille avait de bonnes raisons pour commettre ce péché d'envie. Bien qu'il fût calmé par la décision qu'il avait prise, il éprouvait de temps à autre un pincement au cœur qui s'accompagnait d'une phrase funèbre : si c'était cependant mon dernier déjeuner...

Ghislaine dit :

— Cet après-midi de dimanche, j'irai dans un musée, puis au Salut... Viendrez-vous avec moi, cher Monsieur Cyrille ?

— Hélas ! les devoirs de mon rôle m'en empêcheront, j'ai à recevoir deux délégués d'une société et « ma grandeur m'attache au rivage ».

— Alors, ce sera pour les jours où vous aurez rendu le flambeau à papa...

— Je retournerai chez moi, alors... J'aurai besoin de me reposer...

Cette réponse provoqua le rire de la jeune fille, et Cyrille dut rassembler ses efforts pour faire chorus.

Sitôt le déjeuner, il se rendit de nouveau dans le bureau de son ami, et là, mâchonnant un cigare, il attendit son destin.

Les deux témoins furent exacts. A 14 heures, Modeste les introduisit solennellement dans la pièce où Cyrille les reçut, debout...

— Messieurs...

— Monsieur...

Les têtes s'inclinèrent, puis l'un des deux arrivants parla :

— Nous venons vous soumettre les conditions de M. Henri Laurot : l'arme, le revolver ; la distance, vingt pas.

Cyrille eut un frémissement intérieur. Il ne s'attendait pas à des conditions aussi sévères.

Le revolver ! c'était sérieux. Il se maîtrisa pour dire :

— Du moment que M. Henri Laurot se croit l'offensé, il a le choix, mais laissez-moi m'étonner que pour un motif aussi futile deux hommes risquent la mort... Il y a mieux à faire dans la vie...

— Ces considérations ne sont pas de notre ressort... nous obéissons aux ordres de notre ami...

— Évidemment... mais je puis exprimer ma façon de penser... Je trouve idiot un duel étayé sur une semblable raison... Je ne vous le cache pas... Puisque je serai peut-être mort demain, je n'ai pas besoin de vous dissimuler mes sentiments...

Cyrille s'était redressé, et les témoins impeccables, admirèrent cette crânerie, lui sembla-t-il, mais sans en laisser rien paraître.

— Eh bien, c'est entendu, Messieurs... Demain, à 8 heures... Pris de court, je n'ai pu vous convoquer avec mes témoins, mais je vous les enverrai ce soir...

— C'est inutile, puisque vous acceptez les clauses énoncées... Il n'y a pas de contestations et cela suffit ainsi...

— Très bien...

Les deux délégués s'en allèrent, et Modeste, sitôt leur départ, vint, comme par hasard, ranger quelque chose dans le cabinet de son maître.

— Ah! mon pauvre Modeste, c'est la fureur faite homme, ce gringalet... Nous nous battons à l'arme à feu...

— Oh! oh! c'est peu distingué... Cela dénote tout de suite que ce monsieur manque de monde... Une belle passe d'escrime, voilà qui sent le chevalier... mais le revolver, pouah!

— Je vous le disais qu'il avait tous les défauts, cet être-là...

— L'arme à feu!... répétait Modeste..., quels goûts vulgaires!... Il faut laisser cela aux assassins...

— Ah!... vous aussi, vous dites le mot!

— Monsieur m'excusera... je suis confondu par cette absence d'élégance... Heureusement que nous avons éconduit ce monsieur... Je ne vois pas Mademoiselle avec un mari maniant les armes à feu...

— Oui, c'eût été dangereux...

— Cela m'ennuie beaucoup pour Monsieur de le savoir en face d'un canon de revolver...

— Vous me faites frissonner, Modeste, mais je vous remercie beaucoup pour votre compassion...

— Ce que j'en dis surtout, c'est au point de vue mondain... ce duel va perdre de son allure... Je me demande bien de quel milieu est ce monsieur... C'est fâcheux de se commettre avec des gens de peu... Cependant, ces Laurot ont une surface...

— Son père a dû faire une gaffe, allez!... et se marier sans réflexion... Sa mère, sans doute, n'était pas née...

— Tout est possible... Les hommes ne réfléchissent jamais assez quand ils se marient... La race en dépend pourtant!... Il y aurait moins de surprises dans les descendance, si on obéissait à de hautes raisons... mais on se laisse aller au caprice...

— Modeste, que vous êtes profond!...

— Monsieur me flatte... Je cherche simplement la cause d'un tel geste chez M. Laurot... Enfin, nous devons le subir... Je vais m'occuper des témoins de Monsieur, mais je serai forcé de les prendre à un degré moindre de l'échelle sociale, à cause de cette rencontre vulgaire...

— Moi, mon ami, cela m'est égal, je ne suis pas d'ici...

— Cependant, comme Monsieur représente la maison, je suis moralement tenu à ce que tout soit correct...

— Agissez pour le mieux...

— J'avais pensé au comte Salton et au baron de Formidat, mais je crois qu'il serait préférable de nous en tenir à M. de Lare et à M. Forot...

— Ce sera comme vous l'entendrez...

— Ce sont des personnes fort bien, mais qui ne gardent pas les traditions aussi rigoureusement que les deux premiers... Ils seront désagréablement surpris de ce combat de malandrins, mais ils accepteront... Je leur exposerai le cas avec diplomatie...

— Je vous donne carte blanche... Pendant ce temps, je vais aller me confesser... Ce soir, vous me servirez un repas léger, afin que j'aie tous mes esprits. Puis, demain matin, vous n'oublierez pas de me réveiller...

— Que j'aime cette recommandation chez Monsieur!

— Pourquoi donc?

— Elle indique la bravoure... A la veille de se battre, certains de ces messieurs, même descendant des Croisés, passeraient leur nuit en préparatifs... Ils seraient nerveux, agités...

— J'ai fait la guerre... Mais, vous me croirez si vous voulez, j'ai peur davantage de ce duel que de la guerre!

— Je comprends Monsieur... « Là-bas » on parlait quasiment en famille... Chacun riait pour crâner devant l'autre... Mais là, il faut partir tout seul, sans galerie... c'est un peu triste...

— Modeste, vous allez me faire pleurer...

— Oh! je sais que Monsieur est Lorrain, donc cuirassé contre les émotions... Je n'aurai pas prononcé ces paroles-là devant n'importe qui... Je connais mes personnages...

— Vous êtes merveilleux, je vous le répète...

Modeste s'inclina.

— Alors, je prévient Monsieur que je sors pour cette affaire...

— C'est entendu...

Durant quelques minutes, Cyrille s'absorba dans ses pensées. Elles n'étaient pas couleur de rose. La vie lui paraissait soudainement enviable, et il regrettait amèrement d'avoir quitté son village. Son destin l'y avait poussé, c'était certain. Il était puni de ses prétentions... Qu'avait-il tant à plaindre Bachal? Pourquoi lui insinuer qu'il saurait mieux s'entirer que lui? Il avait maintenant un duel sur les bras et quel duell... Pourquoi pas une rencontre au couteau comme sur les fortifications?...

Vraiment ce Laurot ne savait pas vivre... Cyrille sortit lui aussi et se dirigea vers sa paroisse momentanée. Il

pénétra dans l'église avec une gravité nouvelle. Là, repassant sa vie de brave homme, il entra dans un confessionnal et en ressortit plus ferme.

Il se hâta de rentrer, comptant voir ses témoins. Modeste le prévint que ces messieurs l'attendaient dans son bureau. Il se trouva en présence de deux hommes du monde charmants.

Cyrille tut le projet qu'il avait de prononcer sa profession de foi. Il voulait du public pour cet acte de courage qui serait peut-être qualifié de lâcheté. Ces messieurs lui promirent de venir le prendre le lendemain de façon à se montrer exacts à l'heure indiquée.

Il reconduisit ses deux visiteurs avec beaucoup d'affabilité, s'excusant de les déranger et les remerciant de bien vouloir l'assister...

Modeste, dans une attitude impeccable, présentait les pardessus.

Quand la porte se fut refermée sur les témoins, Modeste ne put se retenir de dire à l'ami de son maître :

— J'ose me permettre d'exprimer à Monsieur toute l'admiration que j'aie pour la façon dont Monsieur s'est comporté... Six mois de vie parisienne, et si Monsieur pouvait se trouver une particule, il la porterait comme un prince du sang...

Le fermier se rengorgea :

— Je soupçonne les ancêtres de Monsieur d'avoir possédé quelques droits d'aristocratie... Si Monsieur voulait se donner la peine de chercher...

— Il y a bien Jeanne d'Arc...

— Je le savais bien!... C'est cela... Monsieur est Lorrain, et la sainte jeune fille a insufflé son admirable grandeur dans les veines de Monsieur... J'ai ceudoyé trop de noms illustres pour ne pas avoir acquis une expérience presque infaillible.

Modeste se retira dignement pendant que Cyrille pensait :

— Ma pauvre maman n'a jamais marché qu'en sabots et je ne suis pas certain qu'elle connût l'histoire de Jehanne... Mais Modeste est si content qu'il vaut mieux ne pas détruire son illusion... En Lorraine, tout le monde est parent de Jeanne d'Arc... Pour une sainte qui n'a pas laissé de descendance, elle a une parenté innombrable...

Cyrille dina de bon appétit et dormit on ne peut mieux. A son réveil, cependant, il eut une sensation désagréable.

Si Laurot faisait fi des principes que lui, Cyrille, allait afficher sur le terrain ?

Un frisson effleura sa nuque comme s'il sentait le vent de la balle passer sur lui.

Il éloigna ces pensées pour répéter les phrases qu'il dirait. Elles sonnaient, lapidaires, dans leur belle concision. C'était court, c'était beau... Cela ressemblait certainement au langage sobre de Jeanne la Lorraine. Modeste avait raison. Ses veines devaient charrier de ce sang magnifique qui fait les preux.

— Messieurs... heuh... heuh...

Cyrille fut interrompu par la voix de Modeste.

— Monsieur, il est l'heure...

— Bien, mon ami, je me lève...

— Je regrette de ne pouvoir accompagner Monsieur, mais, outre que ma sortie paraîtrait insolite, elle serait contre le protocole...

— Oui, Modeste... Cette fois, c'est bien l'intimité restreinte...

— Monsieur l'a dit!... Mais je voudrais voir Monsieur, et l'entendre quand il parlera...

— Je vous raconterai tout, Modeste, si la balle de mon adversaire ne m'a pas fermé la bouche pour toujours!

— Oh! Monsieur... la balle d'un mécréant ne vous fera nul mal... Vous allez porter l'étendard de vos principes religieux comme votre sainte Lorraine portait celui du roy, et Dieu ne permettra pas qu'un seul de vos cheveux soit seulement courbé.

— Vous croyez, Modeste?

— J'en suis certain...

— Vous apaisez mon cœur... Il ne bat pas de crainte, mais d'émotion...

— Je le sais, Monsieur... murmura Modeste, comme s'il disait : *amen*...

Les deux témoins arrivèrent. Comme le personnel n'était pas encore à son poste, vu l'heure matinale, leur visite ne suscita nul étonnement.

Cyrille les accueillit sereinement.

La course fut rapidement menée. Nul encombrement ne barrait les routes, et Cyrille et ses compagnons furent les premiers au lieu du rendez-vous.

Les témoins de M. Henri Laurot survinrent peu après.

Dix minutes passèrent :

— M. Henri Laurot tarde, remarqua Cyrille... Il est 8 h. 7.

— C'est extraordinaire... murmura l'un des témoins de l'adversaire.

Cyrille jubilait. L'absence de Laurot simplifierait tout.

L'honneur serait sauf, sans duel, ce qui ne l'empêcherait pas, lui Jouraud, de prononcer le discours préparé. Il l'avait formellement promis à son confesseur; quoi qu'il arrivât, il ne faillirait pas à sa promesse.

Soudain une automobile se rapprocha, puis s'arrêta. Le cœur de Cyrille battit la charge. Après avoir espéré, la déception était dure, mais il fallait se résigner. Un homme descendit de la voiture... Ce n'était pas Laurot. Il s'avança vivement près du groupe et déclara :

— M. Laurot a dû s'absenter inopinément, et il m'envoie, moi, son maître d'armes, pour le remplacer... Je tirerai après Monsieur, après m'être éloigné de quelques pas, étant, comme je le présume, plus exercé que Monsieur...

Cyrille écoutait ces paroles dans la plus profonde stupeur. Et, avant que les autres pussent parler, il s'écria :

— C'est une plaisanterie, Monsieur... Je me bats contre Laurot...

— Vous refusez alors de vous battre avec moi?

— Mais certainement, Monsieur... c'est M. Laurot que j'ai offensé, paraît-il, et non vous... Je ne veux donc pas vous avoir comme cible... Et si j'étais chatouilleux sur les bienséances, je répliquerais par l'envoi en mon lieu et place de mon maître d'escrime... Mais, je le dis bien haut, je considère le duel comme un péché mortel et une trahison envers Dieu... je ne me serais pas battu avec M. Laurot, donc moins encore envers vous... Je n'aurais cependant pas reculé ni fléchi devant cette perspective, et j'aurais offert ma poitrine nue à la balle de mon adversaire, le laissant libre d'être mon meurtrier...

Ces mots avaient été prononcés avec une ampleur cicéronienne. Ils forcèrent l'admiration des témoins de l'adversaire, qui applaudirent...

Les témoins de Cyrille, qui n'applaudissaient qu'au théâtre, ne voulurent pas cependant laisser sans manifestation l'énoncé de tels principes et d'une si solide bravoure. Ils serrèrent les mains de leur client et lui décochèrent des compliments flatteurs.

Le maître d'armes restait penaud. Il ne pouvait insister dans de telles conditions et il s'en alla. Cyrille, soulagé, se sentait des envies de gambader, et ne sachant comment exprimer sa joie, il invita les quatre témoins à déjeuner au restaurant.

Tous acceptèrent.

Il rentra seul à l'hôtel Bachal. Ce fut Modeste qui accourut à son coup de timbre. Il ne posa pas une question et

comprit, au visage de l'arrivant, que le drame s'était passé à souhait.

Il suivit Cyrille et attendit :

— Tout va bien, Modeste... malgré une heureuse surprise...

— ?

— Eh bien, ce pleutre de Laurot n'est pas venu...

— Comment !... s'exclama Modeste... oubliant sa réserve.

— Mais oui... et il s'est fait remplacer par son maître d'armes...

— C'est inadmissible !

— C'est ce que j'ai trouvé... J'ai donc déclaré que je ne me battrais pas avec un inconnu... que si M. Laurot avait cru bon de filer, moi, je pouvais à mon tour...

— Me défilier !... oh ! pardon, Monsieur... ce mot est le seul qui convenait à ce Monsieur...

— Vous avez toujours raison, Modeste...

— Je savais bien que ce monsieur n'avait pas de race...

— Je le crains... ou alors, c'est une race extrêmement inférieure... J'ai lancé ma profession de foi, comme j'avais promis de le faire...

— L'étendard est sauf...

— Comme vous le dites, Modeste... J'étais si content que j'ai invité ces quatre messieurs à déjeuner...

— Ici?... !... s'écria Modeste, un peu plus vite qu'il n'aurait dû...

Cette exclamation intempestive lui valut un regard que n'aurait pas démenti un chef de protocole et la riposte valut le regard :

— Pour qui me prenez-vous?... J'ai des usages, Monsieur l'officier de marine, et j'ai invité ces messieurs au restaurant...

— Que Monsieur est grand !... Je demande pardon à Monsieur d'avoir douté de sa science mondaine ; ce duel m'a bouleversé... Pour être domestique, on n'en est pas moins homme, et durant votre absence, je pensais sans cesse à M^{me} la Mélie...

— Tiens... et moi, je n'y pensais plus !... Quand je lui raconterai cet épisode, elle me criera dans l'oreille, et en patois encore : « Tu n'avais pas besoin d'aller à Paris... c'est bien fait !... »

— Monsieur aurait eu grand tort de n'y pas séjourner.

— N'est-ce pas?... Je n'aurais rien eu à raconter !... Mais, à propos, Modeste, indiquez-moi un restaurant conve-

nable, où je puisse traiter ces messieurs... Le temps est sec et il aiguise l'appétit...

— Monsieur veut être aimable?

— Après une telle secousse, je me sens généreux et presque prodigue...

— On ne peut être plus grand seigneur... Je conseille donc à Monsieur *Le Roi mange*. On y est fort bien... les serveurs sont remplis d'attentions et les vins y sont sincères...

— Voilà qui me plaît... Merci, Modeste... Encore un petit détail... J'en aurai bien pour trente francs par tête?

— Monsieur plaisante toujours avec esprit...

— Moins?

Modeste prit un temps, puis dit doucement :

— Vous avez le même procédé que M. Eustache lorsqu'il avait vingt ans... Il me disait : « Je vais avec mes amis déjeuner au restaurant, combien dois-je emporter d'argent, Modeste? » Je répondais : « Prenez dix francs par personne, Monsieur... » C'était avant la guerre, bien entendu... et Monsieur prenait vingt francs par tête... Alors, si Monsieur me demandait combien il doit prendre, je répondrais : « Que Monsieur compte cinquante francs... »

— Quoi!... s'écria Cyrille, il faudra cent francs par bouche?

— Oui, Monsieur, sans champagne...

— Alors... cinq cents francs pour cinq?

— Pour la vie sauve, ce n'est pas énorme...

— Si j'avais su... je ne les aurais pas invités!

— Les gens du monde ont des gestes généreux que le commun ne comprendra jamais... Monsieur a eu un mouvement digne du grand empereur... Que Monsieur ne le gâte pas par un recul... Jeanne d'Arc allait toujours de l'avant, Monsieur!... même au bûcher...

— Eh bien, allons gaiement faire flamber les billets de banque...

CHAPITRE IX

PETITS SOUCIS MÉNAGERS.

Bien que Cyrille eût trouvé la note du restaurant un peu douloureuse, il fut enchanté des heures qu'il passa en compagnie des quatre messieurs qu'il avait conviés. Les deux témoins surtout lui plurent par leur bonne grâce et leurs façons, qui, dans un abandon familier, gardaient cependant les marques d'une éducation supérieure.

Tous les cinq se séparèrent cordialement. Cyrille effectua une promenade et rentra à l'hôtel. Le soir, au dîner, en face de Ghislaine, il se montra d'une gaieté débordante.

Maintenant que l'affaire était terminée, il pouvait parler sans crainte, et il narra sa surprise, sa frayeur et sa résolution de ne pas aller plus avant dans ce mauvais exemple.

L'absence de Laurot avait facilité ce dessein. Le maître d'armes, moins rageur que son élève, avait compris son double motif de ne pas donner suite à cette rencontre.

Ghislaine écoutait étonnée, émue. Qu'elle eût créé cette affaire la rendait toute tremblante, et elle ne savait comment remercier Cyrille.

— Comme papa sera touché, cher Monsieur Jouraud!...

— Ce n'est rien, répétait Cyrille... c'est bien le moins que je supporte les conséquences des bévues que je commets... J'aurai tout de suite dû trouver une formule de refus pour ce M. Laurot, qui ne pouvait vous convenir... Mais, je vous l'avoue en toute franchise, je ne me doutais pas qu'une jeune fille était aussi difficile à marier...

— Cela dépend, soupira Ghislaine... Il y a de mes amies qui se marient plus aisément... C'est ma fortune stupide qui abîme tout... Les jeunes gens fort bien pullulent, j'en suis sûre, mais ils craignent de s'avancer, de peur d'être pris pour des chercheurs de dot...

— Je le conçois, c'est très délicat... Il faudrait un jeune homme qui ne vous connût point... ou du moins qui ne sût point que vous êtes M^{lle} Bachal...

— Hélas! ce serait un miracle... Mais où le rencontrer?... Que faire pour ne pas être trompés, papa et moi?... Ce n'est certainement pas dans un village de pêcheurs que nous trouverons celui que je dois épouser...

— Ne vous désolerez pas, petite Ghislaine, je crois que votre destinée est dans les mains de Dieu... Tout s'arrange de la façon dont on l'a mérité...

— J'en suis convaincue... D'ailleurs, je suis jeune, j'ai tout le temps...

— C'est vrai...

La soirée se passa le mieux du monde. Ghislaine joua de vieux airs populaires que Cyrille accompagna de la voix. Puis, le moment d'aller dormir arriva.

Le lendemain, dans le bureau bien chauffé, le courrier attendait le maître de maison.

Le fermier s'assit dans le fauteuil et s'empara des enveloppes. Rien...

— Quelle heureuse surprise! Des prospectus, des invitations... Je vais vivre béatement aujourd'hui sans songer à la réponse à faire... Bachal prétend qu'aucun jour ne se passe sans ennui... Je crois cependant que j'en tiens un...

Modeste entra avec le plateau chargé du déjeuner.

— Mon ami, ce matin, pas de courrier de valeur, des choses inexistantes qui ne comportent nulle suite...

— Tant mieux, Monsieur... répliqua Modeste d'un ton pénétré.

— Mais... il me semble que vous êtes moins entrain qu'à l'habitude... Je remarque un air affaissé dans votre maintien... Votre fils serait-il malade?

— Non, grâce à Dieu, Monsieur... Ce qui me bouleverse est une question d'office...

— Que s'y passe-t-il?

— Le valet de chambre est parti avec vingt-quatre couverts d'argent, un légumier et un plat.

— Quoi! un vol?

— Sans doute possible, Monsieur...

— Vous avez prévenu la police?

— Je venais consulter Monsieur à ce sujet...

— Comment procédez-vous d'ordinaire?

— Cela n'arrive pas souvent, heureusement... Je vais, en effet, au commissariat où je fais une déclaration de vol...

— Ce valet de chambre n'était qu'un apache... D'ailleurs, il manquait totalement d'usage... C'est lui qui a été cause de ma bétise quand le prince de Canhon d'Attak est venu... A-t-on idée d'introduire quelqu'un sans l'annoncer!... Ce sont des manières de rôdeurs de barrière... Et la preuve, c'est que nous sommes volés...

— C'est une affaire ennuyeuse, surtout à cause de la rareté des domestiques...

— Qu'est-ce que les gens veulent de mieux, pourtant? Logés, nourris, bien chauffés, bien éclairés et pourboires... C'est un métier idéal...

— Je suis de l'avis de Monsieur... mais on ne sait plus comprendre...

— Ainsi... ce voleur... il sera arrêté, puni de prison, puis, ensuite, il trainera sur le pavé, au lieu d'être à l'abri, bien dorloté...

— Ah! je leur répète assez aux jeunes... Ceux qui ont du cœur et de l'ambition...

— Comme vous, Modeste...

— Monsieur m'honore... ceux, dis-je, qui ont de l'ambition et du cœur, comprennent que, pour former une bonne descendance quand on n'a pas de fortune, c'est le meilleur moyen de faire une bonne souche dans la vie...

— Comme vous raisonnez sagement!...

— Monsieur est bien bon de me laisser parler... j'en oublie nos soucis qui sont sérieux, ce matin. La femme de chambre s'est querellée avec la cuisinière qui lui a reproché de n'avoir pas enfermé l'argenterie... La femme de chambre a pris la mouche et a jeté son tablier à la tête de la cuisinière...

— Mais dites-moi donc... cela manque de gaieté... tout cela!... et moi qui m'estimais si tranquille...

— On ne l'est jamais... Ce geste du lancement du tablier a eu une répercussion aussi fâcheuse qu'inattendue. Ce tablier, au lieu de coiffer la cuisinière, est entré dans l'œil de la fille de cuisine qui a hurlé de douleur... Elle veut partir... Et j'ai eu, d'autre part, toutes les peines du monde à calmer la cuisinière, qui voulait s'en aller... Mais cette femme possède un talent culinaire si marqué que je ne veux, à aucun prix, qu'elle se place ailleurs... Ce serait une honte pour la maison si elle entrait autre part.

— Je ne suis pas surpris que votre visage n'ait pas, ce matin, sa sérénité accoutumée... Nous sommes dans une bien mauvaise passe...

— Le bilan est donc celui-ci : Vol, et plus de valet de chambre, plus de femme de chambre ni de fille de cuisine... J'ai dépensé toute ma force pour persuader la cuisinière qu'elle ne trouverait pas mieux comme maîtres... Elle en a convenu moyennant une augmentation assez élevée...

— C'est du joli!

— Je suis effondré... Les petites gens ne sauront jamais assez combien ils sont heureux... Et quand il m'arrive d'aller chez des cousins éloignés qui habitent, en banlieue, une gentille bicoque, je suis attendri en voyant ma cousine qui lave sa petite vaisselle de faïence, tandis que son mari l'assuie... Je les regarde, Monsieur, avec les larmes aux yeux, et je les félicite...

— Vous allez me faire pleurer, Modeste...

— Je demande pardon à Monsieur... Je les félicite tandis que nous nous enfonçons dans les soucis ! Ah ! la servitude de l'argent ! Monsieur pense bien que je ne parle pas pour moi personnellement, mais les intérêts de M. Eusèbe sont les miens. Comme j'ai la grosse part des responsabilités, j'ai les tracasseries de la situation de Monsieur sans en avoir la surface...

— J'admire toujours votre manière mesurée de vous exprimer, Modeste... Mais, éclairez-moi sur un point qui m'intrigue... Pourquoi avoir fait de votre fils un homme prêt à se lancer vers les hautes destinées, puisque vous prônez tant la médiocrité ?

— Hélas ! Monsieur va me plaindre. Au contact de la distinction, je suis devenu aussi distingué que toute la noblesse de France, au moins de pensée et de vouloir... C'est une souffrance maintenant pour moi d'entendre un mot malsonnant ou de surprendre un geste inopportun...

— Peste !

— Alors, j'ai suivi mon inclination, qui était d'ailleurs celle de mon fils... Et tout en m'a tendrissant sur le bonheur des petites gens qui se contentent de peu, je les méprise pour la mesquinerie de leur existence...

— Vous me semblez bien complexe, Modeste...

— Monsieur a trouvé le mot qui convient...

— Encore une question indiscreète... Modeste... Vous ne m'avez jamais parlé de votre femme... Qui était-elle ?

Le serviteur se recueillit et dit :

— C'était une personne infiniment sérieuse et de bonne éducation... Elle était institutrice dans un milieu recherché... J'ai eu le bonheur de lui plaire et elle m'a fait l'honneur de m'épouser... Elle est morte en me donnant un fils...

— Pauvre Modeste...

Le serviteur s'inclina comme un ambassadeur devant une reine, et reprit d'un autre ton :

— Monsieur me permettra de sortir ce matin pour m'occuper de ces trois domestiques. Je connais un bon

bureau de placement où je pense trouver notre affaire...

— C'est entendu...

Cyrille avait sa tranquillité bouleversée. Il comptait flâner sans souci et il lui fallait penser à ce personnel manquant.

Il avait donc deux sujets qui le hantaient : le vol avec cette pénurie de domestiques, et la mélancolie de Ghislaine relative à son mariage. Il trouvait la jeune fille bien désabusée. Il rêvait de lui amener un jeune homme beau comme le jour et très bon, qui serait dans l'ignorance de sa fortune.

Mais c'était encore plus difficile à trouver que de braves domestiques, quoi qu'en pensât Modeste.

La jeune millionnaire était misérable. C'était une pauvre petite chose qui doutait de la sincérité de son prochain. La vie, qui aurait dû lui sourire, devenait un cauchemar pour elle. Devant ses yeux apeurés grimaçaient sans cesse les sourires plats de coureurs de dots, et elle se disait :

— Lequel m'atteindra... De qui serai-je la proie parmi ceux-là ? Comment me défendre ?

Elle cachait son angoisse sous l'air moderne des jeunes filles actuelles.

Au déjeuner, elle fut, comme d'habitude, gaie et aimable.

Elle prévint Cyrille qu'elle allait passer deux jours dans le couvent où elle avait été élevée. De temps à autre, elle éprouvait le besoin de se retremper dans l'atmosphère des religieuses qui l'aimaient.

Le fermier fut enchanté de ce projet.

C'était le lendemain qu'il devait prendre le thé chez la marquise de Lésée, et il pensa qu'il serait plus libre ainsi. Bien que Ghislaine ne s'inquiétât pas de ses faits et gestes, il se croyait cependant quelque peu tenu de la mettre au courant de ses occupations.

Il s'entretint avec elle des ennuis domestiques, mais elle écouta le récit des incidents de la matinée avec beaucoup de calme. Elle était blasée sur ce genre de distractions et les prenait avec beaucoup de liberté d'esprit.

Elle avait appris par la cuisinière le manque de personnel et elle savait que Modeste était parti pour remplacer les vides.

Cyrille crut devoir chanter les louanges de ce dernier, et elle renchérit de tout son cœur sur les qualités du bon serviteur de son père.

— Et de votre papa... nulle nouvelle?

— Aucune... C'était convenu, d'ailleurs... Repos complet... isolement entier, à moins d'un cas grave survenu à la maison... Mais tout se passe pour le mieux et vous n'avez pas besoin des lumières de papa...

Le pauvre Cyrille n'était pas enchanté de son intérim. Il avait commis une bétise avec le prince Canhon... Il avait provoqué une rencontre et perdu une auto. Un vol s'était produit durant son règne... La liste lui semblait un peu chargée...

Dans quatre jours, il rendrait son sceptre et il pourrait de nouveau respirer un peu à l'aise. Il resterait encore quelques jours avec Bachal, puis ce serait le retour dans sa ferme. Il y pensait maintenant avec attendrissement.

Il lui semblait être à Paris depuis des mois, tellement les heures écoulées lui paraissaient lourdes d'événements.

Il aurait eu besoin d'une belle revanche.

Ah! s'il avait pu trouver un mari parfait pour Ghislaine!

Peut-être que le lendemain, chez la marquise de Lésée, verrait-il un beau jeune homme...

Le hasard est grand...

Juste à ce moment, la jeune fille disait :

— Dans les romans, c'est commode... l'héroïne trouve toujours celui qui lui convient... Elle traverse tous les ennuis, mais, au bout du livre, on est presque toujours sûr d'être tranquille sur son sort après avoir traversé ses angoisses.

Elle rit, pendant que Cyrille répétait :

— Oui, c'est joliment commode...

— Ainsi, reprit Ghislaine, j'ai lu dernièrement l'histoire d'une jeune fille qui, après une neuvaine à saint Joseph, désespérée de n'avoir pas encore le fiancé qui l'enlèverait à l'isolement d'un château et à l'indifférence d'une vieille tante, jette la statue du saint par la fenêtre...

— Ah! s'écria Cyrille, c'est un sacrilège!

— Elle le faisait sans doute en toute candeur et elle était si malheureuse, si vous saviez!... Saint Joseph ne lui en a pas voulu du tout, parce que sa statue est allée heurter la tête d'un charmant jeune homme qui passait justement... C'est idiot de romanesque, mais cela satisfait tout le monde... acheva Ghislaine.

— Eh! oui, et cela prouve aussi que les neuvaines réussissent... surtout quand on le mérite...

— C'est vrai... Eh bien, quand je désespérerai, je ferai

une bonne neuvaine pour trouver l'être idéal qui fera mon bonheur...

Ghislaine se leva de table et son hôte l'imita. Elle alla se préparer pour son absence de deux ou trois jours.

Cyrille, lui, réfléchissait profondément... Ce n'était pas si bête, cette statue jetée par la fenêtre. Elle était tombée sur le prince charmant par la volonté de Dieu. Et Cyrille se demandait sérieusement s'il ne ferait pas de même.

Il chercherait dans la maison une statue, tout en faisant une neuvaine. Il avait juste le temps. Bien qu'il trouvât le moyen hasardeux, il pensa qu'il devait s'y tenir. Cependant, il crut utile de demander l'avis de Modeste.

Enfoncé dans son fauteuil, il fit venir le serviteur :

— Monsieur désire ?

— Je voulais vous demander si vous êtes content de vos nouvelles recrues.

— Elles me paraissent pleines de bonne volonté... elles sont arrivées pour le déjeuner qui leur a paru excellent... Ce monde est bien stylé, et sous ce rapport, je n'ai qu'à me féliciter... Entre eux, ils seraient peut-être un peu frustes, mais je les reprendrai doucement.

— Je suis bien aise de ces choses... Modeste... A propos...

Cyrille frotta ses mains l'une contre l'autre en pensant que cet « à propos » n'était nullement à sa place, et il continua :

— ... Vous n'avez jamais pensé au mariage de Mademoiselle ? Vous n'avez jamais songé pour elle à tel ou tel jeune homme des nombreuses familles dont vous entendez parler ?

Le visage de Modeste était devenu grave.

— Monsieur touche là à un sujet que je prends fort à cœur... J'ai déjà beaucoup plaint le sort de Mademoiselle, en butte à une masse d'avidés... J'ai cherché autour de moi, mais c'est fort délicat. Naturellement, je ne me serais pas mis en avant... j'aurais suggéré adroitement au valet de chambre de la partie adverse d'en préparer le siège... Nous pouvons beaucoup... Il suffit de surprendre, chez le maître que l'on sert, un signe de faiblesse, de lassitude, devant sa vie sans foyer... On insinue doucement que telle jeune fille serait parfaite...

— Très bien... très bien...

— Mais je dois avouer que je n'ai pas encore surpris dans les relations de M. Eustache ou dans celles de mes



confrères celui qui conviendrait... Les jeunes gens d'aujourd'hui ont une mentalité indéchiffrable...

— Eh oui...

— Le fâcheux, c'est que nous connaissons à fond les travers et cela gâte un peu l'ensemble... Trop de détails nous sont révélés... et cela empêche notre impartialité. Mais, Monsieur le sait, en une minute, le destin tourne.

— Vous avez raison...

Cyrille hésita, puis résolument il dit :

— Figurez-vous, Modeste, que je pensais à quelque chose : un jour, une jeune fille a fait une neuvaine à saint Joseph, mais, croyant que cet acte de piété n'avait pas réussi, elle a lancé la statue de saint Joseph par la fenêtre.

— Oh ! oh !

— Elle est tombée sur le jeune homme qui est devenu son mari... Que dites-vous de ces voies de la Providence ?

— Elles ont été miraculeuses, c'est de toute évidence... Rien que le geste me semble irrespectueux...

— Cela a été ma première impression, mais, à force de réflexion, j'ai le désir de procéder de la même manière...

— Monsieur est sérieux ?

— Autant que vous, Modeste...

— Monsieur fera la neuvaine et osera jeter une statue de saint ?

— Mais oui...

— Où cela ?

— Par la fenêtre...

— A Paris ! Juste ciel ! et s'il tombe sur la tête d'un vieux balayeur pour punir Monsieur de son audace ?

— Vous n'avez donc pas la foi, Modeste ?

— Oh ! si, Monsieur... mais, à Paris, je crains que cette piété-là ne soit dangereuse... La jeune fille dont vous parlez n'habitait sans doute pas Paris...

— Vous l'avez deviné... Modeste... elle végétait en rase campagne...

— Monsieur m'en dira tant ! Il sera beaucoup pardonné à cette demoiselle... Un chasseur qui était sans doute un châtelain des environs est survenu à propos... à moins que la jeune demoiselle ne l'ait guetté...

— L'histoire ne le dit pas...

— Ah ! c'est une histoire ? Monsieur sait-il que cela change beaucoup la face des choses ?

— Je l'admets... Mais croyez-vous qu'on invente les

romans? La vie fourmille de faits encore plus romanesques ou étranges que les meilleures créations...

— Je ne contredirai pas Monsieur... La seule objection que je pourrais faire, c'est qu'il faudra choisir un moment où passera un monsieur acceptable.

— Nous aviserons ensemble...

— C'est-à-dire que nous viserons de compagnie... Si Monsieur m'en donne l'ordre, je l'exécuterai... Cependant je conseillerais à Monsieur de ne pas prendre une statue de saint... un presse-papiers sera suffisant...

— Vous êtes incomparable, Modeste... Nous verrons... Dans tous les cas, je commencerai la neuvaine ce soir...

— Bien, Monsieur... je m'y joindrai de mon côté...

— Merci...

— Puis-je encore me permettre de poser une question à Monsieur?

— Parlez...

— Monsieur est-il sûr que cette neuvaine, faite par Monsieur, sera tout aussi efficace que si elle était faite par Mademoiselle?

— Ah! vous m'en demandez trop!... Mes intentions sont pures, guidées par mon affection pour mon ami et sa fille... Dieu écoute les simples... Je constate que M^{lle} Ghislaine est angoissée par son avenir... La hantise de se savoir le but d'un homme intéressé seulement par ses millions la rend parfois mélancolique... La neurasthénie pourrait s'en mêler. Pensez qu'elle eût pu devenir M^{me} Laurot!... J'en frémis... Cela n'eût pas été la peine de sauver le père de la mort pour précipiter la fille dans l'abîme...

— Monsieur a du cœur...

— Mais oui... Je conclus donc que, si je prends cette résolution dans la sincérité de mon âme, je ne puis qu'en être récompensé...

— Pourvu que le démon n'intervienne pas au dernier moment, pour que nous ne cassions pas la figure d'une brave dame qui passera sous nos fenêtres!...

— Vous divaguez, Modeste, puisque nous guetterons.

— Et puis, je ne réfléchissais pas, convint le serviteur, qu'on peut prendre un objet minuscule...

— La belle avance si l'intéressé ne se sent pas touché!... Il faut qu'il soit blessé, qu'on le soigne ici...

— Monsieur a de l'ambition; mais si Monsieur veut mon avis, c'est que le blessé sera transporté à Beaujon, avant que nous arrivions près de lui...

— Voyons, Modeste !... il faudra le temps de chercher une automobile-ambulance...

— Tout cela me paraît bien délicat à exécuter... murmura Modeste.

— Je vous croyais un homme de plus de foi...

— J'en demande pardon à Monsieur, mais je trouve celle de Monsieur bien... bien touchante...

— Je traduis : candide... naïve... Je n'en disconviens pas... je me suis toujours confié à Dieu, et cela m'a tellement bien réussi que je continue...

— Monsieur ne peut penser mieux...

Modeste s'inclina après cette phrase, un peu plus profondément que de coutume, puis se retira.

L'excellent Cyrille se complut, durant quelques instants, dans des réflexions qui devinrent de plus en plus enthousiastes à mesure qu'elles se multipliaient.

— C'est une solution, répétait-il, une idée merveilleuse... Cette petite a eu raison de me parler de ce roman. Maintenant, si le bon Dieu juge que je ne dois jeter la statue sur la tête de l'élu, il m'éclairera auparavant... C'est vraiment simple... Comment n'y avais-je pas pensé !... Je ne suis pourtant pas plus sot qu'une héroïne de roman... Modeste est par trop pusillanime...

Gaiement Cyrille se plongea dans une revue, mais son esprit était trop surexcité pour qu'il pût en tirer profit. Il lui fallait du mouvement.

Soudain, il songea qu'il devait s'acheter des perles pour la soirée du lendemain.

— Eh ! mais, j'allais oublier l'essentiel... Je ne puis pas me rendre chez cette marquise sans avoir des perles... Je suppose qu'elle ne remarquera pas qu'elles seront fausses. Je me suis laissé dire, d'ailleurs, que la plupart des colliers des belles dames étaient faux... Le vrai, elle le vendent pour s'acheter un appartement, et je les approuve...

Le fermier fut bientôt dans la rue. Il arpenta, non sans joie, les artères aux magasins illuminés. Il n'osait entrer dans une belle boutique, il choisit dans un bazar.

« Faux pour faux, pensa-t-il, ce sera tout aussi bien là et je serais plus à l'aise... Ces commis de magasin sont tellement grands seigneurs que jamais je ne pourrai leur expliquer mon affaire. Dans cette circonstance, Modeste me manque bien, mais je ne veux rien lui dire... En rentrant, j'essayerai mon smoking, c'est-à-dire celui de Bachal; il m'ira parfaitement... »

Cyrille trouva deux perles un peu grosses que lui sem-

blèrent du plus heureux effet. En imagination, il les vit en broche pour la Mélie et sa joie en fut doublée. Il ne douta pas du plaisir qu'elle en aurait.

Cette pauvre Mélie ne s'imaginait guère la vie qu'il vivait. Il avait préféré ne pas éclairer sa femme sur la fortune de son ami, voulant jouir de sa surprise quand il le lui apprendrait.

Il n'était plus question d'inviter Bachal dans sa ferme, où il n'y avait qu'une pompe à la cuisine. Que deviendrait son ami dans la modeste chambre où une petite cuvette tenait lieu de lavabo!...

Cyrille avait bien pensé de temps à autre à modifier son installation, mais la Mélie lui démontrait, chiffres sur papier, qu'on pouvait acheter une vache avec le prix d'un robinet, un cheval avec la baignoire, un veau avec la plus grande cuvette.

La discussion se terminait par l'achat de ce cheptel, qui, un peu plus tard, allait grossir le capital amassé.

CHAPITRE X

DANS LES SALONS DE LA MARQUISE.

Ce fut très joyeux que Cyrille, le lendemain soir, s'achemina vers la demeure de la marquise de Lésée. Au dernier moment, il aurait bien eu quelques questions de protocole à régler avec Modeste; mais ne voulant pas laisser deviner son projet, il partit. A Dieu vat!

Il avait le smoking de Bachal. Il était peut-être un peu étroit du dos et laissait découvert un peu trop de gilet, mais Cyrille avait déniché un gilet de soie brochée d'une couleur saumon, si belle qu'il n'avait pu résister à l'endosser. Ses perles ressortaient et il se demandait à lui-même si elles n'étaient pas véritables.

— J'y vois certainement un orient, comme ils disent... Eh bien! la Mélie aura là un beau cadeau.

Il était ganté de beurre frais, et comme il avait vu dans la rue des messieurs sans chapeau, il les avait imités. Pendant cette soirée, il savait qu'il resterait nu-tête, et pour le trajet il ne craignait pas le froid.

Devant l'hôtel de la marquise de Lésée stationnait une suite d'automobiles. Il murmura :

— C'est bien là l'intimité restreinte, autrement dit, l'intimité élastique.

Cyrille, qui était à pied parce que le temps était au beau et qu'il aimait la marche, se mélangea aux invités qui descendaient de voiture et les suivit.

Comme les autres, il alla dans le vestiaire, où il donna sa canne et son pardessus, puis il entra dans les salons.

Il salua de droite et de gauche et pria un des valets de pied de lui désigner « M^{me} la marquise ». Il vit une dame à cheveux blancs, avec un air doux et bon. Il s'approcha, et quand il fut à deux pas d'elle il s'inclina comme l'aurait fait Modeste, et murmura :

— Bonjour, madame la marquise...

— Bien, mon ami, bien... riposta la marquise sans plus s'occuper de lui.

— Tiens, pensa Cyrille, je suis déjà son ami, et je n'ai pas eu le temps de lui raconter que je remplace Bachal... Ce qui doit prouver que ce dernier ne lui tient guère au cœur...

Comme la marquise causait avec des invités, Cyrille se rangea dans une embrasure de fenêtre et regarda.

Les messieurs et les dames qu'il voyait semblaient s'ennuyer dès qu'ils étaient livrés à eux-mêmes. Puis, quand on leur parlait, des sourires s'épanouissaient sur leurs visages et un enthousiasme fusait de leurs paroles.

La marquise passa et dit un mot aimable à quelques personnes, puis, découvrant Cyrille, elle lui murmura :

— Mon ami, allez-vous joindre aux autres, ne restez pas là...

— Bien, madame...

L'ami de Bachal rompit le cercle qui était devant lui et se dirigea vers un groupe de messieurs et essaya d'entrer dans la conversation. Il lui fut répondu avec politesse, mais sans grande affabilité.

La marquise vint à lui et il l'attendit la bouche en cœur. Elle lui souffla entre haut et bas :

— Mon pauvre garçon, enlevez ces gants beurre frais et allez en mettre d'autres... Votre gilet aussi est grotesque... et...

Bouche bée maintenant, Cyrille contemplant la vieille dame, qui, interrompue dans son discours par de nouveaux arrivants, lui tournait le dos.

« Ah ! ça, pensa Cyrille, qu'est-ce qu'elle a ? Mes gants sont bien... Quant à mon gilet, il est élégant... Je vais lui

demander des explications à cette dame... Modeste m'a dit qu'elle était très gentille... »

Il alla délibérément vers elle et commença :

— Madame la marquise ?

Elle se retourna et répliqua, l'air impatienté :

— Enfin, mon ami, sortez de ce salon où vous n'avez que faire pour le moment...

Les yeux écarquillés, Cyrille s'apercevait enfin qu'il y avait méprise, quand une voix résonna derrière lui, tandis qu'un bras se glissait sous le sien et l'entraînait.

— Je vois, monsieur, que c'est à votre tour d'être pris pour un domestique...

Interloqué, Cyrille reconnut le prince de Canhon d'Atak...

— Mon prince!... balbutia-t-il, avec une frayeur nouvelle d'avoir un duel au bout de la soirée.

— Ne m'appelez pas « mon prince », prince suffira, ou mieux encore : Monsieur, tout court.

Cyrille s'inclina et essaya de parler :

— Je suis confus... J'ai une honte inouïe à être devant vous après la bétise que j'ai faite...

— N'en parlons plus... Je suis vengé sans le chercher, puisque M^{me} de Lésée a commis la même erreur que vous... C'est une consolation pour votre propre cas.

— Oh! moi, il était facile de me prendre pour un domestique... je ne suis qu'un fermier pas dégrossi... Il me reste les signes d'un labeur quelquefois pénible... mais vous, un prince, qui forcément avez grand air... Savez-vous que Modeste a failli s'évanouir de désespoir quand il a su cette histoire?

— Ce bon Modeste...

— Ah! Monsieur, croyez encore à toutes mes excuses.

— C'est fini... vous êtes un si brave homme... Venez, je vais vous présenter dans les formes à M^{me} de Lésée. Mais auparavant, dites-moi donc par quel hasard je vous trouve au milieu de cette société?

— C'est bien simple... Je vous ai informé, lors de notre première rencontre, du remplacement que je faisais... Bachal, qui veut bien me permettre d'être son ami, m'a prié de tenir son rôle pour quinze jours, parce qu'il en était excédé... J'ai donc la clé du gouvernement encore pour trois jours... Or, une masse d'invitations arrivent pour Bachal et malgré l'avis de Modeste...

— Ah! il vous avait dissuadé...

— ... J'ai voulu savoir ce que c'était que le grand

monde... Cependant, je ne tenais pas à m'introduire chez une dame hautaine qui m'aurait fait un affront... J'ai su que M^{me} la marquise de Lésée...

— Supprimez le « madame »... c'est la cause de cette méprise malheureuse... ou alors dites Madame tout simplement...

— C'est vrai, j'avais oublié de m'éclairer près de Modeste... Il y a une foule de détails qu'on néglige... Merci de me conseiller... j'ai su que la marquise de Lésée était bonne et aimable.

— Et vous êtes venu sans autre formalité ?

— Mais oui... J'avais l'intention de lui apporter les regrets de mon ami et de lui dire que je le remplaçais à sa soirée...

— Vous n'êtes pas banal, vous savez ! et si M^{me} de Lésée vous avait répliqué : c'est M. Bachal que je désirais recevoir et non pas sa doublure... qu'auriez-vous répondu ?

— J'aurais été pris de court, mais certainement j'aurais pensé : voilà une dame qui, quoique bien née, manque de politesse...

— Bien pensé, cher ami de Bachal !... répliqua le prince en riant... Venez, maintenant, je vais vous présenter à la marquise en lui apprenant que je vous avais donné rendez-vous chez elle... J'espère que, sous mon égide, vous serez le bienvenu...

— Que vous êtes aimable, Monsieur...

Le prince de Canhon d'Attak, reprenant familièrement le bras de Cyrille, s'avança vers la marquise qui causait avec deux personnes.

Celles-ci s'effacèrent devant le prince. Il dit :

— Madame, permettez-moi de vous présenter M. Cyrille Jouraud, un de nos plus distingués agriculteurs, et de plus un homme brave qui a sauvé la vie de notre ami Bachal...

La marquise, dont le visage s'était empourpré jusqu'aux cheveux en voyant cet inconnu sous la protection du prince, se remit vite, en vraie femme du monde.

Elle eut son sourire le plus gracieux, et affectant de voir Cyrille pour la première fois, elle répliqua pour réparer de son mieux :

— Que je suis heureuse, Monsieur, de faire votre connaissance... J'espère que mon salon vous verra souvent...

Le fermier ne pouvait prononcer une parole. Sa langue, sèche, ne remuait plus. Il ne pensait qu'à une seule phrase : Si la Mèlie me voyait !

Le prince le fit reculer doucement pour laisser la place à d'autres personnes qui venaient saluer la maîtresse de maison.

Cyrille dit tout bas à son protecteur :

— Elle ne m'a pas reconnu, tout va bien... rien que d'être à côté de vous... elle m'a pris pour un autre...

Le prince sourit finement, et, ne jugeant pas utile de révéler à son compagnon la haute tactique mondaine, il le confirma dans son illusion.

Le fermier eût volontiers été exhubérant, tellement sa joie était débordante, mais il se contenta de se montrer épanoui presque sans paroles.

Il eut cependant l'occasion de placer deux ou trois mots d'agriculture avec un ami du prince, et il se montra si documenté sur diverses questions qu'il recueillit une appréciation louangeuse.

Il se retira avant minuit, en remerciant avec reconnaissance celui qui était venu à son secours.

Quand il rentra, il croisa dans le vestibule le bon Modeste, qui eut un haut-le-corps, sitôt réprimé, en le voyant.

— Ah! Modeste... vous vous demandez d'où je viens?

— Je n'oserais me permettre une telle curiosité!...

— Vos yeux parlent pour vous!

Ce n'était nullement vrai. Les yeux du serviteur étaient trop disciplinés pour qu'une semblable pensée y transparût.

— Eh bien, continua Cyrille qui brûlait d'envie de faire de l'effet, je sors de chez la marquise de Lésée...

— Monsieur est allé chez M^{me} la marquise? bégaya Modeste avec un peu d'épouvante.

— Mais oui, mon ami, plastronna Cyrille, et savez-vous par qui j'ai été présenté et patronné au long de la soirée?... Devinez...

— Je n'en ai aucune idée...

— Par le prince de Canhon d'Attak...

Cyrille, se redressant comme un coq, jeta son pardessus aux mains de Modeste médusé.

Par un sentiment de pudeur compréhensible, il tut la méprise de la marquise. Il est des choses qu'on ne confie qu'à son ombre. Il ne pouvait jeter le discrédit sur sa personne et sur la situation de Modeste. Il valait mieux, d'ailleurs, monter dans l'esprit du serviteur que d'y descendre.

Modeste, éberlué, ne savait plus que dire. Il reconnaissait le smoking de son maître et trouvait Cyrille un peu

corpulent. Mais il n'en dit rien. Du moment que le prince avait jugé bien de s'occuper de Cyrille, c'est que, dans ce salon, le fermier ne représentait pas trop mal... Cependant, ce gilet!... Modeste en pensait long là-dessus... mais le remplaçant de M. Bachal avait dû effacer cet ensemble peu enchanteur par une originalité que cherchait Modeste.

Il ne se doutait pas que tout provenait de l'erreur de la marquise et de l'apitoiement du prince, de sorte que cette soirée resta comme un mystère pour lui.

Loquace maintenant, Cyrille citait des noms entendus, et instruit par son cicerone sur quelques titres des personnages entrevus, il stupéfiait Modeste par une aisance nouvelle.

Enfin le serviteur se retira et Cyrille lui rappela :

— N'oubliez pas la neuvaine, Modeste... Vous savez que nous avons un devoir à remplir...

— Je m'en souvenais, Monsieur... Tout me dit que Monsieur réussira parce qu'il est né sous une étoile favorable...

— J'en accepte l'augure, Modeste...

— Depuis que Monsieur m'a confié que M. le prince de Canhon d'Attak avait favorisé Monsieur de sa bienveillance, je suis persuadé que Monsieur pourrait arriver, ici, aux plus hautes destinées en se poussant un peu... Monsieur acquiert de la race...

— Ah! ah!... cela s'acquiert donc?

Modeste prit un maintien d'homme du monde et regarda Cyrille d'un certain air.

Celui-ci rit et répliqua devant cette attitude :

— C'est vrai, Modeste... cela peut s'acquérir, et je n'ai qu'à prendre exemple sur vous...

Sans un mot, Modeste reprit sa physionomie de serviteur modèle et disparut.

Le fermier, seul, murmura :

— Quel type extraordinaire que cet homme!... Mais cela n'empêche pas que j'ai produit sur lui un fameux effet... Il a beau être cuirassé contre les étonnements, mon succès l'a atteint... Maintenant, il est temps de penser aux choses sérieuses... Prions pour Ghislaine, puis dormons...

CHAPITRE XI

LA NEUVAINÉ OPÈRE...

Cyrille se réveilla dans des dispositions admirables. Il y eut une lettre de Ghislaine par laquelle elle annonçait qu'elle prolongeait son séjour jusqu'au lendemain soir. Elle reviendrait pour le dîner.

Le fermier eut alors le projet de visiter Versailles, si toutefois sa correspondance lui en donnait le temps. Elle était nombreuse, mais comportait un bon nombre d'invitations à des réunions à des comités. Il y eut aussi une lettre de M^{me} Parembère, qui s'excusait encore de s'être fourvoyée dans une offre pécuniaire. Elle invitait de nouveau Cyrille, mais ce dernier traitait maintenant cette histoire de baliverne. De plus, la mondanité de M^{me} Parembère ne l'éblouissait plus... Depuis, il avait vu mieux.

Il avait été l'ami d'un prince durant une soirée... Quel souvenir!

Le régisseur du château voulait la présence de son maître pour une réparation aux communs. Cyrille se dit qu'en repartant il passerait à ce château pour épargner à Bachal ce voyage. Il avait l'habitude de ces réparations et savait ce qu'il en était.

Les demandes d'argent étaient au nombre de trois. Mais le fermier se blasait maintenant. Il avait compris que nulle fortune ne tiendrait devant l'avidité des incompris, des rêveurs, des paresseux, des parasites, des menteurs et des débutants... Beaucoup de personnes préféreraient commencer une entreprise avec les capitaux des autres et laisser les leurs en sécurité.

Cyrille, avec un peu plus de célérité à mesure que l'accoutumance lui venait, régla sa correspondance et se trouva libre vers 11 heures.

— Modeste, je vais aller visiter Versailles... Mon séjour ici touche à sa fin... Monsieur va reprendre son poste dans trois jours... Mademoiselle ne rentrera que demain soir pour dîner... Je vais donc profiter de ma journée pour explorer Versailles que je ne connais pas...

— Monsieur a raison... C'est une promenade aussi belle qu'intéressante... Il y a peu de mélancolie... mais il faut se dire que tout passe...

— Hélas!

Cyrille s'en alla et déjeuna dans la ville des rois. Il visita tout ce qu'il put, puis revint à Paris, où il dina au restaurant.

Soudain, il se dit qu'il aimerait entendre une pièce de théâtre, et comme on jouait ce soir-là une comédie de Molière, il s'y risqua.

Il y prit un plaisir extrême. Toute la journée, il avait eu un état d'âme délicieux, soutenu par le souvenir impérissable de la veille.

Il eut l'idée de rentrer à pied, le temps restant sec.

Il se perdit un peu, tourna dans des rues, revint sur ses pas, et finalement échoua dans une artère assez déserte. Il y aperçut un homme qui luttait avec un autre homme. L'un des deux tomba et l'autre s'enfuit à toute allure.

La première pensée de Cyrille fut de se sauver, mais la seconde l'amena près de l'homme tombé.

C'était un jeune homme qui pouvait avoir trente ans. Il n'était qu'étourdi par un coup à la tête, et il ouvrit les yeux quand Cyrille lui parla :

— Vous êtes blessé?

— Non... je ne crois pas... mais j'ai reçu un coup sur la nuque qui m'a privé de force...

— Je vais vous aider à vous relever...

— Merci, Monsieur...

— Là... Avez-vous été volé?...

— Non... l'apache n'a pas eu le temps...

— Tant mieux!... je vais vous reconduire chez vous...

— C'est que je n'habite pas Paris... Je cherchais précisément un hôtel, venant de débarquer...

Le jeune homme était tout à fait remis et il pouvait marcher sans trop de mal, quoiqu'il boitât légèrement.

— Il faut que je me présente, Monsieur, parce que vous avez droit à toute ma reconnaissance : le vicomte de Larache...

— Et moi, Cyrille Jouraud...

Une idée extraordinaire venait de surgir dans l'esprit de Cyrille : si c'était là le jeune homme rêvé, envoyé par la Providence?

Alors... il ne fallait pas l'abandonner, mais l'emmener pour savoir ce qu'il pensait.

— Écoutez, Monsieur... je vais vous proposer une chose : j'habite aussi à l'hôtel, et si vous voulez m'y accompagner, je veillerai sur vous... Cela m'ennuie de vous savoir seul...

Le jeune homme regarda quelques secondes son compagnon sans répondre. Sans doute, cet examen rapide suffit-il à le rassurer, car il répliqua :

— J'accepte votre proposition... Que ce soit un hôtel ou un autre, cela n'a nulle importance...

— Bon... j'appelle un taxi...

Cyrille, malgré l'heure tardive, fut assez heureux pour en voir un.

Il le héla, donna son adresse, aida le jeune homme à y monter et s'installa près de lui.

Cyrille n'était pas fâché d'être en voiture, ayant complètement perdu le sens de l'orientation.

Après quelques minutes de trajet, le chauffeur stoppa. Le jeune homme, dans la demi-obscurité, ne distinguait ni l'avenue, ni l'immeuble. Toujours sous le coup de son étourdissement et de sa douleur à la nuque, il se laissa conduire.

Quand Modeste vint au-devant d'eux, il crut au gérant de l'hôtel, et il ne nota pas davantage le clin d'œil impérieux que lança Cyrille à Modeste pour lui intimer l'ordre de rester silencieux.

Le fermier, aidé du serviteur, étendit le jeune homme dans le lit moelleux vite préparé, où il ne tarda pas à s'endormir.

Cyrille emmena le domestique dans le cabinet de M. Bachal et lui dit d'une voix assourdie :

— Mon bon Modeste, la neuvaïne opère... Je crois que ce Monsieur est envoyé du ciel...

Le bon Modeste écouta de toutes ses oreilles le récit imprévu, et, s'il ne se partagea pas tout de suite la conviction du fermier, il était tout prêt à y souscrire.

— C'est un vicomte et cela ne vous déplairait pas... Puis ce garçon est beau et bien bâti... Je lui ai laissé croire que je logeais à l'hôtel, et, comme ce coup de poing l'a étourdi, il est plein de confiance... Le grog que nous lui avons donné va le plonger dans un sommeil épais, dont il se réveillera demain complètement remis... Alors je le ferai parler pour savoir s'il connaît le nom des Bachal... et nous verrons... Je lui expliquerai que je suis chez un ami...

— Et Mademoiselle?

— Dieu m'inspirera... Du moment que ce jeune homme s'est trouvé sur mon chemin par miracle, nous n'avons qu'à nous confier à la destinée.

— Monsieur est rudement fort...

— Moi! pas du tout... c'est la neuvaine qui a tout amené...

— Ah! je souhaite bien que ce Monsieur soit celui qui doit venir, prononça Modeste qui reprenait ses esprits... Monsieur peut être certain que je n'ouvrirai pas la bouche sans les ordres de Monsieur...

— J'ai pleine confiance en vous, Modeste... Pour l'instant, nous n'avons qu'à laisser dormir notre jeune-cœur... Sa porte est fermée à clé.

— Monsieur pense à tout...

Cyrille et le serviteur rentrèrent chacun dans leur chambre, et si ce dernier eut une nuit agitée par l'audace de M. Jouraud, celui-ci ne fut pas moins excité par l'impulsion bizarre qui l'avait poussé.

Il eut plusieurs réveils. Il voyait tour à tour Ghislaine et le vicomte qu'il avait beaucoup de mal à persuader de s'épouser.

Quand il se réveilla, il était inondé de sueur, mais il réfléchit qu'il avait oublié de fermer le radiateur.

Il était 8 heures. L'appartement se réveillait et des portes s'ouvraient.

Modeste apparut :

— Ouvrez la porte du vicomte et mettez-vous à sa disposition sans trahir que c'est un hôtel particulier...

Modeste s'acquitta de sa mission, et ne put qu'annoncer que le jeune homme dormait à poings fermés avec une régularité parfaite...

— Tout va bien...

Cyrille s'occupa de sa correspondance, heureusement peu nombreuse, quant à la partie intéressante, et attendit.

Modeste ne put lui cacher ses réflexions :

— Je suis assez inquiet, car, à la première parole que ce Monsieur prononcera, je saurais de quel milieu il est, et s'il pourra convenir à Mademoiselle...

— Je comprends alors votre inquiétude, mais moi, je suis tranquille... Si les choses sont pour s'arranger, il est complètement inutile de se tourmenter...

— Que Monsieur a donc un heureux caractère...

A 11 h. 30, Modeste, avec un visage radieux, vint prévenir Cyrille :

— Il est réveillé, Monsieur... Il a sonné... je suis accouru; il m'a regardé avec intensité et m'a dit : « J'ai cru voir le valet de chambre de bonne-maman. »

— Et je constate que ces paroles vous ont satisfait...

— Pleinement, Monsieur... elles sentent la vieille aristocratie française...

— Très bien... Et ensuite qu'a-t-il dit?

— Il m'a demandé : dans quel hôtel suis-je donc ici? C'est tranquille comme une pension de famille... Où est le monsieur qui m'a conduit dans cet asile reposant?... Puis-je lui parler? J'ai répondu à cette dernière question que j'allais avertir Monsieur...

— Bien, Modeste... Priez donc le vicomte de Larache de venir dans mon cabinet...

Bientôt après, le jeune homme entra :

— Monsieur, dit Cyrille rondement, je vous souhaite le bonjour... J'espère que vous avez bien dormi et que vous ne vous ressentez plus de votre combat de boxe d'hier soir?

— Pas du tout, Monsieur... Mais, ce matin, j'étais étonné de me trouver dans un hôtel aussi agréable... Le silence n'est pas le fait, d'ordinaire, des hôtels parisiens...

— Monsieur, je dois vous avouer que vous vous trouvez dans un hôtel particulier... J'y suis moi-même en séjour chez mon ami Bachal, absent pour le moment, et qui a mis sa demeure à mon entière disposition...

— Je suis confus, Monsieur...

— Ne le soyez pas! Bachal... vous connaissez sans doute ce nom?

— Nullement... J'arrivais hier soir de mon département, d'où je ne suis sorti que rarement... mais j'éprouve le besoin de me créer une situation... J'ai quatre frères plus jeunes que moi et deux sont d'âge à faire valoir notre bien... Les deux autres sont encore en pension...

— Votre idée est excellente...

— J'ai fait des études de droit complètes, et je pense pouvoir entrer dans quelque administration...

— Vous avez quel âge?

— Vingt-huit ans... Mais je vous parle comme à un ami... Excusez-moi...

— Mais ne vous ai-je pas traité comme un ami, moi aussi, en allant à votre secours, hier?

— C'est vrai, et je vous en remercie encore... Grâce à vous, je n'ai pas été volé... J'ai passé une nuit excellente... Le domestique même m'a fait plaisir...

— Oui, c'est un ancien modèle...

Cyrille, tout en bavardant, observait le jeune homme. Il le trouvait très bien physiquement. Grand, brun, des

yeux francs, l'air ouvert, il lui semblait que ce spécimen de prétendant pouvait convenir à Ghislaine. Il fallait être adroit.

Ce qui était parfait, c'est que ce jeune homme ignorait le nom de Bachal, donc sa fortune.

Comme une idée en entraîne une autre, Cyrille eut vite imaginé un plan.

L'essentiel était de garder le vicomte de Larache jusqu'au moment où Ghislaine rentrerait. Il dit :

— Vous me ferez le plaisir de déjeuner avec moi... Je puis agir comme il me plaît dans la maison de mon ami, qui est un frère pour moi... J'ai une fille, mais elle n'est pas là aujourd'hui, ou, du moins, elle ne rentrera que dans l'après-midi... Je l'ai accompagnée à Paris, parce qu'elle a eu l'idée de se retrouver dans le couvent où elle a été élevée... Je suis agriculteur et nous peinons assez dur toute l'année pour nous permettre huit jours de vacances...

— C'est légitime...

— Ma femme s'opposait quelque peu à ce voyage, mais on ne peut sevrer une jeune fille de tout plaisir...

Le vicomte de Larache évoquait dans son imagination une jeune paysanne aux joues rebondies et à la toilette sans goût.

Cyrille racontait tranquillement ce qu'il désirait que l'on sût. Il questionnait sans en avoir l'air, et il comprit que cette famille vivait fort unie. Le père n'était plus là, et la mère, veuve, se débrouillait au milieu de ses terres.

Le vicomte de Larache, prénommé André, avait jugé qu'il pouvait, sans dommage, laisser ses frères gérer la propriété. Ils aimaient beaucoup ce genre d'occupations, alors qu'André, de goûts plus citadins, n'y tenait pas essentiellement.

Cyrille trouvait le jeune homme doux et sérieux. Ayant été très tôt chef de famille, le poids de la vie l'avait mûri.

Ceci plaisait particulièrement au fermier. Il admirait l'aide de la Providence. Il avait fallu que, à point nommé, ce jeune vicomte vint à Paris!... C'était le miracle.

— Comme vous devez être courbaturé après votre secousse d'hier, nous resterons à nous reposer paisiblement après le déjeuner, et ensuite nous verrons... Vous avez probablement des courses à effectuer?

— Oui, je dois me présenter chez un vieil ami de mon

père, qui doit m'introduire, je le souhaite, dans une des administrations dont il fait partie...

— Bon...

Cyrille réfléchissait que le plus simple était de prévenir Ghislaine qu'elle eût à rentrer vers 15 heures. Il lui donnerait une explication succincte par Modeste, et il la compléterait quand il la verrait. André de Larache ne se fit pas prier pour rester. Sa jambe était encore endolorie par sa chute, et il était content de n'avoir rien à penser pour le moment. Son hôte paraissait si bon qu'il aurait eu peur de l'indisposer alors qu'il lui devait presque la vie.

Le temps passa, après le déjeuner, dans un bavardage sans fatigue. La vie claire d'André plaisait à Cyrille, et il formait des vœux pour que Ghislaine pensât de même.

Vers 15 heures, Modeste entra dans le bureau où les deux hommes s'étaient installés. Complètement remis, André parlait de repartir et Cyrille ne le retenait plus. C'était son jeu.

Quand Modeste vint l'avertir qu'on le demandait, il s'excusa près d'André en le priant de l'attendre.

Celui-ci resta dans son fauteuil à rêver, tout en achevant une cigarette.

Cyrille était allé trouver Ghislaine dans le petit salon.

— Eh bien, Monsieur Jouraud, commença la jeune fille en riant, en voilà une mise en scène!

— Chut!... c'est la neuvaine!... Modeste vous a mise au courant?...

— Très mal!... je croyais qu'il divaguait...

— Non... Vous savez le plus gros... Ce jeune vicomte est fort bien... Vous êtes ma fille... Il sait que nous sommes des fermiers qui travaillons ferme... Il ne connaît même pas de nom votre père... donc sa fortune encore moins... et je l'ai chambré pour qu'il n'en apprenne rien.

— Vous êtes un diplomate-né, murmura Ghislaine, riant toujours de toute cette aimable comédie, qu'elle jugeait aussi romanesque qu'ingénieuse.

— L'essentiel est de savoir s'il vous plaira...

— Nous allons voir... cher papa!...

— Ma fille!...

Ils rirent gaiement; et Ghislaine reprit:

— Que vous êtes bon, tout de même! Une neuvaine et l'action...

— Aide-toi... le Ciel t'aidera!...

Cet entretien avait duré quelques secondes.

Vivement Cyrille retourna près de son invité, et, le cœur un peu haletant, il attendit l'entrée de Ghislaine.

Dix minutes passèrent, quand une voix fraîche s'éleva derrière la porte :

— Mon père est dans le bureau, Modeste ?

— Oui, Mademoiselle...

Le battant fut poussé vivement et une radieuse jeune fille s'écria :

— Bonjour, papa!...

— Bonjour, mon enfant!...

Mais la jolie apparition affecta de rester figée sur le seuil de la pièce à la vue d'un inconnu.

Le vicomte de Larache s'était levé, étonné devant cette « paysanne » imaginée.

Quoi ! c'était là une fille des champs, brûlée par le soleil, tannée par le vent?... C'était avec ce goût que s'habillaient les fermières, dans le pays du cultivateur ?

Cyrille, de son œil lorrain, scrutateur s'il en fut, ne perdait pas une impression des jeune gens...

— Eh ! eh ! la neuvaine continue d'opérer... Ghislaine est surprise... Quant au vicomte, il est sous le coup de l'admiration...

Cette scène avait duré l'espace d'un éclair.

— Ma fille, dit gravement Cyrille, viens que je te présente mon hôte d'aujourd'hui, le vicomte de Larache...

Le vicomte s'inclina, et Cyrille, en connaisseur, trouva que son salut tenait le juste milieu entre celui du prince de Canhon d'Attak et ce ui de Modeste.

CHAPITRE XII

FIN DE LA NEUVAINÉ.

— Alors?... le trouvez-vous ce qu'il doit être ? demanda rapidement Cyrille à Ghislaine, au moment où le vicomte retournait dans sa chambre pour se préparer à sortir.

— A première vue, il est très sympathique. Il parle de sa mère avec tendresse, il a des sentiments élevés, il est

pieux, il veut se créer une situation, il a travaillé... Bref, vous avez conduit cette affaire avec art...

— C'est la Providence... interrompit Cyrille.

Ghislaine demeurait rêveuse. Le vicomte de Larache lui plaisait, et elle sentait confusément qu'elle ne lui avait pas déplu.

Il ignorait qu'elle était M^{lle} Bachal, et ceci était important pour elle.

Que penserait son père des menées originales de son ami Cyrille? La jeune fille estimait ces circonstances piquantes et préparées à souhait pour l'intéresser.

M. Bachal revenait le lendemain. Il fallait que, d'ici là, le jeune homme eût prouvé qu'il ne demanderait pas mieux que de poursuivre les relations,

Dans sa chambre, André de Larache était la proie de réflexions contradictoires.

Il ne s'attendait nullement à rencontrer une jeune fille aussi attachante, quand M. Jouraud lui parlait de son enfant.

Quelle ravissante fermière!

— Ah! si seulement ma situation était amorcée, j'essaiera de me faire aimer de cette jeune fille, car, pour mon compte, il me semble que je l'aimerais facilement... Ma mère serait enchantée de me savoir un foyer dans ce Paris troublant... Mais, malgré tout mon désir de fonder une famille, je ne puis demander la main de cette jeune personne sans avoir de quoi la nourrir convenablement... Je veux laisser les revenus à ma mère, et, par ce que j'ai compris de ceux du fermier Jouraud, les siens ne me paraissent pas considérables... Donc, on se priverait...

André de Larache se retenait beaucoup pour ne pas questionner Modeste. Mais la délicatesse l'arrêtait. Cependant, à un moment, il ne se domina plus et il avança :

— M. Jouraud me semble un homme bien agréable, et M^{lle} Jouraud, une bien charmante jeune fille...

Le cœur de Modeste, qui allait grand train au vicomte, battit de façon précipitée dans son émotion.

Il répliqua, en se gardant de parler avec passion :

— M. Jouraud est parfait et M^{lle} Ghislaine est accomplie...

— A la bonne heure... c'est une famille rare... riposta André en riant.

— Monsieur, il serait difficile de trouver autant de savoir-

faire qu'en possède M. Jouraud... Quant au caractère de M^{lle} Ghislaine, il est d'or...

— C'est ce qui m'a semblé..., murmura le vicomte.

Il ne se permit pas de pousser plus loin ses investigations, mais il regretta de partir.

Modeste ne perdit pas une minute pour aller rapporter cet entretien à Cyrille :

— Je puis certifier à Monsieur que M. le vicomte trouve Mademoiselle admirable et Monsieur incomparable... Je crois pouvoir affirmer que M. le vicomte commence à aimer Mademoiselle...

— Ah! ah! vous m'êtes très précieux, Modeste, et votre communication me remplit d'aise... Nous avons accompli de bonne besogne, et quand mon ami Bachal rentrera demain, nous lui servirons un plat excellent...

— Puis-je me permettre de demander à Monsieur si Mademoiselle paraît enchantée?

— Mon Dieu! mon bon Modeste, ceci est plus délicat... Je devine que M^{lle} Ghislaine regarde avec un certain intérêt ce jeune homme qui ignore sa fortune... Elle me disait : « Ah! cher Monsieur Jouraud, quel allègement de penser que l'on est considéré pour sa personne seule et non pour l'or qui vous encadre! » C'est le cri du cœur, n'est-ce pas?

— Absolument, Monsieur...

Cyrille eut encore une inspiration heureuse.

Quand le vicomte de Larache sortit de sa chambre, prêt à partir, il lui conseilla :

— Monsieur, laissez-moi vous donner un avis : mon ami Bachal sera ici demain, et je le crois désigné, mieux que personne, pour vous procurer une situation... Au bout de quelques minutes de conversation avec lui, certainement vous vous entendrez...

— Oh! Monsieur, je ne veux pas abuser. M. Bachal ne me connaît pas, et je ne puis, à un inconnu, demander un tel service...

— Il est naturel de s'entr'aider... Puis, si vous ne savez où dîner ce soir, vous n'avez qu'à reprendre votre place à table, ici... Nous serons heureux, ma fille et moi, de vous avoir comme hôte...

Le visage du vicomte rayonna, et Cyrille remarqua, non sans satisfaction, que ses manœuvres portaient. Du moment que M. de Larache acceptait, c'est que Ghislaine lui plaisait.

Cependant, le jeune homme balbutia, embarrassé :

— Ne serait-ce pas être importun?

— Puisque je vous convie, c'est que je puis le faire...

Le vicomte était enveloppé de rets. Il ne résista plus. Il lui semblait vivre un rêve, tellement les événements lui paraissaient peu naturels.

La bonhomie de Cyrille l'attirait, la grâce de Ghislaine le charmait, les manières de Modeste l'encharmaient. Il se disait :

— Tout ceci n'est pas normal... Je débarque à Paris, je suis attaqué, c'était un cauchemar... Je suis sauvé, je suis ensuite choyé comme un invité que l'on attendait... C'est un beau rêve... Comment m'en réveillerai-je?... En attendant, subissons-le...

De sorte que le dîner réunit les trois personnages principaux de l'idylle.

Ghislaine, très à l'aise, se montra tout à son avantage, et le vicomte la contemplait parfois avec un intérêt non dissimulé.

Ce qui mit le comble à la joie des deux amphitryons, c'est quand le vicomte de Larache demanda quelle était la personnalité de M. Bachal. Il lui fut répondu que c'était un ancien industriel.

— Il semble qu'il ait fait fortune, disaient les regards qu'André de Larache promenait autour de la pièce confortable.

Ghislaine riait sous cape, ravie de jouer la comédie. Elle questionnait le jeune homme sur sa famille, sa mère en particulier, et tout lui paraissait si conforme à ce qu'elle souhaitait qu'elle s'étonnait aussi devant le miracle.

La soirée s'écoula vertigineusement.

Ghislaine joua quelques airs, et Larache fut surpris que cette fermière fût si cultivée, car, instruite par Cyrille, elle parla, non sans autorité, de moisson, fenaison, moutons, bestiaux et poules...

Le vicomte devait s'avouer qu'elle ne manquait pas de connaissances agricoles.

Il se promettait de parler d'elle à sa mère. Il lui semblait que ce serait la femme simple entrevue dans ses souhaits... la femme simple et distinguée qui saurait faire face à toutes situations... Mais se plairait-elle à Paris?

Et puis... et puis... voudrait-elle de lui?

Le vicomte se sentait déjà malheureux à cette évocation...

Enfin, qu'allait-il penser là? Il venait à Paris pour chercher une situation et non pour y prendre femme instantanément.

nément... Mais voilà, le beau rêve continuait. C'était à croire que cet apache, en lui donnant un coup de poing, l'avait rendu fou...

Il se faisait toutes ces réflexions en se rendant à un hôtel proche indiqué par Modeste.

Le lendemain, M. Bachal revint. Il fut saisi, happé par Cyrille et Ghislaine, avant d'avoir pu prononcer un seul mot. Modeste lui-même souriait et gesticulait, sans rien dire, il est vrai, mais il gesticulait, ce qui signifiait que le protocole subissait une crise.

Dans son bureau bien fermé, le pauvre Bachal entendit : neuvaine, vicomte, Ghislaine, ne te connaît pas, il plaît, miracle, beau et bien, charmant, impayable, je suis le père, toi, tu es Bachal...

— C'est encore heureux!... s'écria le maître de la maison ahuri... Voyons, parle posément, toi, d'abord, Cyrille... Puis Ghislaine complétera le récit s'il y a des lacunes...

Alors, avec plus de calme, le fermier raconta la belle histoire par le début, et Bachal s'en émerveilla.

— Mais c'est un roman!

— Un vrai, tu sais, papa... tu verras comme M. de Larache est bien...

— Doucement... doucement... il s'agit de se renseigner soigneusement...

— Ce n'est presque pas la peine, plaça Cyrille, la neuvaine conduit tout...

— J'ai hâte de voir ce jeune homme tombé du ciel...

Vers 11 heures, Modeste annonça le vicomte de Larache à son maître. Cyrille était près de son ami et il fit les présentations.

M. Bachal fut conquis, lui aussi, à première vue, et la suite de l'entretien acheva de confirmer cette impression.

Il vit quel désir avait ce jeune homme de se créer un avenir. Il comprit quelle somme de travail il avait déjà fournie et il apprécia sa manière de s'exprimer et le sérieux de ses projets.

Il jetait de temps à autre un regard vers Cyrille qui voulait signifier : « C'est parfait! » Et son ami recueillait ce regard avidement, en ayant l'air de s'écrier : « Quand je te le disais!... »

Ghislaine, sans fausse honte, écoutait derrière la porte avait Modeste. A dire vrai, le serviteur faisait tout son possible pour ne pas trahir sa curiosité, mais il tendait

l'oreille de toutes ses forces pour se rendre compte de la marche de la conversation.

Il faut croire qu'elle lui parut satisfaisante parce qu'il se retira doucement en disant :

— La voix de monsieur sonne tout à fait cordiale... et je suis soulagé de penser qu'on n'aura pas de presse-papier à jeter par la fenêtre...

Dans le bureau, la cordialité régnait, en effet. M. Bachal essayait de secouer l'influence que Cyrille exerçait sur ses sentiments, mais il devait convenir que le protégé de la neuvaine était conforme à celui que souhaitait sa fille.

Comme elle, il avait toujours craint l'intérêt par trop accusé des coureurs d'argent, et il déplorait que les délicats n'osassent se déclarer.

Ici, tout parlait en faveur de cet inconnu de la veille, grâce au subterfuge de Cyrille.

Il offrit donc au jeune homme de s'occuper de lui, et, sur l'heure, lui donna quelques renseignements pratiques sur les situations qu'il pourrait briguer.

Le vicomte de Larache ne savait comment remercier M. Bachal.

Ce dernier le pria de revenir lui rendre compte de ses courses le soir même.

L'air radieux d'André lui prouva que cette invitation lui agréait.

Le soir, quand il arriva, ses traits exprimaient la joie. Il put annoncer à M. Bachal qu'il était, grâce à lui, accepté dans un contentieux où on lui promettait un avenir rapide.

Le dîner fut donc plein d'entrain. Ghislaine eut toutes les peines du monde à ne pas se tromper... Appeler son père, monsieur, et Cyrille, papa, lui paraissait un tour de force peu banal dont elle triompha pourtant.

Le fermier était le plus enchanté des hommes. Il ne se lassait pas de contempler le couple, qui lui semblait réuni pas Dieu même.

Le lendemain, le père et la fille eurent un entretien sérieux. Il en ressortit que Ghislaine ne demandait pas mieux que son cher papa prit des renseignements complémentaires sur ce prétendant éventuel. La confiance de Cyrille déteignait sur eux. Il affirmait avec tant de conviction qu'au bout de quelques jours le vicomte de Larache solliciterait la main de Ghislaine, qu'on finissait par le croire.

Cinq jours s'écoulèrent durant lesquels M. Bachal recueillit d'excellentes appréciations sur la famille de M. Larache et sur lui-même.

Le jeune homme, sous le prétexte de venir informer M. Bachal de la marche de son travail, se présenta à l'hôtel. Il raconta avec insistance quelle situation se préparait pour lui dans l'administration où il était entré, et il citait des chiffres en regardant Cyrille.

Ce dernier riait à part soi. Il se disait :

— Tout ce beau langage est pour le beau-père.

Quand à Ghislaine, le rose de ses joues témoignait de sa satisfaction.

Enfin, André reçut de sa mère, le sixième jour, la réponse qu'il sollicitait. Il lui avait narré les épisodes de son arrivée à Paris, la bonne grâce du fermier Jouraud, le charme de Ghislaine et la bienveillance de M. Bachal.

Sa mère donnait son consentement au projet de son fils. Celui-ci, qui attendait cette lettre avec impatience, fut soudain pris d'une timidité imprévue et pensa qu'il n'oserait jamais demander la main de Ghislaine à M. Jouraud.

Il prit donc le parti de faire poser sa candidature par M. Bachal.

C'est ainsi qu'un matin, peu avant midi, Modeste introduisit le jeune visiteur.

Modeste avait l'esprit de divination. L'aspect grave en même temps qu'ému du vicomte lui fit pressentir de quelle nature était la démarche qu'il venait tenter.

N'y pouvant tenir, il alla frapper chez M. Jouraud :

— Monsieur... je crois que la demande en mariage s'élabore... Elle va être présentée avant qu'il soit longtemps.

— Dieu soit loué, Modeste! La neuvaine se termine aujourd'hui...

— Oui, Monsieur...

— Où est Mademoiselle?

— Dans son petit salon...

— Que va répondre mon ami Bachal?

— Je n'écouterai pas à la porte, cette fois, Monsieur, ce serait un péché...

— Vous avez raison, Modeste... Attendons...

— Monsieur va prévenir Mademoiselle?

— Non, Modeste... patientons... Son père nous fera part de son entretien... Puisque le dénouement doit être bon... pourquoi nous agiter...

— Monsieur est admirable...

— Et vous, Modeste, vous me semblez bien excité...

— Je pense au bonheur de Mademoiselle...

Pendant que ces paroles s'échangeaient entre Cyrille et Modeste, le vicomte de Larache entra en conversation sérieuse avec M. Bachal.

— Monsieur, je vous demande pardon de vous déranger, mais j'ai une requête délicate à vous adresser.

— Je vous écoute, cher Monsieur...

André s'était arrêté un instant et il pensait : « Dans une minute, mon sort sera décidé... »

M. Bachal l'encourageait par une attitude souriante :

— Voici, Monsieur : M^{lle} Jouraud a produit sur moi une profonde impression, et je voudrais savoir si son père consentirait à m'accorder sa main... J'ai recours à vous pour plaider ma cause, car M. Jouraud a parfois un air malicieux qui me déconcerte...

M. Bachal eut un rire muet.

André poursuivit :

— J'ai peur de lui poser directement ma demande ; consentira-t-il à m'agréer ?

Il y eut un silence.

André trembla. Le visage de M. Bachal était impénétrable. Il dit enfin :

— Le père de Ghislaine vous accordera la main de sa fille...

André respira et reprit :

— Puis-je le voir tout de suite ?

— Mon ami, rasseyez-vous, et je vous raconterai une histoire, mais, pour cela, il faut que je fasse venir mon ami Jouraud...

Le vicomte de Larache était assez interloqué par l'air soudain pénétré de son interlocuteur. Celui-ci sonnait Modeste.

— Modeste, veuillez prier M. Jouraud et Mademoiselle de venir...

André se troublait. Il crut qu'une tare de famille allait lui être révélée, et il ne savait plus que penser.

Cyrille entra en se frottant les mains. Ghislaine arriva, plus rose qu'une rose de mai. Elle ne paraissait pas intimidée quoiqu'elle le fût terriblement.

Quand tout le monde fut assis, Bachal parla :

— Ghislaine, M. de Larache vient de me demander ta main...

Ghislaine regarda son père, puis André et murmura :

— Je remercie M. de Larache... je suis prête à l'accepter pour époux... Tu peux le lui dire, mon cher papa...

André de Larache écoutait ces mots avec une surprise extrême, tandis que Cyrille, rouge, muet, essayait ses yeux qui s'embuaient.

André murmura :

— Je ne comprends plus...

— Vous allez tout comprendre... répliqua M. Bachal.

Il raconta les circonstances qui s'étaient déroulées, et il termina en expliquant :

— Ma fille avait très peur d'être épousée pour sa fortune. Mon ami Jouraud a été ému par sa mélancolie, et l'idée de ce subterfuge lui est venue... Il pouvait paraître vraisemblable parce que je n'étais pas là... Les événements nous prouvent qu'il a eu raison...

Le vicomte de Larache ne savait plus ce qu'il devait penser. La réalité de ce qu'il vivait le dépassait : M^{lle} Bachal était de son monde... Il la regarda...

La jeune fille, embarrassée maintenant par cet instant décisif, ne souriait plus. Elle s'était rapprochée de son père, et elle attendait que M. de Larache parlât. Il dit avec une émotion qui changeait sa voix :

— Je ne puis que féliciter M. Jouraud du stratagème qu'il a employé... Il m'a permis de donner mon cœur librement, sans qu'on puisse me soupçonner de calcul... J'admire les vues de la Providence qui m'ont conduit et amené là où mon destin était écrit... Mademoiselle, ajouta-t-il, je vous remercie... J'ai hâte de vous faire connaître à ma mère...

Cyrille toussa bruyamment, très ému.

M. Bachal, prenant la main de sa fille, la mit dans celle de son futur gendre en disant :

— Mes enfants, soyez bénis...

Le lendemain, Ghislaine annonçait sa joie à ses chères religieuses. Les deux amis conversaient.

— Non seulement je te dois la vie, disait Bachal, mais encore le bonheur de ma fille.

— Je voudrais n'être que l'annonciateur de bonnes nouvelles, mais, malheureusement, je dois accomplir aussi une mission qui m'est moins agréable.

— Quoi donc ?

— Voici : la veuve Parembère t'accorde sa main...

— Hein!... que dis-tu ?

— Après trente ans de réflexion, M^{lle} de Ruyne veut bien t'épouser...

Après une minute de surprise, M. Bachal partit d'un rire si franc et si contagieux que les deux amis présentè-

rent l'aspect de deux bonzes rieurs qui ne pouvaient plus s'arrêter.

Modeste entra... Le bon domestique, qui ne doit rien voir ni rien entendre, avait un visage radieux. Il avait tout « deviné ». Et ce fut comme s'il poussait un cri de soulagement qui voulait signifier : « Place aux jeunes!... » qu'il annonça :

— M. le vicomte de Larachel!

FIN

LA GRANDE LÉGENDE DE LA MER

Collection publiée sous la direction de José GERMAIN

Volumes in-8° couronne tirés sur papier alfa avec
hors-texte en héliogravure. Prix : 15 francs.

1. Le Radeau de la Méduse, par Aug. BAILLY (*Prix Las-serre*).
2. Jean-Bart, par Henri MALO (*de l'Académie de Marine*).
3. Les Prouesses du Bailli de Suffren, par Georges LE-COMTE (*de l'Académie Française*).
4. Le Breton Yves de Ker-guelen, par Aug. DUPOUY.
5. L'Île de la Tortue, par Fr. FUNCK-BRENTANO.
6. La Guerre des Enseignes, par Louis GUICHARD (*Prix de l'Académie de Marine, 1928*).
7. L'Épopée transatlantique, par l'Amiral X...
8. Jacques Cassard, Cor-saire de Nantes, par MARC ELDER (*Prix Goncourt 1913*).
9. Une Épopée Canadienne, par Ch. de la RONCIÈRE.
10. Le Voyage de la Pérouse (1785-1788), préface de Claude FARRÈRE.
11. Les Grandes Escadres du Maréchal de Tourville, par H. LE MARQUAND.
12. Dumont d'Urville, par Camille VERGNIOL.
13. Sir Walter Raleigh, par Léon LEMONNIER.
14. Chevaliers de la Mer, par Léon BERTHAUT.
15. La Lutte pour la Mer, par J.-H. ROSNY Jeune, *de l'Académie Goncourt*.
16. Aristide du Petit-Thouars par Roland CHARMY. Lettre-préface de Claude FARRÈRE.
17. Le Chevalier Paul, par Léon VÉRANE et le lieutenant de vaisseau CHASSIN.
18. Un grand ennemi : Nel-son, par André GERVAIS. Préface de Paul CHACK.
19. Tempête, par Pierre HUM-BOURG.
20. Sir Francis Drake, par Léon LEMONNIER.
21. Mor Bihan, par Stéphane FAYE.
22. Le Corsaire Pellot, par Thierry SANDRE.

ÉDITIONS DE LA RENAISSANCE DU LIVRE

94, Rue d'Alésia — PARIS (XIV^e)

L'INVISIBLE AMIE

par M. A. HULLET

CHAPITRE PREMIER

L'homme marchait d'un pas automatique. Il allait et venait d'un bout à l'autre du grand atelier.

On aurait pu observer qu'il tournait toujours aux mêmes points, d'un côté devant une portière de brocart, de l'autre près d'un chevalet sur lequel était placée une toile inachevée. Le tableau représentait une toute jeune fille assise sur un banc de jardin, à l'ombre légère d'un acacia, dont les feuilles étroites laissaient filtrer des taches de soleil.

Elle était peinte avec un évident souci d'envelopper d'une douce et mystérieuse harmonie toutes les tonalités du visage abrité par une champêtre capeline de paille d'Italie.

Le buste s'esquissait seulement, les feuillages demeuraient inachevés... Bien sèche, cependant, était la toile. Il semblait qu'elle eût été brusquement interrompue.

Depuis un moment déjà, Alain Forestier marchait

(A suivre).

6455-4-34. — CORBEIL. IMPRIMERIE CRÉTÉ.

LE DISQUE ROUGE

DES ROMANS D'AVENTURES — DES ROMANS D'ACTION
D'AUTEURS LES PLUS CONNUS

- GÉRARD FAIRLIE
L'Appel des Vautours.
W. W. JACOBS
La Main de Singe.
CONAN DOYLE
Aventures de Sherlock Holmes.
Nouvelles Aventures de Sherlock Holmes.
Souvenirs de Sherlock Holmes.
Nouveaux Exploits de Sherlock Holmes.
Résurrection de Sherlock Holmes
Sherlock Holmes triomphe.
SAPPER
Le Capitaine Drummond.
E.-W. HORNUNG
Un Cambrioleur amateur : Raffles
Le Masque noir (*Aventures de Raffles*).
Le Voleur de nuit (*Dernières aventures de Raffles*).
M. CONSTANTIN-WEYER
Vers l'Ouest.
CHRISTIAN DE CATERS
Le Maléfice de Java.
La Sauterelle Améthyste.
CAMILLE PERT
La Petite Cady.
VICTOR BRIDGES
Le Secret de la Falaise.
J. M. WALSH
Le Mystérieux X.
OTWELL BINS
L'Hôte disparu.
JEAN DE LA HIRE
L'Assassinat du Nyctalope.
H. RIDER-HAGGARD
Elle.
Le Testament du Monstre.
YVES DARTOIS
Le Hameau dans les Sables.

EXCLUSIVITÉ HACHETTE

Chaque volume 3 FR. 50

- ALBERT BONNEAU
La marque du Léopard.
Le Désert aux cent mirages.
La Maison du cauchemar.
L'Œillet de nacre.
ANDRÉ ARMANDY
Le Maître du Torrent.
RUDYARD KIPLING
Contes mystérieux de l'Inde.
CHARLES FOLEY
Kowa la mystérieuse.
Le Chasseur nocturne.
C.-J. CUTCLIFFE HYNE
Kate Meredith.
ARTHUR MILLS
Serpent Blanc.
ARTHUR MORRISSON
Sous la griffe de Martin Hewitt.
L'Etrange Aventure du "Nicobar".
L'Heure révélatrice.
La Main de gloire.
H. G. WELLS
La Poudre rose.
J. JACQUIN et A. FABRE
Les 5 crimes de M. Tapinois.
G.-G. TOUDOUZE
Le Maître de la mort froide.
Carnaval en mer.
HERVÉ DE PESLOÛAN
L'Énigme de l'Élysée.
R. CHAPÉLAIN
Les Perles sanglantes.
L'île des Démones.
RENÉ THÉVENIN
Les Chasseurs d'hommes.
CHARLES LE GOFFIC
et NORBERT SEVESTRE
Le mystère du Roz Hir.

LA RENAISSANCE DU LIVRE

94, rue d'Alésia, PARIS (XIV^e).

LES PATRONS FAVORIS

économisent le tissu



Ils sont
parfaits

1.000
MODÈLES
"CHICS"
PAR AN

^{FR}
2.50
LA POCHETTE